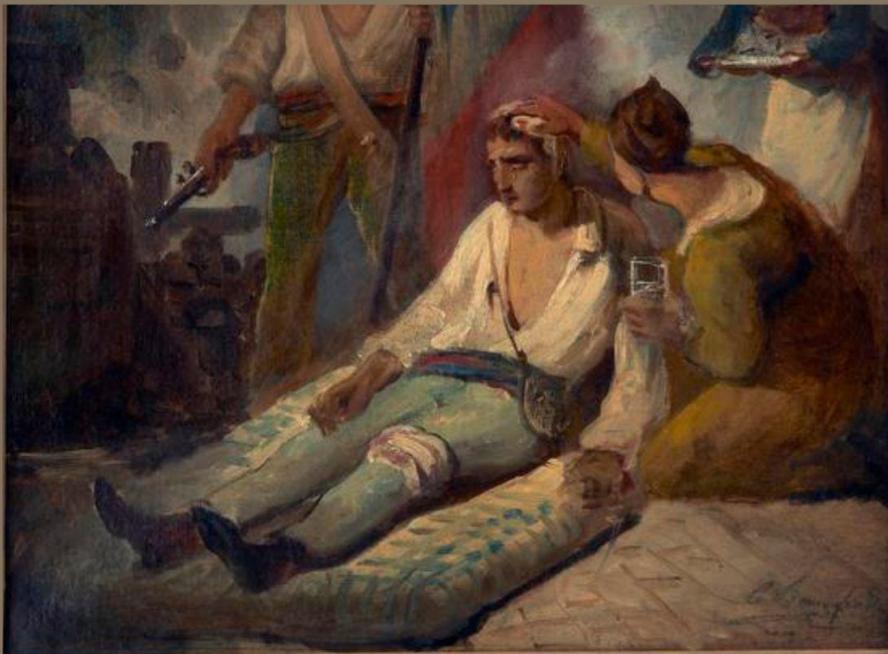


# Révolte, Sang et Poésie

Marceline Desbordes-Valmore et la Révolte des  
Canuts : Le Dictionnaire.



# Révolte, Sang et Poésie

Marceline Desbordes-Valmore et la révolte des Canuts : Le Dictionnaire.

Projet universitaire du Collège Lettres-Histoire de l'université Jean Moulin Lyon III, sous la direction de Monsieur Lionel VERDIER, mené par :

Déan BUSANCIC  
Lucas FAVIER  
Théa GONTARD BOURDON  
Mathilde PHILIP  
Séléna SPIZZO



2024-2025

## Remerciements

Nos remerciements les plus chaleureux se tournent d'abord vers monsieur Lionel Verdier. « Le plaisant n'est pas l'ennemi du savoir » est devenu notre adage au fil de ce projet. Merci de nous avoir écouté, le soir, prendre des tours et des détours sur la forme du projet. Nous le voulions original, monsieur Verdier nous l'a permis. Sous son écoute attentive et savante nous avons eu la chance de découvrir et s'approprier la poésie de Marceline Desbordes-Valmore. Sans cette proposition de sujet, ce travail n'aurait alors pas pu voir le jour. Littérairement Merci.

Nous remercions également madame Sylvène Edouard. Duo complémentaire de monsieur Lionel Verdier dans la création du Collège Lettres-Histoire. Elle a su nous convaincre, pour certains d'entre nous, de revenir une seconde année participer à ces beaux projets, intellectuellement stimulants et enrichissants. Sans eux, littéraires et historiens ne pourraient se rencontrer. Historiquement Merci.

Nous en profitons alors pour nous remercier entre nous. La dynamique instaurée par le Collège Lettres-Histoire nous a permis de nous découvrir, de partager les tracasseries du travail de recherche, de mettre à profit chacune de nos capacités personnelles, tout ça dans le présent travail de recherche. Au-delà d'un simple travail de groupe, le projet est devenu l'espace d'échange fructueux et joviaux. Amicalement Merci.

Nous remercions également les différentes instances qui nous ont accueillis à bras ouvert. Que les Archives Municipales de Lyon, ainsi que monsieur Douvegheant du Musée Gadagne soient remerciés à la hauteur du service inestimable qu'ils nous ont rendu. Muséalement Merci.

## Introduction

Riche en mérites, mais poétiquement toujours,

Sur terre habite l'homme.

De ces vers fameux d'Hölderlin, qui nous affirme que le monde doit être habité poétiquement, un questionnement émerge : Comment habiter le monde ? comment l'habiter poétiquement ? Comment l'approcher dans son étendue ? Comment comprendre ses enjeux et comment les retranscrire ? Qui est l'homme qui l'habite ? Comment chaque Être singulier s'approprie l'espace partagé ?

Ce questionnement, nous avons décidé de le porter sur la poésie de Marceline Desbordes-Valmore. Poétesse native de Douai, elle traverse le monde. A ses quinze ans, elle part en Guadeloupe avec sa mère, Marie-Catherine-Josèphe Lucas. Elle reviendra seule de ce voyage. A ses seize ans, elle débute au théâtre de Douai, puis part à Rouen en tant qu'actrice à l'Opéra-Comique. Elle créera en compagnie de Fay, *Julie*, et en compagnie de Spontini *Le pot de fleurs*. De théâtre en théâtre, de Bruxelles à Paris en passant par Rouen, Bordeaux, Grenoble et Lyon, Marceline Desbordes-Valmore s'impose peu à peu dans la sphère artistique.

A Lyon, Marceline Desbordes-Valmore y arrive en 1821. Elle y donne naissance à sa fille Ondine, est actrice au Grand Théâtre et écrit *La veillée des Antilles*. Cet ouvrage reprend de manière fictive son départ en Guadeloupe et retranscrit sa douleur face à la perte. On peut y lire à travers les lignes une première émergence de ce qui fait la signature si forte de la poétesse : la peur de l'abandon et la compassion pour les personnes opprimées, en particulier pour le traitement des personnes noires dans les Antilles où les idées racistes de la colonisation sont encore latentes.

Mais Marceline Desbordes-Valmore n'aime pas le théâtre, elle l'affirme dans une lettre du 15 novembre 1817 à son Frère : « C'est le pire des métiers quand on n'y brille pas. Et encore quels dégoûts l'entourent et flétrissent la vaine

gloire qu'il présente ». Seule la poésie lui permet de survivre : « La poésie m'en a seule consolée » ajoute-t-elle à son frère. La poésie consolatrice est ce qui permet à Marceline Desbordes-Valmore d'habiter poétiquement son monde, le monde qu'elle observe dont elle retransmet le témoignage aux classes hautes de la société (en particulier grâce à Pauline Duchambge qui lui permet de mettre ses romances en chanson et donc de les faire jouer dans les salons mondains).

A Lyon, en 1831, la tension monte. Les Canuts, ceux qui travaillent dans les « fabriques » de soie, réclament de meilleures conditions de travail ainsi qu'une meilleure rémunération. La soierie française, introduite par François I<sup>er</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, est en perte de vitesse et les salaires des ouvriers sont en baisse. L'industrie écrase alors l'artisanat. Marceline Desbordes-Valmore assiste à cette première lutte, mais c'est durant la seconde révolte des Canuts que la poétesse va se retrouver changée à tout jamais.

Avril 1834, la Sanglante semaine éclate. Les Canuts, alors désarmés par le gouvernement qui les craint, sortent dans les rues, inondent les places et réclament leurs droits. Adolphe Thiers, Adrien Etienne Pierre de Gasparin tiennent les rênes des armées qui se battent contre les révoltés. La bataille est sanglante. Et Marceline Desbordes-Valmore, du haut de son appartement de la place des Terreaux, observe la marée humaine qui souffre. Alors elle écrit, plus qu'écrire, elle retranscrit tout ce qu'elle voit. Dans des lettres, dans de la prose, mais c'est surtout dans *Pauvres fleurs* que le témoignage sera le plus prenant.

Entre poésie et politique Marceline Desbordes-Valmore trouve sa voie, elle devient le témoin sensible des opprimés, elle devient leur voix, la voix qu'elle donne à entendre en écho dans son œuvre. Marceline Desbordes-Valmore nous fait entendre, elle nous fait voir, elle nous fait sentir ce qu'est véritablement la révolte des Canuts, ce qu'est véritablement la Sanglante semaine. Marceline Desbordes-Valmore habite et nous fait habiter, à travers sa poésie, dans le monde qu'elle observe.

De là, le présent projet est né. Plus qu'un dictionnaire, le travail réalisé est une présentation des différentes facettes constitutives de cette révolte de sa genèse en 1831, à son apogée en 1834. A la lumière des textes de Marceline Desbordes-Valmore, nous avons choisi de montrer les différents enjeux clés de cette période de l'Histoire, fondatrice de la vie lyonnaise actuelle.

Le *Dictionnaire* se lit alors au bon vouloir du lecteur. Chacune des vingt-six entrées reprend un thème général et peut être lue de manière indépendante. Toutefois, un réseau s'établit dans tout l'ouvrage, les mots en gras indiquent quand une référence est faite à une autre entrée, permettant de circuler dans le texte en approfondissant certaines notions.

Ce projet est un travail universitaire et interdisciplinaire. Il se situe à la croisée de deux licences les Lettres et l'Histoire, dans le cadre du collège Lettres-Histoire de l'université Jean Moulin Lyon III, et il se destine à une compréhension par le plus grand nombre. Chaque lecteur peut y trouver ce qu'il cherche ou simplement déambuler dans les entrées pour partir à la découverte de la période complexe qu'est la Sanglante semaine. Nous proposons alors une manière de voir le monde, une manière de l'habiter.

## Table des entrées

<b>Remerciements .....</b>	<b>3</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>4</b>
<b>Adolphe Thiers .....</b>	<b>12</b>
<b>Baïonnette .....</b>	<b>17</b>
<b>Croix-Rousse .....</b>	<b>21</b>
<b>Douai .....</b>	<b>26</b>
<b>Espoir .....</b>	<b>30</b>
<b>Feu .....</b>	<b>35</b>
<b>Gasparin .....</b>	<b>40</b>
<b>Hôtel .....</b>	<b>45</b>
<b>Insurrection .....</b>	<b>50</b>
<b>Journal .....</b>	<b>54</b>
<b>Kaléidoscope .....</b>	<b>58</b>
<b>Liberté .....</b>	<b>66</b>
<b>Monument .....</b>	<b>70</b>
<b>Novembre .....</b>	<b>72</b>
<b>Ouvrier .....</b>	<b>76</b>
<b>Prosper Valmore .....</b>	<b>80</b>

<b>Quinze ans .....</b>	<b>83</b>
<b>Révolte.....</b>	<b>89</b>
<b>Sanglante semaine .....</b>	<b>93</b>
<b>Terreaux.....</b>	<b>97</b>
<b>Urbain .....</b>	<b>100</b>
<b>Vers.....</b>	<b>105</b>
<b>Walse .....</b>	<b>116</b>
<b>XIX<sup>e</sup> siècle.....</b>	<b>124</b>
<b>Yeux .....</b>	<b>130</b>
<b>Zèle .....</b>	<b>134</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>138</b>
<b>Sources primaires : .....</b>	<b>138</b>
<i>Œuvre de Marceline Desbordes-Valmore .....</i>	<i>138</i>
Poésie .....	138
Prose.....	138
Correspondance.....	139
<i>Documents des Archives Municipales de Lyon.....</i>	<i>139</i>
Dépêches télégraphiques .....	139
Correspondance.....	140
Dossiers des Archives sur la révolte des Canuts.....	140
<i>Documents du Musée Gadagne de Lyon.....</i>	<i>140</i>
<i>Fonds de la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore.....</i>	<i>141</i>
Ouvrages.....	141
Journaux.....	141

<b>Sources Secondaires :</b> .....	<b>142</b>
<i>Ouvrages</i> .....	142
<i>Articles</i> .....	143
<i>Sources Sonores</i> .....	146
Podcasts.....	146
Enregistrements.....	146
<i>Usuels</i> .....	147
<b>Table des illustrations</b> .....	<b>148</b>



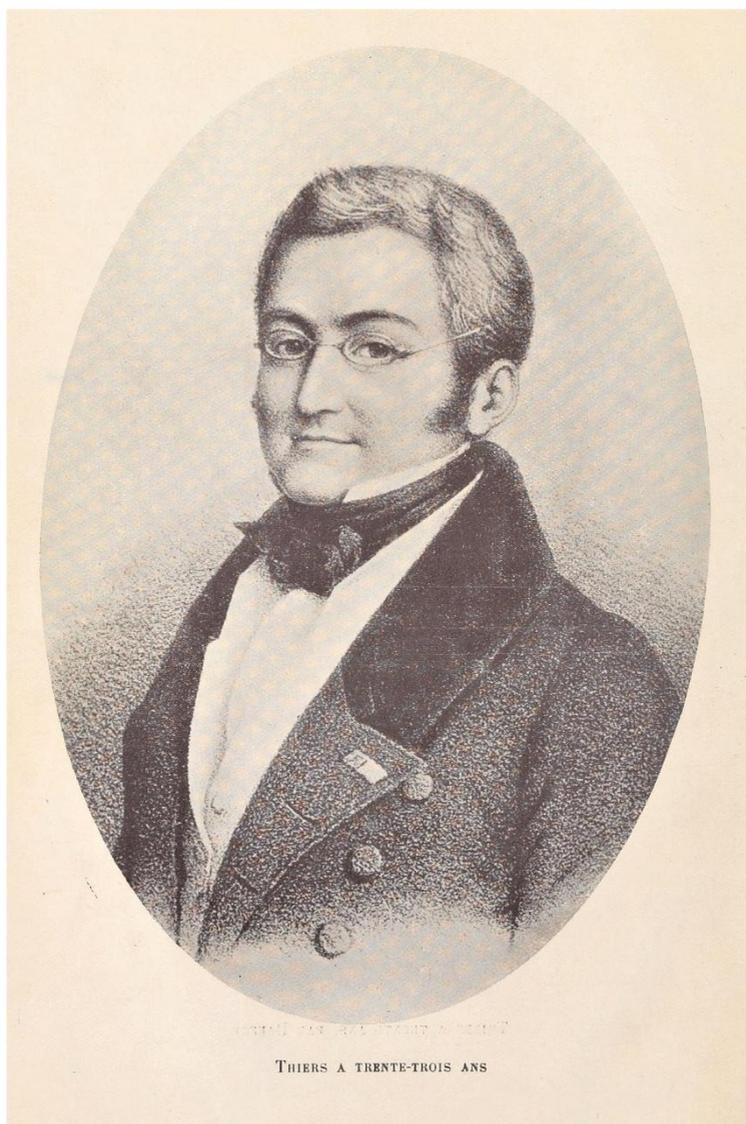


Figure 2 :Portrait d'Adolphe Thiers à 33 ans. Gravure hors texte publiée dans l'ouvrage d'Henri Malo, Thiers, 1797-1877, Paris, Payot, 1932.

## Adolphe Thiers

Acteur clé de la seconde **révolte** des Canuts d'avril 1834, bien qu'il ne fût pas présent à Lyon, **Adolphe Thiers** est sans doute l'un des principaux artisans de ce qui fut appelé la **Sanglante semaine**. Né en 1797 à Marseille et mort en 1877 à Saint-Germain-en-Laye, il fut l'un des hommes politiques les plus influents du **XIX<sup>e</sup> siècle**. Avocat de formation, journaliste mais aussi historien reconnu pour son *Histoire de la Révolution française*, publiée pour la première fois en 1823, il admire l'élan fondateur de 1789 mais redoute ses débordements populaires<sup>1</sup>.

Partisan d'une monarchie constitutionnelle et farouche défenseur de la propriété privée, qu'il considère comme le fondement de la justice sociale, Thiers voit dans toute tentative de révolution une mise en péril de l'ordre établi<sup>2</sup>. Il incarne ainsi une élite bourgeoise inflexible, soucieuse de stabilité plus que d'équité et ce malgré les revendications du peuple.

En tant que ministre de l'Intérieur sous Louis-Philippe, il organise la répression de la **révolte** lyonnaise depuis Paris, à travers une série de dépêches télégraphiques échangées avec le préfet du Rhône : **Adrien de Gasparin**. Cette correspondance constitue une source précieuse pour comprendre sa vision politique et son rôle dans l'écrasement du soulèvement.

Dès les premiers troubles, Thiers encourage le préfet à ne rien laisser passer. Il autorise par la suite **Gasparin** à prendre les mesures d'exceptions nécessaires conformément à l'état de guerre : arrestations massives, perquisitions domiciliaires, désarmement de la population et cela tout en évitant

---

<sup>1</sup> Stephen W Sawyer, *Adolphe Thiers : la contingence et le pouvoir*, Armand Colin, Paris, 2018.

<sup>2</sup> Alain Plessis, "Adolphe Thiers (1797-1871) et l'argent", *Les Français et l'argent, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : entre fantasmes et réalités*, Presses universitaires de Rennes, 2019, <https://books.openedition.org/pur/121101?lang=fr> (Consulté le 17/05/2025).

stratégiquement de proclamer l'état de siège. Sa ligne est claire, il faut agir avec la rigueur qu'exige la situation mais dans le cadre légal du pouvoir civil :

On vous rend justice complète ainsi qu'à vos généraux. Il ne faut pas déclarer l'état de siège : mais faites tout ce que doit exiger l'état de guerre où vous êtes réellement. Arrestations, visites domiciliaires, désarmements, j'autorise tout, sous ma responsabilité personnelle. J'en rendrai compte aux chambres.<sup>3</sup>

Il assume ainsi la responsabilité politique de la répression, prêt à en répondre devant les députés. Il félicite également **Gasparin** pour sa fermeté, alors considérée comme exemplaire :

Vous avez rendu à toute la France un service immense, en contribuant à réprimer cette abominable tentation d'anarchie. Vous nous avez probablement épargné une bataille dans Paris. Je dis probablement, car nos anarchistes n'y renoncent pas tout à fait.<sup>4</sup>

Bien qu'il reste optimiste sur la suite des événements, il surveille de près la situation à Paris, où il redoute un autre **mouvement insurrectionnel** dans la lignée des événements lyonnais. Il mentionne ainsi brièvement les tensions dans la capitale le 14 avril 1834, que l'histoire retiendra notamment sous le nom de massacre de la rue Transnonain<sup>5</sup> :

Quelques barricades ont été essayées ici hier soir. Elles ont été enlevées ; il n'y a ce matin que quelques tirailleurs insignifiants. La garde nationale et l'armée se sont spontanément réunies.<sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 16 avril 1834 à 19h, Archives de Lyon [cote 4II 5]

<sup>4</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 13 avril 1834, Archives de Lyon [cote 4II 5]

<sup>5</sup> Fernand Rude, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La découverte, Paris, 2020, p. 167.

<sup>6</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 14 avril 1834 à 6h du matin, Archives de Lyon [cote 4II 5]

Le point de vue de la capitale donné par Thiers, reflète l'écho de la **révolte** des Canuts et l'état général de la France marquée par les soulèvements et les **manifestations ouvrières**, mais aussi par la politique répressive qui a touché ces derniers. Dans sa correspondance avec **Gasparin**, Thiers semble être impassible face aux événements violents qui ont alors ébranlé Lyon. Il déplore les victimes lyonnaises mais considère qu'elles étaient nécessaires dans le maintien de l'ordre menacé par les sentiments déraisonnables des **insurgés** :

Le sang français a coulé, et nous en sommes désolés, mais le roi et le Conseil me chargent de vous témoigner la satisfaction du gouvernement pour la fermeté et le dévouement que vous avez montré dans cette grande circonstance.<sup>7</sup>

Cette posture annonce celle qu'il adoptera près de quarante ans plus tard lors de la Commune de Paris en 1871. Devenu chef du pouvoir exécutif après la chute du Second Empire, il ordonne à nouveau une répression sanglante. Thiers devient ainsi l'artisan de deux « **semaines sanglantes** », illustrant sa constance et sa volonté de maintenir le pouvoir par la force.

La figure de Thiers dans la **révolte** des Canuts illustre parfaitement une pensée politique conservatrice, militarisée et répressive. Il croit profondément que la stabilité sociale repose sur l'ordre et la hiérarchie, et que l'État a pour devoir d'utiliser la force contre ses propres citoyens pour éviter le chaos révolutionnaire.

Dans ses écrits, notamment *De la propriété* publiée en 1848, il développe une idéologie claire selon laquelle la propriété est sacrée, issue du mérite individuel et garante de la justice. Les mouvements sociaux qui la contestent sont pour lui non pas des appels à plus **d'égalité**, mais des menaces à l'ordre.

---

<sup>7</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 11 avril à 1h30 de l'après-midi, Archives de Lyon [cote 4II 5]

C'est dans cette logique que Thiers considère les **ouvriers insurgés**, non comme des citoyens en souffrance, mais comme des agitateurs<sup>8</sup>.

Ainsi, il se tient à l'opposé des poètes, des ouvriers et des républicains qui défendent une vision plus humaine et dénoncent la répression. Dans toute la tragédie de la **révolte**, Thiers, bien qu'il ne fût pas sur place pour l'observer de ses propres **yeux**, n'en reste pas moins l'un des principaux acteurs faisant de lui une figure froide et insensible face à la violence des événements.

Sans ses décisions fermes, la seconde **révolte** des Canuts aurait sans doute suivi une autre issue. Mais sans cette répression brutale, elle n'aurait peut-être pas laissé une telle empreinte dans l'histoire comme l'un des soulèvements ouvriers les plus marquants du **XIX<sup>e</sup> siècle**, dépassant le simple cadre lyonnais.

---

<sup>8</sup> Alain Plessis, « Adolphe Thiers (1797-1871) et l'argent », *Les Français et l'argent, XIXe-XXIe siècle : entre fantasmes et réalités*, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 251-265, [10.4000/books.pur.120930](https://books.pur.120930) (Consulté le 21/05/2025).

Monsieur le préfet, j'ai  
selon le motif, et conformément  
au Roi en son Conseil, votre  
dépêche du 9 arrivée par estafette.  
elle m'apprend la collision, depuis  
longtemps inévitable, qui a éclaté à  
Lyon. Le sang français a coulé,  
et nous en sommes désolés. mais  
le Roi et le Conseil me chargent  
de vous témoigner la satisfaction du  
gouvernement pour la fermeté et le  
dévouement que vous avez montrés  
dans cette grande circonstance. l'autorité  
militaire a réalisé de zèle avec  
l'autorité civile, et le ministre de la guerre

Figure 3: Extrait d'une lettre autographe signée d'Adolphe Thiers à Adrien de Gasparin, 11 avril à 1h30 de l'après-midi, AML [cote 4II 5].

## Baïonnette

Instrument froid surmontant un fusil, la baïonnette traverse l'histoire comme un rappel que l'ordre se maintient souvent par la violence. Arme blanche de corps à corps, elle est utilisée pour les combats rapprochés, l'intimidation ou les assauts. Pendant les **révoltes** de 1831 et 1834, elle devient l'un des symboles les plus frappants de la répression **urbaine**, particulièrement efficace dans les ruelles étroites où les canons ne peuvent s'imposer. Elle incarne ainsi la force armée aux mains des soldats chargés de réprimer les **insurgés**.

Introduite pour la première fois en 1671 dans les régiments d'infanterie sur l'initiative de Louis XIV et sur les conseils de l'ingénieur Vauban, cette arme réputée pour sa polyvalence est d'abord utilisée au sein du régiment des fusiliers, qui deviendra plus tard le régiment Royal-Artillerie. L'arme gagne en importance avec la création d'écoles d'artillerie, notamment à **Douai** en 1679, puis à Metz et Strasbourg. Elle devient ainsi un marqueur militaire durable, au cœur de la doctrine de maintien de l'ordre<sup>9</sup>.

Lors des deux **révoltes** lyonnaises, la baïonnette est principalement portée par les troupes de la Garde nationale, placée sous l'autorité des maires, des préfets, notamment le préfet du Rhône **Adrien de Gasparin**, et du ministre de l'Intérieur **Adolphe Thiers**, en poste lors de la seconde **révolte**.

Du côté des insurgés, les baïonnettes étaient moins nombreuses. Ils utilisaient surtout des outils détournés comme des pierres ou des fourches. Ces derniers se défendaient grâce à des barricades mais ils pouvaient tout de même se munir de fusils, parfois volés, et ouvrir le **feu** sur les soldats. En outre, lorsque la baïonnette n'est pas utilisée par les insurgés, ces derniers s'en servent tout de même pour faire porter leurs revendications, la baïonnette étant à leurs yeux un

---

<sup>9</sup> Philippe Le Bas, *L'Univers. France, annales historiques. Tome 2*, Firmin Didot Frères, Paris, 1840-1843, p. 37.

symbole de violence et de répression. Par exemple, lors de la première journée de **révolte**, le 21 novembre 1831, les Canuts plantent un morceau de pain sur le haut d'une baïonnette et chantent depuis la **Croix-Rousse** : « Du pain ou du plomb ! <sup>10</sup>»

Un tel acte de provocation, bien que non violent, n'était pas sans danger, la simple vue d'une arme à feu dans les mains d'**ouvriers** présumément insurgés pouvait suffire aux soldats pour donner l'ordre d'ouvrir le **feu** sur la foule. L'historien Fernand Rude mentionne notamment un témoignage d'un Canut lors de la seconde **révolte** :

Les habitants de la **Croix-Rousse** s'empressaient de venir gagner la Grande Côte pour rentrer dans leur domicile ; il y avait plus de femmes que d'hommes [...] un **feu** bien nourri est parti de toutes les croisées de la maison qui fait face à la côte ; et pourtant, dans cette foule inoffensive, il n'y avait qu'un individu qui avait un fusil sans chien.<sup>11</sup>

La baïonnette se place, lors des deux **révoltes**, en instrument symbolique de la violence qui a eu lieu dans les rues lyonnaises. Cette menace qui plane effraie alors les insurgés mais aussi le gouvernement, notamment par l'image qu'elle renvoie. L'image d'un pouvoir submergé par les soulèvements populaires **ouvriers** et qui doit employer les armes pour la contenir. Le ministre de l'Intérieur **Adolphe Thiers** insiste, dans une dépêche adressée au préfet du Rhône la veille du début officiel de la seconde **révolte**, sur l'importance de maintenir l'ordre :

J'invite M. le préfet du Rhône à se conduire avec la prudence accoutumée, à ne rien négliger pour que la justice soit respectée. Le Tribunal doit être maintenu en clair sur l'utilité d'un certain déploiement

---

<sup>10</sup> Fernand Rude, *C'est nous les Canuts*, Librairie François Maspero, Paris, 1977, p. 32.

<sup>11</sup> Fernand Rude, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La découverte, Paris, 2020, p. 134.

de force. D'ailleurs, M. **Gasparin** saura bien trouver le moyen de distribuer la force publique dans Lyon, de manière que le Tribunal ne puisse pas délibérer au milieu des baïonnettes et que cependant l'ordre public soit assuré.<sup>12</sup>

Cette mention du tribunal fait probablement référence au procès **d'ouvriers insurgés** le 5 avril 1834, des **ouvriers** grévistes accusés d'avoir mené un mouvement **insurrectionnel**. Il s'agit d'un événement célèbre de fraternité ; alors que la foule manifeste pacifiquement devant le palais de justice pour soutenir les ouvriers inculpés, les soldats postés sur place acceptent de remettre « la baïonnette au fourreau » et de porter les crosses en l'air<sup>13</sup> :

Il leur fit mettre la baguette dans le canon, pour s'assurer que les armes n'étaient pas chargées, et exigea qu'ils portassent la crosse en l'air, en signe de paix. Les soldats consentirent aux exigences de cette multitude ; tout se passa à l'amiable et sans violence.<sup>14</sup>

Ce geste de fraternisation, assez rare pour être souligné, désamorce temporairement la symbolique de violence attachée à la baïonnette. Toutefois, si **Adolphe Thiers** s'inquiète des tensions à Lyon la veille de la révolte, c'est bien parce que la simple présence de l'arme suffit à évoquer la tension et la menace d'une guerre civile. La violence qui en découle ne devient que représentative du pouvoir répressif du gouvernement, la baïonnette symbolisant la force de répression de ce dernier : « C'en était fait de sa vie, lorsqu'un agent de police de

---

<sup>12</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 8 avril 1834 à 19h, Archives de Lyon [cote 4II 5]

<sup>13</sup> Éric Fournier, « « Crosse en l'air » : l'insaisissable motif d'une histoire effilochée (France, 1789-1871) », *Romantisme*, 2016/4 (n° 174), <https://shs.cairn.info/revue-romantisme-2016-4-page-121?lang=fr> (Consulté le 19/05/2025).

<sup>14</sup> Genton, Greppo et Allerat, *La Vérité sur les événements de Lyon, au mois d'avril 1834*, Paris, Dentu, 1834, p. 16.

son quartier le reconnut et eut le courage de se mettre entre lui et les baïonnettes de l'ordre public<sup>15</sup> ».

L'arme est ainsi fréquemment représentée aux côtés des soldats dans les illustrations liées aux deux **révoltes**. L'iconographie est saturée de silhouettes en armes : fusils, sabres, canons, et surtout baïonnettes. L'arme est par exemple mise en scène levée, prête à l'emploi, voire en pleine action au moment du **feu**. À la fois outil et méthode d'intimidation, la baïonnette devient le prolongement visuel de l'autorité militaire. Sa présence sur les gravures ou lithographies renforce l'idée que l'État, à travers son armée, était omniprésent, y compris dans l'image. Dans l'imaginaire collectif, la baïonnette est restée l'éclat d'acier qui pointe dans les rues lyonnaises, parfois contenue, mais toujours prête.



Figure 4 : *Personnages armés de baïonnettes, Première révolte des Canuts de Lyon, barrière de la Croix-Rousse, 21 et 22 novembre 1831, Musée Gadagne, Lyon, 1831.*

---

<sup>15</sup> *Ibid*, p. 81.

## Croix-Rousse

Au centre du quatrième arrondissement de Lyon, le quartier de la Croix-Rousse, connu pour ses pentes et son histoire ouvrière, reste, avec les **Terreaux**, l'un des principaux secteurs de la ville marqués par les **révoltes** lyonnaises. Historiquement situé sur l'une des collines de Lyon, le quartier est profondément lié à l'histoire de ceux qu'on appelle les Canuts. Surnommée « la colline qui travaille » ou « la montagne qui travaille » par l'historien Jules Michelet<sup>16</sup>, en référence aux **ouvriers** de la soie, cette ancienne commune du Rhône est avant tout marquée par son passé lié à l'industrie de la soie et aux **insurrections ouvrières**.

L'urbanisme du quartier a été influencé par la présence des Canuts. D'abord, par l'existence et l'utilisation des traboules, toujours présentes dans le paysage architectural lyonnais, notamment dans le quartier Saint-Jean. Il s'agit de passages étroits et couverts qui relient les immeubles entre eux par l'intérieur des cours. Utilisées quotidiennement par les Canuts, elles leur permettaient de circuler plus rapidement entre leurs logements, les ateliers et les points de livraison, en particulier ceux aux pieds des pentes. Mais elles ont aussi joué un rôle important lors des **révoltes**, en facilitant des déplacements discrets et des fuites stratégiques à travers la ville, loin des rues surveillées par les soldats. De plus, ces **ouvriers**, souvent indépendants, s'installent à la Croix-Rousse car elle offre des espaces adaptés aux métiers à tisser. Avec l'arrivée des grands métiers à tisser au **XIX<sup>e</sup> siècle**, notamment les métiers Jacquard, inventés par le Lyonnais Joseph Marie Jacquard, les **ouvriers** s'installent dans des anciens couvents reconvertis, dont les hauts plafonds permettent d'accueillir les imposantes machines<sup>17</sup>. La soie représente alors l'une des principales richesses de la France

---

<sup>16</sup> Jules Michelet, *Le Banquet*, 1878.

<sup>17</sup> Fernand Rude, *C'est nous les Canuts*, Librairie François Maspero, Paris, 1977, p. 11.

et les Canuts contribuent à faire de Lyon la deuxième ville du pays et la capitale de la soie au **XIX<sup>e</sup> siècle**.

Or, les conditions de vie sont difficiles pour les **ouvriers** et en 1831, la première **révolte** éclate contre des conditions de travail jugées injustes et des salaires insuffisants. C'est l'une des premières grandes **révoltes ouvrières** de l'ère industrielle, et la Croix-Rousse en devient le lieu central. La topographie du quartier ainsi que la présence partielle d'une enceinte facilitent la défense des insurgés et contribuent à leur capacité à tenir la Croix-Rousse pendant plusieurs jours.

Au début de l'**insurrection**, c'est dans les rues de la Croix-Rousse, que les Canuts occupent dès lors, que se fait entendre le cri de ralliement pour la première fois « Vivre libre en travaillant ou mourir en combattant<sup>18</sup> », une devise que les insurgés brandiront sur des drapeaux noirs en descendant les pentes. Le 21 novembre 1831, lors de la première **révolte**, les **ouvriers** de la Croix-Rousse commencent à ériger des barricades pour se protéger du **feu** de la Garde nationale. Le quartier devient le point de départ de la mobilisation, qui s'étend ensuite jusqu'aux Brotteaux et à la Guillotière. Ainsi, lorsque les **insurgés** sont contraints de capituler, c'est toute la Croix-Rousse qui tombe avec eux.<sup>19</sup>

La Croix-Rousse se trouve alors être un bastion de l'espoir porteur de la détermination des insurgés, mais n'en reste pas moins acculée par la violence, une violence qui est soulignée par les journalistes, poètes mais aussi les Canuts eux-mêmes comme en témoigne un chant populaire, dit le *Chant des Canuts* de 1831 :

---

<sup>18</sup> *Ibid*, p. 32.

<sup>19</sup> Ludovic Frobert & George Joseph Sheridan, "Les Canuts, la Fabrique et les insurrections", *Le Solitaire du ravin Pierre Charnier, 1795-1857, Canut lyonnais et prud'homme tisseur*, ENS Éditions, Lyon, 2014, [10.4000/books.enseditions.28305](https://www.enseditions.com/fr/10.4000/books.enseditions.28305) (Consulté le 20/05/2025).

Du côté de la Croix-Rousse,  
Je vois un corps d'artisans ;  
Partout il vous éclabousse  
Et soldats et fabricants  
Qu'il mène tambour battant  
Contre lui l'arme s'émousse  
Et pour battre l'ennemi,  
Pour des gens mal armés, seuls deux jours ont suffi !<sup>20</sup>

Il fut de même lors de la seconde **révolte** en avril 1834. Au début de la **révolte**, alors que la tension monte dans Lyon, les habitants de la Croix-Rousse commencent à ériger des barricades. Le lendemain, le quartier se fortifie avec une défense active, des barricades et des postes de garde. Le quartier tient bon, malgré les tirs de boulets depuis la caserne des Bernardines. De plus, la Croix-Rousse est encerclée par d'autres casernes qui continuent à attaquer, notamment la caserne de Montessuy qui bombarde le faubourg. Les **insurgés** résistent néanmoins, maintenant le contrôle du quartier. Ainsi, alors que d'autres quartiers, qui étaient aux mains des **insurgés**, tombent aux mains de la Garde nationale, la Croix-Rousse reste un bastion de résistance, avec des combats intenses autour de la grande barricade de la Boucle. C'est lors de la troisième attaque de la Croix-Rousse, qui a eu lieu le 14 avril 1834, que les soldats réussirent à s'introduire dans le quartier, notamment en se servant de traboules, marquant la fin de l'insurrection. Bien que la Croix-Rousse finisse par tomber, elle a tout de même été érigée en symbole de la résistance **ouvrière**<sup>21</sup>. La Croix-

---

<sup>20</sup> E. Letort, « Lyon au 21 et 22 nov. 1831 », *Chansons nouvelles*, Lyon, Ayné.

<sup>21</sup> Fernand Rude, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La découverte, Paris, 2020, p. 130-169.

Rousse a joué un rôle central dans les **révoltes** lyonnaises. Aujourd'hui encore, l'héritage des Canuts y est toujours perceptible, que ce soit à travers l'architecture, les noms de lieux ou même la gastronomie.

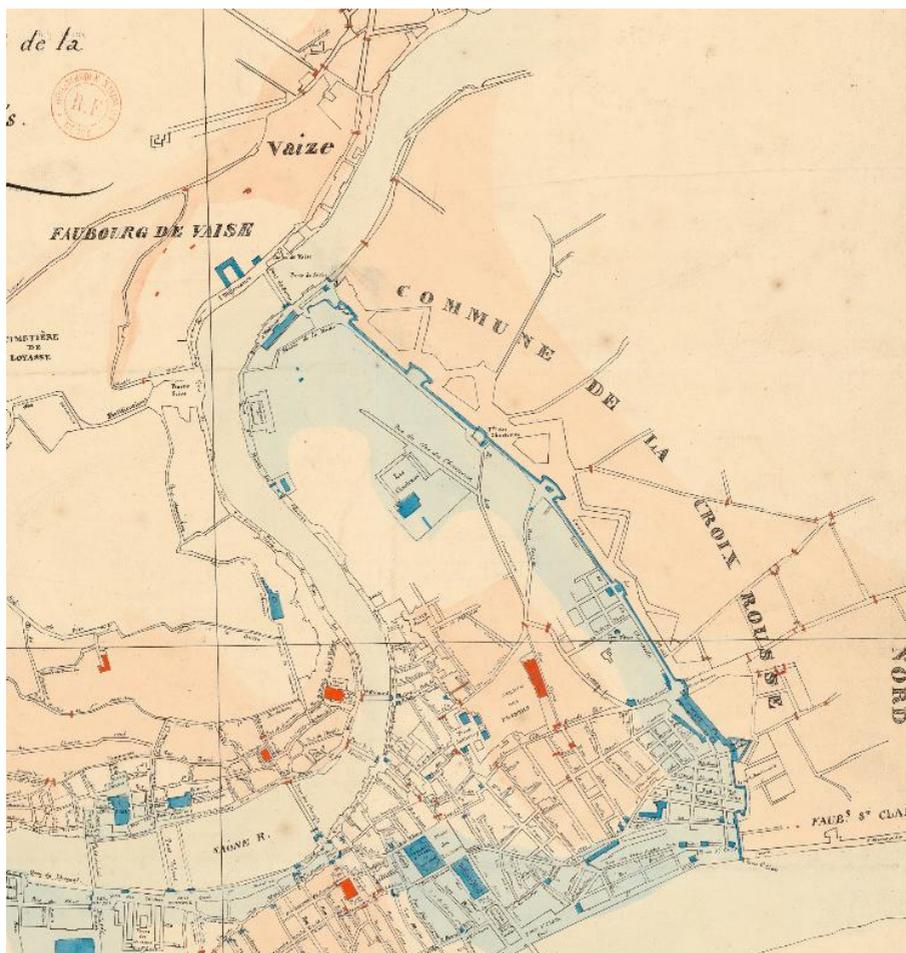


Figure 5 :Plan d'une partie de la ville de Lyon indiquant les positions occupées par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834, centré sur le quartier de la Croix-Rousse, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, 1834.



## Poésie de Paul Verlaine

Telle autre gloire est, j'ose dire, plus fameuse,  
Dont l'éclat éblouit mieux, certes, qu'il ne luit ;  
La sienne fait plus de musique que de bruit,  
Bien que de pleurs brûlants écumeuse et fumeuse ;

Mais la bonté du cœur, mais l'âme haute et pure,  
Tempèrent ce torrent de douleur et d'amour,  
Et, se mêlant à la douceur de la nature,  
A sa souffrance aussi, de nuit comme de jour,

Promèment sous le ciel tout pluie et tout soleil,  
A chaque instant, avec à peine des nuances,  
Un large fleuve harmonieux de confiances  
Vives et de désespoirs lents, — et non pareil,

Il chante, l'ample fleuve au capricieux cours,  
L'hymne infini de toute la tendresse humaine  
Où la fille, et l'amante, et la mère ont leurs tours,  
Où le poète aussi, dans l'horreur qui nous mène,

Vient mêler son sanglot qui finit en prière  
Universelle, et la beauté même d'un art  
Issu du sang lui-même et de la vie entière,  
Rires, larmes, désirs, et tout ! comme au hasard !

Car elle fut artiste et sous la fougue ardente  
Dont bat et bat son vers vibrant comme son cœur  
On perçoit que l'on doit admirer l'imprudente  
Main au prudent doigté tout vigueur et langueur.

## Douai

D'abord Marceline Desbordes-Valmore était du Nord et non du Midi, nuance plus nuance qu'on ne le pense. Du Nord cru, du Nord, bien (le Midi, toujours cuit, est toujours mieux, mais ce mieux-là surtout pourrait sans doute être l'ennemi du bien vrai), — et ce nous plut à nous du Nord cru aussi, — à la fin !<sup>22</sup>

Voilà ce que nous dit Verlaine dans ses *Poètes Maudits*, au chapitre IV sur « Marceline Desbordes-Valmore ». C'est une plume du *Nord*, une plume crue, mais une plume vraie. Dans son Douai natal, Marceline Desbordes-Valmore aiguise son style, aiguise sa plume, pour devenir celle qui, selon Barbey d'Aurevilly, a la « compétence vraie bien que féminine<sup>23</sup> [...] ».

Tout commence en 1786. Née d'une famille d'artisans ruinés par la Révolution, ses parents sont Catherine Desbordes (née Lucas) et Antoine-Félix Desbordes<sup>24</sup>. Dans la mémoire de Marceline Desbordes-Valmore, Douai reste fidèle au souvenir. C'est le Douai qu'elle évoque dans le poème liminaire des *Pauvres fleurs* :

Maison de la naissance, ô nid, doux coin du monde !

Ô premier univers où nos pas ont tourné !

Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde,

Au fond du temps je vous ton seuil abandonné.

---

<sup>22</sup> Paul Verlaine, *Œuvres complètes*, Tome IV, *Les poètes maudits*, Messein Vanier, Paris, 1904, p.46.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>24</sup> BNF, *Marceline Desbordes-Valmore : Bibliographie sélective*, Paris, Mars 2021, p.2, disponible en ligne : [https://www.bnf.fr/sites/default/files/2021-03/biblio%20Marceline%20Desbordes\\_Valmore%20mars21.pdf](https://www.bnf.fr/sites/default/files/2021-03/biblio%20Marceline%20Desbordes_Valmore%20mars21.pdf) (Consulté le 22/05/2025).

Les villes, ainsi que les peuples, ont la gloire  
Qu'elles valent, et toi, Douai, tu méritas  
Celle-ci, pays calme où vécut de l'histoire  
Tumultueuse en masse, et formidable au tas,

Cité d'églises, de beffrois et de campagnes  
Pleins de « jeunes Albertines », mais, encore,  
« Où s'assirent longtemps les ferventes Espagnes ».  
Tel l'œuvre et tel le cœur, fleurs et pleurs, flûte et cor !

— En harmonie avec la femme et le génie,  
Il est juste, il est temps, pour l'honneur de ses vers,  
Non, ils sont ton honneur même et ta fleur bénie,  
Sa patrie, ô Douai, « doux point de l'univers ».

Il n'est que temps, il n'est que grand temps, et que juste  
Ville, son doux souci dans ce cruel Paris,  
De dresser quelque part sa ressemblance auguste  
Dans quelqu'un de tes coins qu'elle a le plus chéris,

Afin que les cloches encor de Notre-Dame  
Bercent du moins son ombre à l'ombre des rameaux  
Qui furent familiers aux haltes de cette âme  
Infatigable et qui lui chuchotaient les mots

De ses poèmes dont nous célébrons la fête,  
Intellectuelle et cordiale, et, ô toi,  
O grande Marceline, ô sublime poète  
Et femme exquise, accueille cet acte de foi !



Figure 7 : Collectif, *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore*, Imprimerie L. & G. Crépin, Douai, 1896, p.14

Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,  
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir ;  
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte !  
Je n'y pus vivre enfant ; j'y voudrais bien mourir ; [...]

La ville où elle « n'y pu[t] vivre enfant » est celle associée à la perte de sa mère après son voyage en Guadeloupe alors qu'elle n'avait que **quinze ans**. Quand elle rentre en France, elle abandonne Douai pour vivre la suite de sa vie dans un mouvement constant entre Paris et d'autres villes de province comme Bordeaux, Grenoble ou Lyon. Mouvance perpétuelle que lui impose son métier d'actrice, mais aussi de chanteuse.

Cette séparation avec sa ville natale est peut-être la source même de sa création. Charles Baudelaire dans son *Art Romantique* dans la *Revue fantaisiste* souligne même que « personne n'a pu imiter ce charme, parce qu'il est tout original et natif. [...] Elle a les grandes et vigoureuses qualités qui s'imposent à la mémoire, les trouées profondes faites à l'improviste dans le cœur, les explosions magiques de la passion<sup>25</sup>. » Cette « trouée profonde » que laisse l'abandon de Douai dans le cœur de la poétesse, est au fondement de sa poésie. Elle s'accroît alors que Douai change aussi :

Vous aussi, ma natale, on vous a bien changée !  
Oui ! Quand mon cœur remonte à nos gothiques tours,  
Qu'il traverse, rêveur, notre absence affligée,

---

<sup>25</sup> Bibliothèque municipale de Douai, *Marceline Desbordes-Valmore : Exposition organisée pour le centième anniversaire de sa mort*, Douai, 1959, exemplaire du musée Gadagne-Lyon (C1053), p.7

Il ne reconnaît plus la grâce négligée

Qui donne tant de charme au maternel séjour !<sup>26</sup>

L'inertie du monde rend Marceline Desbordes-Valmore nostalgique du temps où Douai était synonyme de l'enfance. Se déploient alors dans sa poésie de nombreux thèmes comme la peur de la séparation, la maternité ou encore l'enfance à éduquer aux maux du monde. C'est une sensibilité, une façon d'être à son monde qui inspirera un autre poète du *Nord*, le poète de Charleville : Arthur Rimbaud. Rimbaud qui força Verlaine à lire et à repenser « ce qu'[il] pens[ait] être un fatras avec des beautés dedans<sup>27</sup> » de Marceline Desbordes-Valmore.

Depuis 1896<sup>28</sup>, Marceline Desbordes-Valmore a retrouvé son Douai natal pour toujours avec l'inauguration d'une statue en son honneur. Célébration qui a donné lieu à la publication de l'ouvrage *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore* qui regroupe les poèmes en son honneur, et souligne son altruisme et sa grandeur poétique notamment Charles Bertin (« illustre concitoyenne<sup>29</sup> »), Anatole France (« Il fallait enfin qu'elle nous fût un exemple et qu'elle nous apprît la pitié<sup>30</sup> »), Sully Prudhomme (« Ma sœur, c'était ton âme où l'âme humaine entend / Vers l'Infini gémir tous les amours ensembles !<sup>31</sup> »), ou encore Verlaine.

---

<sup>26</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « Tristesse », *Les Pleurs : poésie nouvelle*, Madame Goulet libraire, Paris, 1834, p.136.

<sup>27</sup> Paul Verlaine, *op.cit.*, p.46.

<sup>28</sup> Archive du Nord, *Répertoire numérique détaillé : dossier d'affaires communales 1800-1940 Douai* (Sous-série 2O ; 2O/176), <https://archivesdepartementales.lenord.fr/media/d26814b4-85de-4fe3-b9e8-ffc48b5fba19.pdf> (Consulté le 22/05/2025. La statue est acquise en 1921, elle est inaugurée en 1896.

<sup>29</sup> Collectif, *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore*, Imprimerie L. & G. Crépin, Douai, 1896, p.16

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.23.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.49.

## Espoir

Fait d'espérer, d'attendre avec confiance la réalisation dans l'avenir de quelque chose de favorable, généralement précis ou déterminé, que l'on souhaite, que l'on désire. (CNRTL)

« Il dit : “L’espoir est immortel !” », voilà un vers des *Pleurs* de Marceline Desbordes-Valmore qui, tout en incantation, nous présente avec l’espoir ses déclinaisons majeures dans l’œuvre de la poétesse : l’éternité et l’affirmation par la voix. Car si la **révolte** et le **feu** sont éléments de destruction, sont annoncées de même des formes de renouveau dont les dynamiques répondent avant tout d’un espoir collectivement partagé et décliné en images multiples au sein de l’œuvre : aube, flamme, enfance et charité. Ainsi l’espoir, incarné et pluriel, pave aussi aux côtés des violences vécues les événements de la **révolte**. D’abord comme projection du combat et de son issue :

Goûte l’espoir silencieux ! Tu reverras un jour le sol qui te rappelle ; Mais rien ne doit changer ma douleur éternelle : Mon exil est le monde... et mon espoir aux cieux.<sup>32</sup>

Le monde est bien un environnement de douleur, mais son issue, tout comme celle de la **révolte**, est annonciatrice d’un ailleurs, d’une réalité qui serait un retour au juste et au vrai. Il en va ainsi de « L’ouvrier français », poème que l’auteur dédicace à sa fille :

[...] près un tremblement de terre,  
Qui renversa tout ici-bas,  
Étonné du choc salutaire,  
Le globe ne respirait pas ;

---

<sup>32</sup> Marceline Desbordes-Valmore, "L'exilé", *Romances*, v.17-20

Mais la justice, au milieu du silence,  
Pour relever tous les droits sans procès,  
Sanglante encor retrouve sa balance,  
Chez un pauvre ouvrier français.<sup>33</sup>

Plus résolument encore donc, l'espoir s'ancre dans l'individu, dans la personne du monde et son être le plus simple. La justice n'est plus l'affaire du fatal ou du couperet des parvis de place publique, mais s'exprime dans la conscience que l'individu peut avoir de sa propre condition et de son sort. Loin de répondre alors à un sentiment de tragique, sa **liberté** de se connaître devient **liberté** d'être et de revendiquer :

Mais quand la foudre eut purgé la nature,  
L'âme s'ouvrit à de joyeux accès,  
Et retrouva la chanson vive et pure,  
Chez un jeune ouvrier français !<sup>34</sup>

Image de jeunesse aussi, l'espoir est physique, il est une voix chaude et libre. De manière globale, l'universalité des idées et du propos, recoupant la « justice » et les « droits », relayées par une imagerie poétique forte et incarnée : « foudre » et « globe », dresse une figure traditionnelle cosmogonique et altière des valeurs et du pouvoir.

Mais cette conception, imprégnée de classicisme, déséquilibrée par la violence de l'événement, ne peut tenir par elle-même. L'ancien ordre s'effrite chez l'autrice, la justice subit la commotion d'une violence de trop, le participe passé et l'imparfait ferment la boucle d'une vision révolue et déchuée. Alors, au présent quant à lui, dans la force d'une indétermination temporelle qui lui offre

---

<sup>33</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « L'ouvrier français » (après un tremblement de terre)", 1848

<sup>34</sup> *Ibid*

toutes les libertés, l'**ouvrier** apparaît, ultime engrenage qui rééquilibre la machine détraquée, lui redonne sens et consistance.

La justice porte le visage du peuple, agit par ses mains, se met au niveau de l'homme. Bel enjambement à l'échelle du poème lui-même, qui confronte pour le résoudre enfin l'écart entre l'individu et le monde.

Espoir de **révolte** donc, et de futur. L'autrice, tout comme les acteurs de la **Sanglante semaine**, font de cette idée le terreau d'une déclinaison de valeurs et de réflexions. Plus profondément encore, la **Révolte** a été l'espoir de véritables transformations sociales et économiques : « Vivre en travaillant ou mourir combattant » était l'un des slogans phares des **ouvriers** insurgés, cherchant avant tout dans l'émeute une manière de revendication salariale et citoyenne. L'espoir était celui de l'emploi prospère et de la voix entendue, bientôt relayée par quelques **journaux** plus ou moins éphémères dont la figure de proue reste l'*Écho de la Fabrique*, véritable incarnation de la presse ouvrière au temps de la **Révolte**.

L'espoir se décline donc, à la fois exprimé dans une littérature qui se voudrait chez l'autrice fraternelle et nouvelle, et dans la réalité des conditions ouvrières du XIX<sup>e</sup> siècle. La **Sanglante semaine** a donc catalysé, au-delà de réflexions multiples autour de cette notion, sa double incarnation idéale et réelle, en mots et en actes.



Figure 8 : Plaque en souvenir des Canuts « VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT », Mairie du 4<sup>e</sup> arrondissement, ©Benoit Prieur, 2023.



## Feu

Phénomène consistant en un dégagement de chaleur et de lumière produit par la combustion vive d'un corps / Une des quatre substances pures de l'ancienne chimie / Flamme, combustion destructrice ; incendie / Ardeur, violence, impétuosité des mouvements de l'âme ; état d'exaltation. (CRNTL – Dictionnaire de l'Académie Française).

Élément de destruction et de régénération, le feu porte avec ambivalence les marques d'une force double, extensive et consommatrice. Dans le contexte de la **révolte** des Canuts, sa définition se multiplie encore, se complexifie et exprime à plusieurs niveaux la violence et l'élan d'une époque d'émeutes et de changements. À la fois « drapeau rouge » perçu comme un « brandon d'incendie » hissé sur l'Hôtel-de-Ville lyonnais en 1831, « flamme de l'espoir et du danger » dans « Les Canuts » et relai métaphorique de la colère ouvrière qui « prend feu » et « s'enflamme », le feu décline la **révolte** sous plusieurs signes.

Élément symbolique, il l'est aussi résolument dans l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore elle-même, qui n'hésite pas à restituer les images d'un Lyon à feu et à sang aux jours de la **révolte** et dont les témoignages font état des incendies de la **Croix-Rousse** notamment, renvoyant à celui des ateliers de soierie et des barricades les 21 et 22 novembre 1831 puis en avril 1834. Feu du combat, il est aussi feu moral et éthique, la flamme porte les revendications d'une société chauffée à blanc et capable de manier son élément pour lui servir, ainsi se distinguent certaines imprécations de l'autrice : « Craignez que la braise ne coure sous les pas de la France<sup>35</sup>».

---

<sup>35</sup> Marceline Desbordes-Valmore, "Lettre à Louise Colet", *Madame Desbordes-Valmore : sa vie et sa correspondance*, par Charles-Augustin Sainte-Beuve, Paris, Michel-Lévy frères, 1870.

Ainsi, la « mer de flammes autour du Rhône inquiet<sup>36</sup>» décrite par Marceline Desbordes-Valmore renvoie ses multiples nuances et projette un spectre dense sur les événements des Canuts.

Quand le rouge incendie aux longs bras déployés,  
Étreignait dans ses nœuds les enfants et les pères,  
Refoulés sous leurs toits par les feux militaires,  
J'étais là ! quand brisant les caveaux ébranlés,  
Pressant d'un pied cruel les combles écroulés,  
La mort disciplinée et savante au carnage,  
Étouffait lâchement le vieillard, le jeune âge,  
Et la mère en douleurs près d'un vierge berceau,  
Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau,  
J'étais là : j'écoutais mourir la ville en flammes ;  
J'assistais vive et morte au départ de ces âmes, [...]

Dans sa lettre à Monsieur A.L.<sup>37</sup>, le feu est pluriel, autant acteur aux bras étendus, écho des tirs militaires et adjectif d'une ville aux abois. Une forme d'ubiquité se dessine, son incarnation et son évanescence se conjuguent, l'idée de la flamme et sa réalité se confondent. Le feu est élément de vie et de mort, il se meut et empêche tout mouvement : en dévorant la ville, il force la narratrice à un état d'observateur pétrifié, à relire à une forme de disparition et de submersion dans la violence des événements vus.

---

<sup>36</sup> Marceline Desbordes-Valmore, "Lettre à Louise Colet", *Madame Desbordes-Valmore : sa vie et sa correspondance*, par Charles-Augustin Sainte-Beuve, Paris, Michel-Lévy frères, 1870.

<sup>37</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3r° à f°4r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.



Figure 9 : Anonyme, *Incendie de l'hôtel de ville de Lyon en 1674*, s. d. (fin du XVII<sup>e</sup> s.). Huile sur toile, 32 x 51,5 cm, conservée au musée Gadagne, Lyon (inv. MG N 22).

Synesthésique également, le feu appelle le regard, l'ouïe et le toucher (sa chaleur est sentie, son crépitement entendu), et relaie résolument le sentiment d'un événement dont la nature traumatisante s'exprime dans la réalité et la symbolique. La flamme porte ainsi avec assez de justesse dans l'œuvre de la poétesse une nature ambiguë, renvoyant à la fois à l'élan projeté des insurgés en quête d'équité, mais aussi à l'horreur de la répression qui en découle.

Mais cet élément porte également en lui dans les vers de l'autrice l'ampleur d'un discours plus social et subtil. Si le feu ravage et dévore, il est aussi absent des maisons, livre les **ouvriers** et leur famille à la misère du froid et de l'indigence, et cette image de la misère sans chaleur, du logis sans lumière se mêle à un appel à la charité, que sa lettre du 12 janvier 1832 à Louise Colet

illustre : « Hâtons-nous d'allumer le feu de la charité ; la faim court plus vite que nous.<sup>38</sup> »

Comme toute image métaphore relayée par la poétesse en relation avec la violence de ces événements, le feu est catalyseur d'une pluralité de points de vue et de réalités dont les particularismes rejoignent cependant l'idée d'un même élan de mort et de vie, de construction et de dévoration, comme autant de facettes d'une **révolte** aux identités multiples et complexes.

---

<sup>38</sup> Marceline Desbordes-Valmore, "Lettre à Louise Colet", *Madame Desbordes-Valmore : sa vie et sa correspondance*, par Charles-Augustin Sainte-Beuve, Paris, Michel-Lévy frères, 1870.

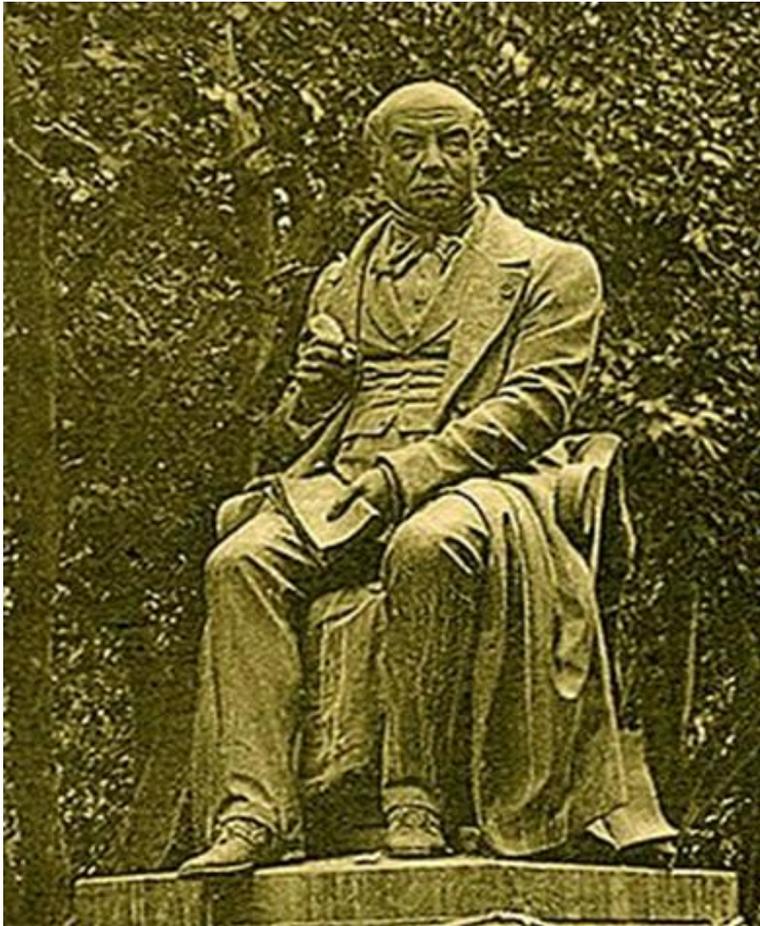


Figure 10 : Adrien de Gasparin, bronze de Pierre Hébert (1804-1869), fondu en 1942

## Gasparin

Adrien Etienne Pierre de Gasparin, préfet du Rhône de 1831 à 1834, est né à Orange le 29 juin 1783 et décédé le 7 septembre 1862 dans la même ville. Fils d'un ancien député à la Convention nationale de 1792, Thomas-Augustin de Gasparin, sa carrière administrative reprit l'héritage de son père. Il est un exemple de l'élite française qui obtint sa promotion grâce à la monarchie de Juillet à laquelle il s'est rallié en 1830, bien qu'il se soit d'abord rangé dans l'opposition à la Restauration<sup>39</sup>. Ainsi, il représente une des figures essentielles des événements de Lyon de 1831 et 1834, durant lesquels il dirigea la répression s'abattant sur les révoltés. Tantôt accusé de laxisme par les uns, tantôt accusé d'autoritarisme par les autres, il est autant adulé que détesté. Il se faisait appeler « comte », signe de sa volonté d'obtenir une reconnaissance nobiliaire, mais également que sa carrière ne fut pas linéaire. Avant d'acquérir de hauts postes de l'administration française, il fut agronome et publia à ce titre différents ouvrages, dont un mémoire sur *La Gourme des chevaux* en 1811, qui obtint la médaille d'or de la Société d'agriculture de la Seine. On retrouve notamment un *Éloge historique du comte de Gasparin* écrit par M. L. de Lavergne en 1862, témoignant de l'admiration qui pouvait lui être portée. La vie du préfet du Rhône y est retracée, de ses débuts de carrière dans l'armée à son accession aux plus hauts postes de l'administration de l'État. Le tout dans le but de rappeler les qualités de cet homme, dépeint comme bon et profondément impliqué<sup>40</sup>.

Il refusa d'intervenir dans les rapports des **ouvriers** avec les fabricants, se borna à maintenir l'ordre public et la **liberté** mutuelle, et laissa cette question brûlante des salaires se régler d'elle-même par le besoin qu'ils avaient les uns des autres. La querelle industrielle paraissait donc à peu

---

<sup>39</sup> *1831-1834, la révolte des Canuts | AML*, <https://www.archives-lyon.fr/pages/1831-1834-la-revolte-des-Canuts>, (consulté le 25 mai 2025).

<sup>40</sup> Léonce de LAVERGNE, *Eloge historique du comte de Gasparin*, Ve Bouchard-Huzard, 1863.

près apaisée par la sagesse du préfet, quand s'alluma une guerre civile d'une autre nature.<sup>41</sup>

Cet éloge ne va pas sans mettre au jour quelques paradoxes avec la réalité historique des faits liés à cet homme décrit comme si grand par la « beauté de son âme<sup>42</sup> ». Sa nomination au poste de préfet du Rhône n'est d'ailleurs en rien le fruit du hasard. C'est au moment de la première **insurrection** des Canuts, en novembre 1831, qu'il est placé à la tête de la préfecture du Rhône afin de remplacer Louis Bouvier-Dumolart, perçu comme trop conciliant envers les **ouvriers**. Déjà dans sa nomination, la volonté de fermeté se fait ressentir comme elle s'exprima lors de la semaine d'avril 1834, au cours de laquelle la répression des **ouvriers** fut sanglante. Cette violence se construit en parallèle d'une absence de réaction réelle de la préfecture concernant les revendications contestataires des ouvriers de la soie durant toute la période de 1831 à 1834. Les tensions s'accumulèrent sans jamais provoquer d'affrontements et finirent par éclater démesurément, comme pour pallier le manque de prise en charge des demandes ouvrières. La sidération est provoquée par le caractère soudain de cette répression dont la violence marqua une ville entière. Adrien de Gasparin était devenu la figure responsable, celle qui avait commandé les armées contre les **ouvriers** révoltés et qui les avait conduits jusqu'au massacre de ces derniers. Le traumatisme fut tel qu'on accusa le pouvoir de l'avoir consciemment prémédité, d'avoir volontairement laissé les tensions s'accumuler sans jamais intervenir ni tenter quelconque médiation afin de justifier une répression des plus meurtrière.

On a dit [...], que, pour ajouter à l'importance de sa victoire, le pouvoir avait prolongé volontairement le combat ; que, dans ce but, il avait renoncé à des positions qui n'étaient point menacées ; que, résolu à terrifier Lyon et la France, il n'avait point empêché, le pouvant, des

---

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*

calamités superflues ; que c'était pour rendre les républicains odieux aux propriétaires qu'il avait déclaré la guerre aux maisons, abusé de l'incendie, imposé aux soldats une prudence féconde en désastres, et donné aux moyens de défense les proportions de sa haine plutôt que celles du péril.<sup>43</sup>

Adrien de Gasparin entretient une correspondance étroite avec le ministre de l'Intérieur de la période des insurrections de Lyon, Adolphe Thiers, mais également avec les différentes autorités de la ville de Lyon, à qui il fait parvenir certaines instructions. Les formes employées dans ces communications sont frappantes par leur absence de quelconque sentiment. Les faits sont énoncés clairement et simplement, pouvant presque laisser croire à une simple révolte sans grands débordements. La différence des récits diplomatiques et administratifs par rapport aux récits plus descriptifs et émotifs de la réalité des faits frappe l'esprit à la lecture. Le préfet Adrien de Gasparin apparaît comme le coordinateur de la répression, comme précédemment évoqué, et comme un homme dont la fermeté d'action agit rigoureusement. Il est l'incarnation du respect de l'autorité, et de la répression, à toute personne la défiant.

Messieurs, L'existence prolongée dans votre ville d'un noyau de rebelles que vous y tolérez par faiblesse ne permet plus au général d'hésiter sur les moyens à employer pour la prompte réduction de votre faubourg et il me charge de vous déclarer que si dans quatre heures c'est-à-dire à dix heures précises vous n'avez [...] mis entre leurs mains les principaux rebelles, le feu commencera immédiatement du four du

---

<sup>43</sup> Louis BLANC, *Histoire de dix ans: 1830-1840*, [Reproduction en] fac-Similé., Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2012.

Colombier et de la ville et ne l'arrêtera qu'après qu'il aura obtenu ce qu'il vous demande.<sup>44</sup>

Il ne s'agit donc plus de négocier mais d'agir promptement et rigoureusement si vous voulez éviter la ruine de votre cité.<sup>45</sup>

---

<sup>44</sup> Adrien de Gasparin, *Lettre du préfet du Rhône*, 12 avril 1834, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 11].

<sup>45</sup> *Ibid.*

Lyon le 12 avril 1834.  
Cher Monsieur le Maire.

M. le Maire, au nom de la Commission municipale, habitant, notable de la Ville de  
la Guillotière.

Monsieur,

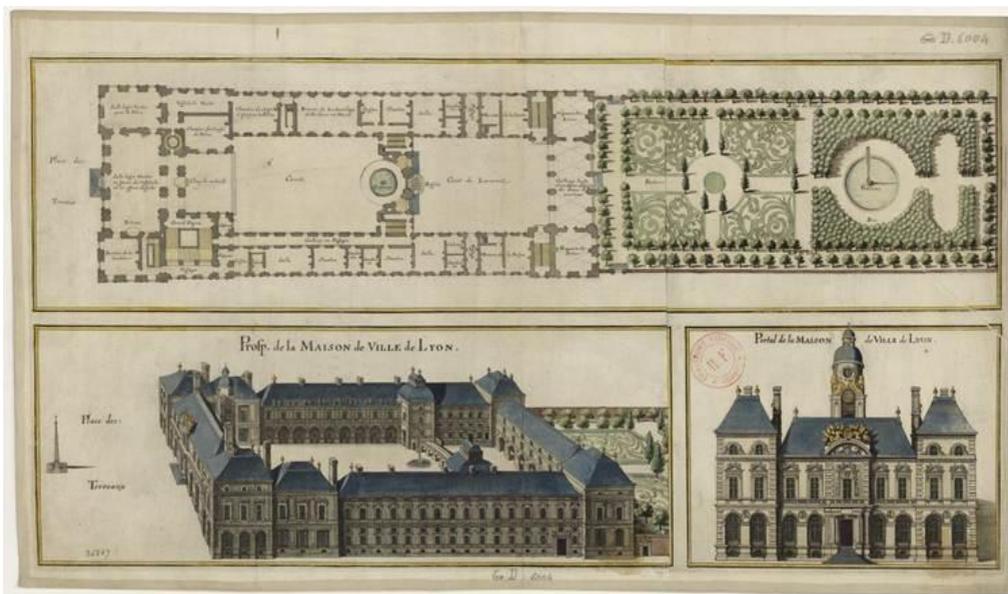
Existence prolongée dans votre ville d'un foyer  
de rébellion que vous y tolérez par faiblesse ne permet  
plus au Général de s'écarter sur les moyens à employer  
pour la prompte répression de votre faubourg et il  
me charge de vous prévenir que si dans quatre heures  
c'est-à-dire à dix heures précises vous n'avez pas  
par l'insurrection des habitants mis entre ses mains  
les principaux rebelles, le feu commencera  
immédiatement du fort du Colombier et de la ville  
et ne s'arrêtera qu'après qu'il aura obtenu ce qu'il  
vous demande.

J'ai eu devant vous l'avertir du danger qui vous  
menace, le Général n'attend plus qu'une seule réponse  
c'est l'expédition de vos condamnés qu'il met à la  
suspension du feu. Il ne s'agit donc plus de négocier  
mais d'agir promptement et vigoureusement.

Figure 11 : Adrien de Gasparin, Lettre du préfet du Rhône, 12 avril 1834, Archives municipales de Lyon, cote 4II 11.

## Hôtel

Construit entre 1646 et 1672, sous la direction de l'architecte Simon Maupin, l'Hôtel de Ville de Lyon se situe au 1<sup>er</sup> Place de la Comédie dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon. Son apparition est assez résolument liée à l'expansion de la ville de Lyon au XVII<sup>e</sup> siècle qui fait de sa Presqu'île son centre, et de la place des Terreaux son cœur. Lieu de décision et de pouvoir, l'Hôtel de Ville se définit par sa fonction et son apparence : fonction gouvernementale et politique, gestion et organisation de la municipalité, regroupement des figures d'autorité dans la ville et incarnation de sa cohésion administrative et topographique, il est centre, à la fois géographique et décisionnel.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 12 : Archives de Lyon, "Hôtel de Ville", *Les édifices lyonnais*, publié en 2021 sur le site Internet des AML, consultable en ligne. URL : [https://www.archives-lyon.fr/pages/hotel\\_ville](https://www.archives-lyon.fr/pages/hotel_ville) [consulté le 07/07/2022].

Apparence symbolique de même, construit sur la base d'une architecture baroque en pleine transition, dont les quadrillages, volutes et ornements renvoient à la représentation d'un pouvoir royal de la force et du raffinement. Monument d'élégance monarchique, l'Hôtel est une extension du pouvoir qu'il représente et ce plus manifestement encore aux temps de la révolte.

Déjà auparavant visé par les bombardements de la Convention en 1793 aux temps de la Révolution, l'Hôtel de Ville est occupé et partiellement rénové, les demi-reliefs représentant la figure royale de Louis XIV sont remplacés et, plus tard, de multiples restaurations, s'étalant de 1854 à 1866, reconfigure son apparence et sa symbolique pour en faire un bastion de pouvoir Républicain<sup>46</sup>.

Une restauration notamment entreprise au lendemain de la révolte de 1831, qui vit ce bastion du pouvoir gouvernemental de la monarchie de Juillet pris par les insurgés le 23 novembre à 3 heures du matin<sup>47</sup>.

La prise de l'Hôtel de Ville, en plus de représenter un événement marquant et essentiel pour la révolte elle-même, offre aussi aux ouvriers lyonnais la possibilité, quelques heures durant, d'entamer sur une position égale des négociations avec les figures de pouvoir auxquelles elles se confrontaient. Loin de signifier une déflagration violente pour Lyon, la prise a été plutôt l'occasion d'une reconfiguration, éphémère certes, du fonctionnement politique de la ville et d'une forme de communication qui, revendiquée par la force, avait maintenant pour souhait de s'exprimer dans un climat citoyen et civique.

---

<sup>46</sup> Florent Deliga, « 23 Novembre 1831, en révolte, les canuts prennent l'hôtel de ville de Lyon », *Lyon Capitale*, 22/11/2018, [23 Novembre 1831, en révolte, les canuts prennent l'hôtel de ville de Lyon - Lyon Capitale](#)

<sup>47</sup> *Ibid*

Ainsi, quelque peu déboussolé par les événements, le procureur général avoue être décontenancé par l'attitude des insurgés dans une missive adressée au garde des Sceaux :

Tous les contrastes se manifestent dans notre population. Elle a faim et ne pille pas. Elle s'est révoltée et n'a pas abusé de sa victoire. Elle a bravé ses magistrats municipaux pour combattre et, après le combat, elle est venue leur offrir sa force matérielle. <sup>48</sup>

---

<sup>48</sup> *Ibid*

En vérité, la prise de l'Hôtel, symbole de la « victoire » momentanée des Canuts, n'allait en aucun cas amener une refondation profonde des conditions et du statut, la destruction du pouvoir en place n'était pas une visée revendiquée par le mouvement, dont le but était premièrement de mettre fin à l'exploitation des fabricants. Lacombe, chef de file d'une nouvelle commission hétéroclite, envoie son « appel aux Lyonnais », revendiquant une municipalité libre et un fonctionnement plus égalitaire.

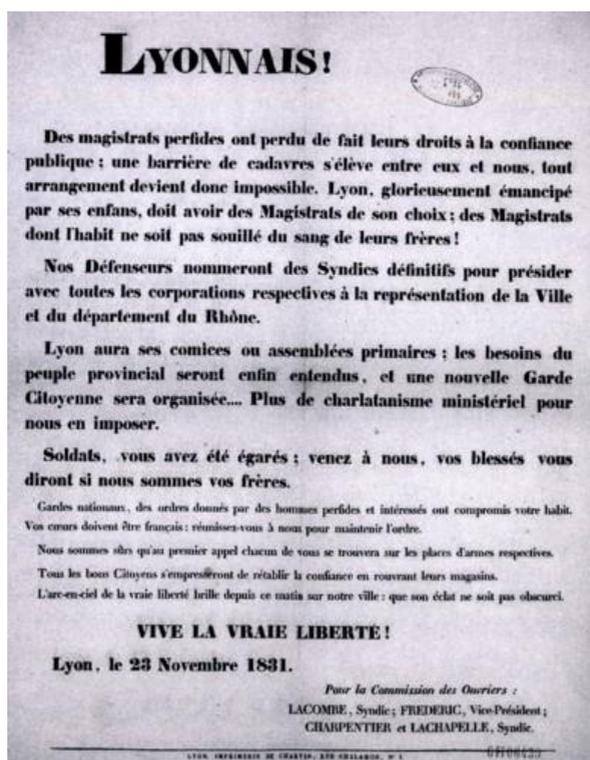


Figure 13 : *Appel aux Lyonnais de la commission des Ouvriers*, Musée militaire de Lyon, 23 novembre 1831.

Une nouvelle commission, accréditée par le gouvernement optant pour la négociation, est nommée avec, à sa tête, Buisson. L'Hôtel de Ville forme un État-major provisoire accepté par le préfet et entame la révision des tarifs des fabricants. De manière assez calme s'amorce alors un retour « à la normale » : le 29 novembre l'État-major lyonnais est dissous et début décembre le maréchal Soult et ses troupes entrent dans la ville sans essuyer de résistance. L'Hôtel est réinstitué par le pouvoir gouvernemental.

## Insurrection

« Action de s’insurger, de se soulever contre un pouvoir politique établi en recourant à la violence armée<sup>49</sup> ». C’est de cette manière que l’insurrection est définie par le CNRTL, laissant apparaître assez clairement l’idée d’une expression violente. L’insurrection ne pourrait ainsi se réduire à une simple manifestation. Elle est un moyen d’imposer ses revendications en ne laissant plus de place à la réflexion par la constitution d’une menace vitale pour l’ordre établi. Ce terme puise son origine du latin *insurrectio*, signifiant « action de s’élever ». Considérée comme un droit par les déclarations des droits de l’homme et du citoyen successives de 1789 et de 1793, elle sera retirée de la déclaration des droits et des devoirs de l’homme et du citoyen de 1795 après avoir été jugée trop favorable aux sans-culottes durant la Révolution.

Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l’insurrection est pour le peuple, et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs.<sup>50</sup>

L’histoire de l’insurrection s’est construite dans l’opposition constante aux pouvoirs en place qui voient généralement cette dernière comme une menace. L’insurrection est souvent comprise non du côté des insurgés mais du côté de leurs opposants. Elle constitue un moyen de discréditer les groupes qui se soulèvent en les présentant comme des dangers du fait de leur violence, contre laquelle le pouvoir se devrait de réagir. Les événements de Lyon de 1831 et 1834 ne dérogent pas à la règle et sont qualifiés d’insurrections qui sont, ici, liées au mouvement **ouvrier** naissant et s’exprimant au travers de ces contestations. Les causes sont d’abord économiques et liées au travail des **ouvriers** de la soie lyonnais, mais elles se mêlent à des revendications politiques républicaines, au

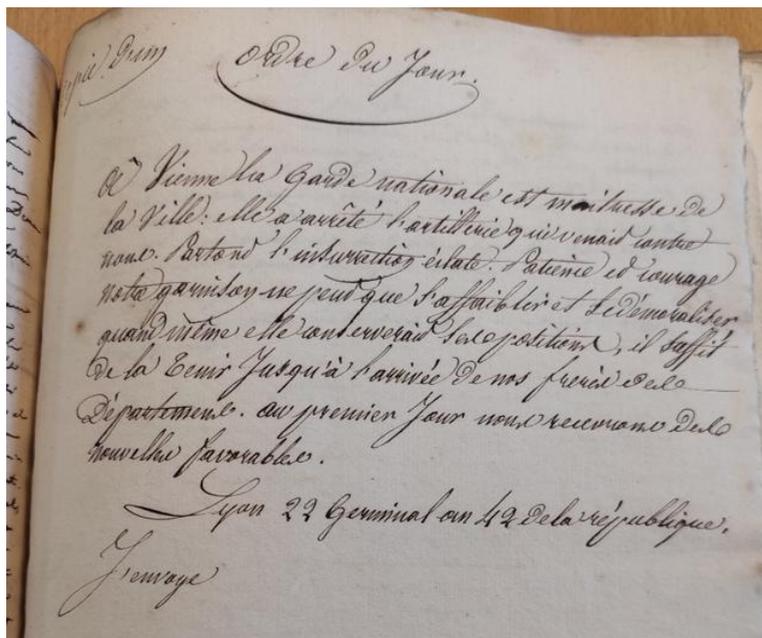
---

<sup>49</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, *Définition du mot insurrection*, 26/05/2025, CNRTL.

<sup>50</sup> Déclaration des Droits de l’Homme et du Citoyen, 24 juin 1793, article 35, disponible en ligne : Conseil constitutionnel

moment où la monarchie de Juillet n'est en place que depuis 1830. Au cœur des sources administratives de la période, le vocabulaire employé laisse apparaître le terme d'insurrection, utilisé ainsi du côté du pouvoir répressif pour qualifier un mouvement contre lequel les forces nécessaires doivent être employées à l'éteindre.

A Vienne la garde nationale est maîtresse de la ville : elle a arrêté l'artillerie qui venait contre nous. Partout l'insurrection éclate. Patience et courage notre garnison ne peut que l'affaiblir et la démoraliser.<sup>51</sup>



Opère Du Jour

À Vienne la garde nationale est maîtresse de la ville: elle a arrêté l'artillerie qui venait contre nous. Partout l'insurrection éclate. Patience et courage notre garnison ne peut que l'affaiblir et la démoraliser quand même elle continuerait l'occupation, il suffit de la tenir jusqu'à l'arrivée de nos frères de ce Département. au premier jour nous recevons de nouvelles nouvelles.

Lyon 23 Germinal an 42 de la république.  
Lyon

Figure 14 :Dépêche télégraphique du 11 avril 1834, Archives municipales de Lyon, cote 4II 11

<sup>51</sup> Dépêche télégraphique du 11 avril 1834, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 11]

Le XIX<sup>e</sup> siècle est rythmé par les insurrections menant à un renversement de l'autorité. Les gouvernements se succèdent que ce soit de l'empire à la monarchie, ou de la monarchie à la république. Cette instabilité offre un terreau fertile à la production littéraire qui s'empare vivement de ce thème. **Journaux**, romans, poèmes et chansons, tous les arts littéraires se plaisent à exploiter ces sentiments naissant de la violence, à l'instar de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore qui décrit avec passion la répression de l'insurrection de Lyon en avril 1834 qu'elle aurait aperçu depuis sa fenêtre. Pourtant, un paradoxe persiste et laisse à penser que cette thématique est exploitée plus dans la recherche d'une certaine esthétique que dans la volonté de défendre des causes politiques et sociales. Dans *L'insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)* sous la direction de Quentin Deluermoz et Anthony Glinoyer, on retrouve l'explication selon laquelle « l'écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle, celui du moins que l'histoire littéraire a célébré, s'est souvent méfié de la populace et a tenu la foule en horreur.<sup>52</sup> » Ainsi, l'insurrection est abondamment traitée par la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle sans pour autant que cette dernière ne prenne position en sa faveur, exceptée quelques personnages profondément engagés dans la défense des causes sociales tel que Jules Vallès, auteur du roman autobiographique *L'Insurgé*.

Tant pis ! si l'on me prend, on me prendra !  
Je suis en paix avec moi-même...  
Mon nom restera affiché dans l'atelier des guerres sociales comme celui  
d'un ouvrier qui ne fut pas fainéant...  
Ils ne m'auront pas ! Et je pourrai être avec le peuple encore, si le  
peuple est rejeté dans la rue et acculé dans la bataille.<sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Quentin DELUERMOZ et Anthony GLINOER, « Introduction », *L'insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015, p. 5-17.

<sup>53</sup> Jules Vallès, *L'Insurgé*, Charpentier, Paris, 1886

**DIMANCHE 30 OCTOBRE 1831.**

**N° 1. — PREMIÈRE ANNÉE.**

ON s'ABONNE au Bureau du Journal, place Neuve-des-Carmes, n. 14. à l'entresol, de 9 heures du matin à 5 heures du soir ;

Chez M. BARON, libraire, rue Clermont, n. 5 ; au café du Grand-Orient, allée Morand ; aux 4 Saisons et au Passage du Rhin, à la Guillotière ; au café du Soleil-Levant, rue Tramassac ; au café de l'Union, place Bellecour ; au café des Trophées, à Vaise ; chez M. FALCONNET, rue Tholosan, n. 6 ; chez MM. BONNARD et ROYER-DUPRE, papetiers, rue Fromagerie, n. 5, et rue Longue, n. 14 ; et à l'imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement, qui se paie d'avance, est de

1 fr. 25 c. pour un mois ;

5 fr. pour trois mois ;

6 fr. pour six mois,

Et 11 fr. pour l'année.

On ajoutera, pour les frais de poste, 2 cent. par numéro pour le département, et 4 c. hors du département.

Les lettres et paquets devront être affranchis.

# L'ÉCHO DE LA FABRIQUE,



Journal Industriel

DE LYON ET DU DÉPARTEMENT DU RHONE.

..... De tous les temps  
Les petits ont pâti des sottises des grands.

LAFONTAINE.

Figure 15 : *L'Écho de la Fabrique*, Journal Industriel de Lyon et du Département du Rhône, Dimanche 30 octobre 1831, N° 1 - Première Année.

## Journal

*L'Écho de la Fabrique* est un journal hebdomadaire édité du 30 octobre 1831 au 4 mai 1834. Il est révélateur de la naissance du mouvement **ouvrier** dans ses conceptions idéologiques et politiques au **XIX<sup>e</sup> siècle**. Il est fondé par des **ouvriers** qui sont communément appelés les Canuts, ce qui lui vaut d'être considéré comme le premier journal **ouvrier**. Ce dernier leur permet de s'informer sur les nouvelles réglementations, les avancées techniques, les décisions de prud'hommes mais également de partager leur art à travers des poésies ou des chansons, toujours sur le même thème, celui de la préservation de leurs libertés et de leur autonomie face aux évolutions industrielles<sup>54</sup>. Marius Chastaing fut une des personnalités marquantes de ce journal. En tant que rédacteur en chef du journal entre 1832 et 1834, il contribua à lui donner une ligne directrice démocratique et radicale, tout en aidant ainsi les chefs d'atelier à définir leurs intérêts et à savoir les formaliser pour les défendre. *L'Écho de la Fabrique* devient alors l'étendard des revendications sociales ouvrières, en constituant une tribune politique essentielle<sup>55</sup>.

Assez long-temps, gorgés de privilèges,  
De notre force on vous a rendus forts ;  
Les députés sortis de vos collègues  
Ont disposé de nos biens, de nos corps.  
A cette lice où l'on vole sa place,  
Le pauvre encor frappera-t-il en vain ?

---

<sup>54</sup> Ludovic FROBERT, « *L'Écho de la fabrique* » : naissance de la presse ouvrière à Lyon, 1831-1834, ENS éd. Institut d'histoire du livre, Lyon, 2010

<sup>55</sup> Marie-Cécile BOUJU, « *L'Écho de la fabrique* : naissance de la presse ouvrière à Lyon, 1831-1834, dir. Ludovic Frobert. Lyon, ENS Éditions/Institut d'histoire du livre, 2010, 366 p., ill. », *Bulletin du bibliophile*, 1, 2013, p. 179-181

Il veut entrer par droit et non par grâce !  
Le peuple a faim !<sup>56</sup>

Dans son compte-rendu, Marie-Cécile Bouju n'oublie pas de rappeler que *l'Écho de la Fabrique* constitue un « média essentiel pour analyser la crise sociale sévère que connaissent les Canuts, entre les **révoltes** de novembre 1831 et celles d'avril 1834.<sup>57</sup> ». Bien que son rôle ait longtemps été mésestimé dans les « évènements » de Lyon<sup>58</sup> (cf. n° spécial du 20 avril 1834), c'est-à-dire les **insurrections** de 1831 et de 1834, il n'en demeure pas moins essentiel dans ce qu'il nous permet de dire de ces faits, à l'instar des vers de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore. La censure bat son plein durant la période et cette dernière se perçoit au travers des lignes du journal et de ses différents articles.

Le journal est hebdomadaire, les numéros s'enchaînent chaque semaine allant du 1<sup>er</sup> en octobre 1831 au 68<sup>e</sup> au mois de mai 1834. Une seule exception : le mois d'avril 1834, dont un des quatre numéros manque à l'appel. Plutôt qu'une puissante expression par les mots, c'est le silence qui s'abat sur cette Sanglante semaine durant laquelle le journal cesse de paraître. Le numéro du 6 avril 1834 ne sera précédé que d'un numéro spécial deux semaines plus tard, le 20 avril 1834. Il commence de la sorte :

Les évènements douloureux dont notre ville vient d'être le théâtre, et le procès dirigé contre *l'Écho de la Fabrique* ont rendu extrêmement critique la position de ce journal, qui néanmoins a rendu d'immenses services aux classes travailleuses, et bientôt peut-être sera leur unique refuge, la seule voix

---

<sup>56</sup> Altaroche, A., *Le peuple a faim*. *L'Écho de la Fabrique*, (54), 12 janvier 1834.

<sup>57</sup> Marie-Cécile BOUJU, « L'Écho de la fabrique : naissance de la presse ouvrière à Lyon, 1831-1834, dir. Ludovic Frobert. Lyon, ENS Éditions/Institut d'histoire du livre, 2010, 366 p., ill. », *Bulletin du bibliophile*, 1, 2013, p. 179-181

<sup>58</sup> *L'Écho de la Fabrique*, numéro spécial, 20 avril 1834, Lyon : Imprimerie de Charvin

pour laquelle ils puissent faire entendre leurs griefs et exprimer leurs besoins.<sup>59</sup>

« Les événements douloureux ». Voici la seule manière dont les massacres d'avril 1834 seront mentionnés au sein du premier journal ouvrier, ce qui n'empêche pas d'en transmettre la vive émotion. Le silence pèse ici plus que les mots, laissant paraître le profond traumatisme engendré par cet épisode. La censure se ressent et muselle l'expression ouvrière, forcée de se cantonner à de vagues descriptions qui n'engagent en rien les rédacteurs. Une loi contre les associations est discutée à l'assemblée depuis le mois de mars 1834, visant à alourdir les règles votées en 1810 affirmant que « nulle association de plus de vingt personnes [...] ne pourra se former sans l'agrément du gouvernement<sup>60</sup> ». Le numéro suivant du 27 avril 1834 se risque à des prises de position plus engageantes, sans que jamais personne ne soit accusé pour autant. Les mots sont prudents et réfléchis, dans le contexte d'une censure renforcée.

Maintenant dirons-nous à nos lecteurs la part qu'ont apportée dans l'interruption de la publication de notre feuille les sanglantes et douloureuses journées d'avril ?<sup>61</sup>

Le journal constitue un moyen novateur de fédérer une parole et de l'organiser autour de causes communes. Son étude permet de comprendre le contexte dans lequel prennent place les « événements » d'avril 1834 à Lyon, aussi bien par les mots forts employés que l'absence d'expression, révélatrice du traumatisme vécu.

---

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Jean-Pierre MACHELON, « La liberté d'association sous la IIIe République : le temps du refus (1871-1901) », in Claire ANDRIEU, Gilles LE BEGUEC et Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *Associations et champ politique : La loi de 1901*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2001, p. 141-155

<sup>61</sup> *L'Écho de la Fabrique*, numéro 67, 27 avril 1834, Lyon.



Figure 16 : Anonyme, *Un œil qui regarde*, huile sur toile (16x13cm), décor sur tabatière en écaille, musée du Louvre, RF 35926 r°. Crédits photographiques Martine Beck-Coppola. <https://arts-graphiques.louvre.fr/detail/oeuvres/1/37025-Un-oeil-qui-regarde>

## Kaléidoscope

Le kaléidoscope, du grec *kalos* (« beau »), *eidos* (« aspect ») et *skopein* (« regarder ») désigne un objet en forme de tube, où des miroirs sont placés de façon à produire des formes colorées, variées et abstraites. Au sens figuré, il désigne la diversité de choses, de personnes et de situations observées. Le *Kaléidoscope* est aussi un *journal de littérature, des modes et des théâtres* bordelais auquel Marceline Desbordes-Valmore a grandement contribué.

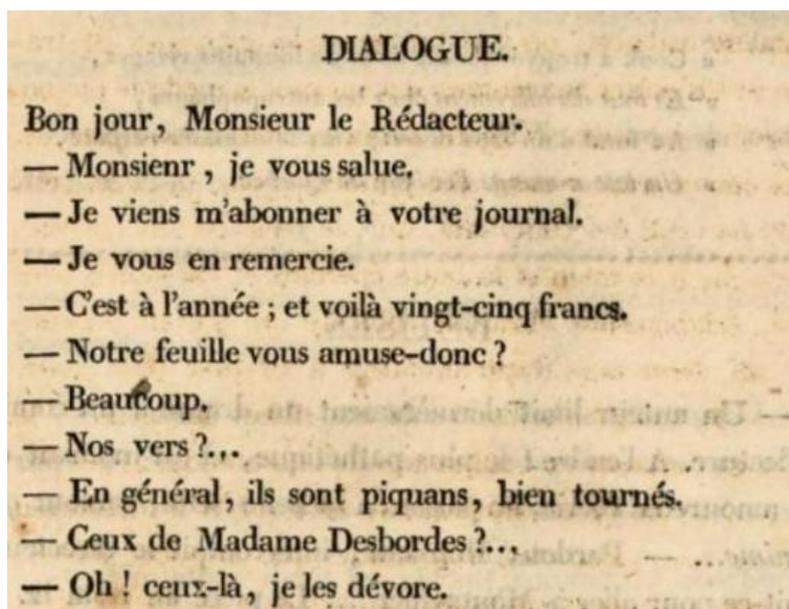


Figure 17 : *Le Kaléidoscope : Journal de Littérature, des Modes et des Théâtre*, Tome II, Imprimerie Henry Faye Fils, Bordeaux, 1827, p.237.

Vers « piquans » et vers « bien tournés » ou poésie larmoyante et engagée, Marceline Desbordes-Valmore éclate sa production. Les poèmes de la révolte nous offrent une vision éclatée, en mouvement ou immobile, colorée ou très sombre, en somme une vision kaléidoscopique du monde à travers le prisme de l'œil de « Madame Desbordes ». Celle qui souhaite témoigner selon différents

MS 1766-169  
choisis l'ordre  
des strophes  
à une fille - vers

Joueurs Français.  
Après un tremblement de terre,  
qui renversa tout ici bas,  
'étonné' de chose salutaire  
le globe ne respirait pas;  
Mais la justice, au milieu du silence,  
pour relever tous les droits sans procès,  
sanglante encor retrouvée sa balance,  
chez un pauvre ouvrier Français!

Les sanglots et les cris d'alarme  
des peuples enrouaient la voix;  
l'oiseau même, au fracas des armes,  
allait s'éteindre dans les bois.  
Mais quand la foudre eut purgé la Nature,  
l'Âme s'ouvrit à de joyeux accès,  
et retrouva la chanson vive et pure  
chez un jeune ouvrier Français!

Figure 18 : Marceline Desbordes-Valmore, « L'ouvrier français », Ms 1766-169, r°,  
Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai,  
<https://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/oeuvrepoetique/fichier.php?id=134>

points de vue, se sent d'abord morcelée quand, à Lyon, elle envoie une lettre à son amie Caroline Branchu et elle affirme que

C'est après que j'ai été comme disloquée par tout mon corps. Mais de quoi ose-t-on se plaindre devant des maux si grands ?<sup>62</sup>

Tout semble illustrer que, chez Marceline Desbordes-Valmore, le corps qui se disloque devient synonyme de tentative de saisir les « maux si grands ». Tantôt Marceline Desbordes-Valmore dédouble son regard, tantôt elle prend en charge la voix poétique et la voix des Canuts. L'analyse portera sur un poème parfaitement kaléidoscopique : « L'ouvrier français<sup>63</sup> » et en particulier le manuscrit de la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore. Ce poème qui n'est pas publié du vivant de Marceline Desbordes-Valmore semble avoir été écrit après la révolution des Canuts de 1848. Quatorze ans après la **Sanglante semaine**, Marceline Desbordes-Valmore loue un « pauvre », un « jeune », un « vieux » **ouvrier**. Une première polymorphie de l'**ouvrier** apparaît. Les expressions antithétiques « jeune/vieux » semblent se cristalliser dans le « pauvre », qui est la première qualification de l'**ouvrier**, le Canut, et qui forme, avec les deux autres occurrences, une trinité. Dans ces trois **ouvriers**, le schéma bi-tensif de l'article nous permet de l'affirmer, se généralise véritablement toute la société ouvrière en pleine **révolte**. Ce qui nous est dévoilé ici est plutôt la condition « pauvre ».

---

<sup>62</sup> Marceline Desbordes-Valmore « A Caroline Branchu, le 23 avril.1834.Lyon » (<https://drive.google.com/file/d/1VEvhelzcdIS0OFbGticg1bc7IPnPOPrs/view>). . Document retranscrit par Xavier Lang « 23 avril 1834 : de MDV à Caroline Branchu (autographe) », [correspondancedv.blogspot.com](http://correspondancedv.blogspot.com), « Lettres », « 1834 », <https://correspondancedv.blogspot.com/p/lettres-de-1830-1834.html#1834> (consulté le 25/05/2025).

<sup>63</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « L'ouvrier français », Ms 1766-169, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai, <https://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/oeuvrepoetique/fichier.php?id=134> (consulté le 23/05/2025).

perçés  
perce des blessures profondes  
que la liberté coûte un jour  
l'homme implorait les fraîches ondes  
qui coulent de l'immense amour,  
mais le sauteur a marché sur l'Albany  
et de l'orage enchaînent les excès  
on retrouve le crist humble et sublime  
chez un vicieux ouvrier français!

ta mère,  
Marceline Desbordes-Valmore

que je puisse ou non m'accorder  
le bonheur de te voir, je  
t'envoie mon âme -  
embrassée avec elle la  
qui t'entoure.

Figure 19 : Marceline Desbordes-Valmore, « L'ouvrier français », Ms 1766-169, v°  
Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai,  
<https://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/oeuvrepoetique/fichier.php?id=134>

de tous les travailleurs, qu'importe leur âge. Une autre tension entre deux éléments contradictoires se fait entre le « silence » évoqué et les « sanglots et les cris d'alarme » qui « enrôlaient la voix » des révoltés. Ces cris, incessants (ils actualisent le verbe *enrouer* à l'imparfait d'aspect sécant) éclatent et perdurent dans le silence. Marceline Desbordes-Valmore est le témoin auditif de la foule qui plonge dans les rues. Peu à peu, ce chant de chaos que la voix poétique retransmet, se mue à son tour en chant patriotique : « la chanson vive et pure ». Michel Riot-Sarcey souligne la probabilité que ce chant soit « [Le chant des ouvriers](#) » (Cliquer pour écouter l'enregistrement<sup>64</sup>), composé par Pierre Dupont la même année que le poème, dont le refrain est bien connu des travailleurs<sup>65</sup>

Aimons-nous, et quand nous pouvons

Nous unir pour boire à la ronde,

Que le canon se taise ou gronde,

Buvons

À l'indépendance du monde !

Il est finalement nécessaire de souligner la polymorphie du poème lui-même. A en croire le schéma rimique (ABAB CDCD EFEF GDGD HIHI JDJD), six strophes sont présentes. Toutefois, le manuscrit le présente en trois strophes. Il est nécessaire de distinguer alors les strophes ainsi qu'elles doivent être comptabilisées, des strophes que nous pourrions dire syntaxiques. La strophe doit avoir une cohérence interne, une rime envoyée doit toujours revenir. Une

---

<sup>64</sup> Alexandre Mossolov & Peters Rosset & Chorale populaire de Paris, *Le chant des ouvriers*, d'après Pierre Dupont, « Le chant des ouvriers », Paris, 1848, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1081314r/f2.media#>. (Consulté le 23/05/2025).

<sup>65</sup> Cette analyse est empruntée à Michèle Riot-Sarcey, *Société des études Marceline Desbordes-Valmore*, « L'ouvrier français “Après un tremblement de terre,…” », <https://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=1218#note7>. (Consulté le 25/05/2025)

fois toutes les rimes envoyées revenues, une strophe est comptée. A en suivre ce principe nous avons donc un poème en six quatrains. Mais, Marceline Desbordes-Valmore nous invite à le voir, il est possible de compter seulement trois strophes syntaxiques. En effet, la rime « D » ([sɛ]), invite à séparer le poème en trois strophes, d'autant que, syntaxiquement, les phrases sont complètes et s'articulent « chez » les trois **ouvriers**. Les deux possibilités se valent, aucune n'est fautive. D'autant plus que Marceline Desbordes-Valmore, qui dédie le poème à sa fille Ondine, précise sur le manuscrit, à côté du titre : « Choisis l'ordre des strophes. Change les mauvais vers ». C'est une invitation à pratiquer la polymorphie, à tourner le poème dans différents sens pour produire, comme dans le kaléidoscope, le plus bel aspect à regarder dans l'alliance de tous les contraires, de toutes les possibilités.





Insurrection de Lyon.

Figure 20 : Lyon, 1831. *La révolte des Canuts*. © Collection Grob/Kharbine-Tapabor

## Liberté

« Vivre libre en travaillant ou mourir en combattant ». Voilà ce que scandent les Canuts qui descendent les pentes de la **Croix-Rousse** en 1831 lors de leur première **insurrection**. Au cours des deux **révoltes** des travailleurs de la soie, ce qui se joue, au fond, c'est une histoire de liberté. Mais revenons à l'origine de la soierie à Lyon.

C'est au XVI<sup>e</sup> siècle que l'industrie de la soie fait son apparition à Lyon, porte de l'Italie, alors que François I<sup>er</sup> permet à des tisserands piémontais d'y installer leur activité. Un fort volontarisme de la monarchie française va ensuite se développer puisque la soie va faire partie du faste de la cour. Le système productif de soierie que l'on nomme « la fabrique » n'est pas un système de manufacture concentrée. À Lyon, notamment, le système que l'on appelle de « manufacture dispersée » désigne une dizaine de « petits ateliers qui sont répartis sur un certain nombre de zones géographiques [...] et, notamment pour les premiers, les vieux quartiers de Lyon<sup>66</sup> ». D'autres quartiers, par la suite, se mettent à développer ces activités tels que Vaise, Guillotière ou encore la **Croix-Rousse** et voient l'implantation d'ateliers. « Tout se passe dans des appartements que les **ouvriers** en soie, les Canuts plus tard, louent eux-mêmes<sup>67</sup> ». Une des métaphores que l'on pourrait utiliser pour décrire le système de la grande fabrique est celle d'un vaste jardin occupé par plusieurs jardiniers qui exploiteraient tous une parcelle et produiraient des fleurs dans chacune de leur parcelle. L'activité des Canuts est ainsi presque invisible puisque chaque **ouvrier** travaille dans un appartement et la ville s'apparente à une usine gigantesque où chacun travaille dans son coin.

---

<sup>66</sup> Xavier Mauduit, « Série : Histoire de Lyon, les métamorphoses d'une ville, Épisode 2/4 : Lyon et la révolte des Canuts, tu viens plus aux soieries ? », *Le Cours de l'histoire*, France culture, 05/12/2023, Paris, de 06 : 57 à 07 : 11.

<sup>67</sup> *Ibid.*, de 08 : 20 à 08 : 26.

L'économie de la soie se concentre autour de quatre grands acteurs principaux : les grands négociants, les négociants, les chefs d'ateliers et ceux qui ont le statut de compagnon, ou apprenti, qui travaillent avec le chef d'atelier. Les grands négociants s'intéressent au marché national mais aussi international dès le XVIII<sup>e</sup> siècle et étudient la mode. Les négociants, qui peuvent aussi être fabricants, donnent des ordres aux chefs d'atelier qui, eux, dirigent un petit atelier dans lequel peuvent se trouver de deux à six métiers<sup>68</sup>. Le métier de la soie étant exigeant, il nécessite des apprentissages et le statut d'apprenti est donc très important.

Le système de manufacture dispersée, la fabrique donc, nécessite une collaboration entre les différents acteurs mais cette collaboration se voit fragiliser « par un certain nombre de règlements qui interviennent dès 1744 et qui vont creuser les inégalités de richesse et de pouvoir entre la classe des négociants et la classe des chefs d'ateliers<sup>69</sup> ». S'il était possible avant le règlement de 1744, alors qu'il n'existe pas de différenciation essentielle entre l'activité de production et de vente, de passer d'une classe à l'autre, cela n'est plus le cas après ce règlement qui n'autorise la vente qu'aux négociants. Les chefs d'ateliers doivent donc, à partir de ce moment-là, travailler pour les négociants. C'est un système qui crée une situation d'asymétrie et de domination – une situation qui va être l'histoire de la fabrique tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les deux **révoltes** des Canuts de 1831 et 1834 sont précédées d'épiphénomènes durant lesquels les **ouvriers** de la soie en appellent à de meilleures conditions de travail ou à des possibilités d'évolution. En 1744, en effet, la révolte vise le nouveau règlement qui fixe une classe de marchands dans laquelle l'ouvrier ne peut plus évoluer sans payer un droit prohibitif. En 1786,

---

<sup>68</sup> Les métiers désignent les machines à tisser que les ouvriers de la soie utilisent pour fabriquer du tissu.

<sup>69</sup> Xavier Mauduit, *op. cit.*, de 33 : 17 à 33 : 30.

les ouvriers font une demande d'ordre économique et revendiquent notamment un salaire minimal des pièces produites. À l'autonomie 1831, un tarif est négocié mais il va être dénoncé par le pouvoir central et ne sera pas appliqué. C'est ce qui met le feu aux poudres à Lyon.

Les Canuts revendiquaient une liberté dans leur travail et « donc [la] capacité de fixer, par contrat, un prix minimal de la pièce d'étoffe produite. "Liberté" est le mot de ralliement des **ouvriers** en soie, tous regroupés le long des pentes de la **Croix-Rousse**<sup>70</sup> ».

Finalement, « être libre voulait dire pouvoir agir dans tous les domaines :  
*“Politiquement, intellectuellement et matériellement”*<sup>71</sup> ».

---

<sup>70</sup> « Qu'est-ce que la révolte des Canuts qui a eu lieu en 1831 à Lyon ? », *L'Humanité*, 3 décembre 2021, <https://www.humanite.fr/histoire/Canuts/quest-ce-que-la-revolte-des-Canuts-qui-a-eu-lieu-en-1831-a-lyon-729930>.

<sup>71</sup> *Ibid.*



Figure 21 : La Fresque des Canuts.

## Monument

De nombreux auteurs du **XIX<sup>e</sup> siècle** se sont intéressés aux **révoltes** des Canuts. « Balzac constate que “l’émeute de Lyon, qui, de purement industrielle, est devenue politique“, n’a pas éclairé la bourgeoisie et le gouvernement<sup>72</sup> ». Stendhal rend hommage aux insurgés dans son roman inachevé *Lucien Leuwen*. L’écrivain partage donc un point commun avec Marceline Desbordes-Valmore : il a inscrit sur du papier la réalité insurrectionnelle. Que ce soit en prose ou en vers, tous ceux qui ont écrit sur les Canuts et leurs combats ont participé à laisser une trace, à ériger un véritable monument littéraire au profit d’une lutte pour la **liberté**. Aristide Bruant a, quant à lui, composé *Le Chant des Canuts*, un morceau qui vise « tour à tour le clergé et la bourgeoisie au pouvoir, avant de prendre un tour révolutionnaire<sup>73</sup> » :

« Pour chanter Veni Creator il faut une chasuble d'or

Nous en tissons pour vous, grands de l'Église

Et nous, pauvres Canuts, n'avons pas de chemise

[...]

Mais notre règne arrivera quand votre règne finira

Nous tisserons le linceul du vieux monde

Car on entend déjà la révolte qui gronde ».

À la fin des années 1980, le sculpteur Georges Salendre, réalise une sculpture représentant deux amoureux entonnant *Le Chant des Canuts*. Celle-ci se trouve

---

<sup>72</sup> Fernand Rude, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La Découverte, Paris, 2007, p. 183.

<sup>73</sup> « L’héritage toujours vivace des Canuts d’Aristide Bruant », *L’Humanité*, 2 août 2022, <https://www.humanite.fr/social-et-economie/les-chants-de-la-revolte/lheritage-toujours-vivace-des-Canuts-daristide-bruant-759475>.

place des Tapis, non loin de la mairie du 4<sup>ème</sup> arrondissement c'est-à-dire dans le quartier de la **Croix-Rousse**.

Dans le quartier **Croix-Rousse**, à Lyon, nous pouvons observer un autre hommage aux Canuts puisque c'est là qu'a été inaugurée en 1987 la *Fresque des Canuts* aussi appelée *Mur des Canuts*. Ce trompe-l'œil géant entérine l'histoire du quartier qui a été largement marquée par les **insurrections** des **ouvriers** de la soie. La fresque évolue au fur et à mesure du temps pour rester fidèle à la vie du quartier qui, elle aussi, se transforme. Elle a ainsi été reprise en 1997 et en 2013.

En plus de ces objets artistiques, il existe à Lyon la Maison des Canuts qui a pour volonté de faire connaître l'histoire de la soierie lyonnaise et des Canuts. Elle a été créée en 1970 par la COOPTISS, coopérative de tissage et se trouve dans un lieu symbolique puisque « dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, elle abritait le siège du Syndicat des Tisseurs et Similaires<sup>74</sup> ».

Ces inscriptions dans le temps et l'espace des combats des Canuts sont essentielles dans le cadre du souvenir et de constitution d'une mémoire de ces violents épisodes. Plus impérissable encore que les bâtiments faits de matériaux que l'on croit solides, l'écriture permet l'inscription inaltérable du vécu des **ouvriers** de la soie dans le temps. Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle il est entendu que « certaines architectures proprement poétiques échappent à [la disparition] et garantissent l'immortalité<sup>75</sup> ». *Le Chant des Canuts* ou encore les poèmes de Marceline Desbordes-Valmore évoquant l'**insurrection** des Canuts sont donc autant « [d'œuvre-monuments] [...] [qui] emblématisent la promesse d'un avenir placé sous les auspices du souvenir éternel<sup>76</sup> ».

---

<sup>74</sup> Maison des Canuts : <https://maisondescanuts.fr/histoire/>.

<sup>75</sup> Pauline Decarne, « Les temples fabuleux de l'immortalité et leurs aménagements à l'âge classique », *Littératures Classiques*, n°104, 2021, p. 99.

<sup>76</sup> *Ibid.*

## Novembre

Novembre 1831 n'est pas seulement une date, mais un climat qui pèse sur Lyon, voire sur toute la France. Ce début d'hiver a été marqué par le début d'une **insurrection ouvrière** : celle des Canuts, du 21 au 23 novembre 1831. Les causes du soulèvement remontent aux semaines précédentes : en octobre, les Canuts, confrontés à une baisse de leurs revenus due à la chute des prix de la soie, réclament l'instauration d'un tarif minimum. Le 25 octobre, un accord est signé. Mais début novembre, certains fabricants refusent de l'appliquer, allant jusqu'à mettre des chefs d'atelier au chômage<sup>77</sup>. Face à ce mépris, une grève est déclenchée. Les Canuts dénoncent le non-respect de l'accord et bénéficient d'un large soutien à Lyon, y compris dans certains cercles bourgeois. Marceline Desbordes-Valmore, témoin directe des événements, relate un épisode révélateur de la tension ambiante : un fabricant accueille les réclamations avec plusieurs pistolets chargés :

On leur refuse ce tarif. On les raille. Un fabricant a la bêtise de mettre un pistolet devant un réclamatant en disant : « Voilà notre tarif ! » Alors le feu s'est mis à la tête et au cœur de cette portion formidable de Lyon.<sup>78</sup>

Depuis son logement, la poétesse observe la montée de la colère et la gravité de la situation de ses propres **yeux**. Les tensions sont à leur comble et une indignation générale se forme. Dès le 21 novembre 1831, le sang coule depuis la **Croix-Rousse**, d'où les premiers grévistes commencent à descendre les pentes. Le **feu** est ouvert par la Garde nationale sur les manifestants, tuant trois ouvriers non armés. Un sentiment de vengeance soulève alors les Canuts : « Aux armes ! Vengeance ! On assassine nos frères ! <sup>79</sup> ».

---

<sup>77</sup>« Révolte des Canuts », *Encyclopédie Larousse en ligne*, [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/revolte\\_des\\_Canuts/111578](https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/revolte_des_Canuts/111578) (consulté le 21/05/2025).

<sup>78</sup> Fernand Rude, *C'est nous les Canuts*, Librairie François Maspero, Paris, 1977, p. 25.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 32.

La grève pacifique dégénère. Les **insurgés** se saisissent d'armes, désarment la Garde nationale et utilisent leurs propres outils : pioches, pelles, bâtons, quelques fusils. Le 22 novembre marque l'apogée de la violence, notamment lors des combats au pont Morand. Ce pont, situé au-dessus du Rhône, constitue un point stratégique entre les pentes et la ville basse. Les insurgés repoussent l'armée jusqu'au pont Lafayette. Les coups de feu résonnent sur les rives du fleuve, et des hommes tombent dans l'eau, des deux côtés. Le 23 novembre, les ouvriers contrôlent presque toute la ville, à l'exception du quartier des **Terreaux**. Un comité **insurrectionnel** est tenté mais n'aboutit pas. Bien que la **révolte** ne s'achève pas le 23 novembre, la suite des événements se fait sans affrontements violents directs. La **révolte** se termine officiellement le 3 décembre lorsque le duc d'Orléans et le maréchal Soult rentrent à Lyon, sans résistance de la part des Canuts.

Ainsi, le mois de novembre 1831 reste gravé dans la mémoire lyonnaise. Les trois journées d'**insurrection** marquent non seulement un tournant social, mais aussi un moment de fierté pour de nombreux **ouvriers**. Marceline Desbordes-Valmore se place en témoin, bouleversée par les événements de novembre. Dans une lettre à Émile Souvestre, le 3 janvier 1832, elle souligne les violences mais aussi la dignité des Canuts qui se refusaient le pillage :

J'ai vu cette émeute étouffée sous le canon et le bon ordre, comme ils disent. La faim et le désespoir sont dessous. [...] Le peuple, qu'ils appellent tourbe et lie, dans le triomphe de son désespoir, dans son règne de cinq jours, a été sublime de clémence, d'ordre et de générosité. [...] Cet immense phénomène n'a été signalé par personne, mais j'ai senti plusieurs fois fléchir mes genoux par la reconnaissance et par l'admiration. Nous attendions tous le pillage et l'incendie, et pas une insulte, pas un pain volé ! C'était une victoire grave, triste pour eux-mêmes, qui n'ont pas voulu en profiter.<sup>80</sup>

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 247.

Novembre 1831 n'est pas seulement une date, mais bien un moment de bascule. La violence des combats, le nombre de morts et de blessés et l'ampleur du soulèvement en font un épisode central de l'histoire **ouvrière** lyonnaise. Fernand Rude évalue les pertes humaines pour en mesurer l'impact :

L'insurrection triomphe : après ce terrible combat, Lyon et ses faubourgs sont entièrement au pouvoir des **ouvriers**. Mais la bataille a été dure. Du côté de l'armée, la consommation de munitions a été de 160 000 cartouches et 560 coups de canon. 75 militaires furent tués dont 8 officiers (soit une proportion de 11 %) ; 263 ont été blessés (dont 12 officiers) et il y eut une trentaine de disparus (29 « égarés ou présumés morts »), soit en tout 367 hommes. Le nombre des victimes civiles paraît moindre, bien que beaucoup **d'ouvriers** blessés se soient soignés chez eux et ne se soient pas vantés de la part qu'ils avaient prise aux troubles. Le chiffre de 600 ne semble pas exagéré pour le total des tués et blessés des deux partis.<sup>81</sup>

La mémoire des morts est entretenue dans les années suivantes. Le **journal** *L'Écho de la Fabrique* publie, le 25 novembre 1832, un hommage aux victimes :

Dormez en paix, victimes de novembre ! Que la terre vous soit légère ! ... votre sang a fécondé le sol où doit croître l'arbre de l'émancipation des prolétaires... Une auréole de gloire ne ceindra pas vos tombeaux inconnus... Ah ! vous n'eussiez pas voulu d'une gloire souillée du sang de vos concitoyens... Votre mémoire cependant ne sera pas oubliée dans l'histoire du prolétariat...<sup>82</sup>

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>82</sup> *L'Écho de la Fabrique*, n° 55, 25 novembre 1832, <http://echo-fabrique.ens-lyon.fr/sommaire.php?id=1972&type=numero> (Consulté le 21/05/2025)



Figure 22 : Balthazar Alexis, Intérieur d'un atelier de canut, XIXe siècle, Huile sur carton – © Xavier Schwebel

## Ouvrier

L'ouvrier, en son sens le plus simple, n'est que celui qui exerce un travail pour le compte d'autrui. Le CNRTL le définit exactement comme le « travailleur, travailleuse qui exécute pour le compte d'autrui, moyennant un salaire, un travail manuel.<sup>83</sup> » Pourtant, son sens connaît une évolution majeure au **XIX<sup>e</sup> siècle**, que l'on voit souvent comme étant le moment de la structuration voire de l'apparition même de la classe ouvrière. Plus qu'une simple définition matérielle, l'ouvrier devient membre d'une véritable catégorie sociale à part entière. Être ouvrier implique des conditions de vie et de travail particulières qui prennent place au sein de la dynamique de modernisation, plus communément appelée industrialisation, du **XIX<sup>e</sup> siècle**. L'entrée dans l'ère capitaliste implique une exigence de rendements bien plus importante qu'auparavant. Il faut produire plus et plus efficacement, ce qui mène à la création d'ateliers et d'usines spécialisées dans la production d'un même produit. Les ouvriers s'y retrouvent et se fédèrent autour de revendications communes liées à leurs conditions de travail très rudes, avec des journées pouvant atteindre les dix-huit heures d'activité salariale. Les Canuts, qui se révoltent en 1831 et 1834, sont parfois perçus comme des avant-gardistes de la mobilisation ouvrière, telle qu'elle se construit au **XIX<sup>e</sup> siècle**.

Certes, ce n'est pas une nouveauté dans l'histoire que des ouvriers se soulèvent parce que le salaire ne leur permet plus de vivre. Mais ce qui est nouveau, c'est qu'un tel soulèvement se produise dans un milieu social où l'on achève de détruire les derniers restes des rapports féodaux et où s'assoit la domination d'une seule classe, qui tient son pouvoir et

---

<sup>83</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), Définition de « *Ouvrier* », [consulté le 26 mai 2025], disponible sur CNRTL

sa richesse de la vente des produits du travail. Ce soulèvement pose la question des droits du producteur.<sup>84</sup>

Les Canuts s'inscrivent parfaitement dans l'apparition de cette classe ouvrière, qui prend conscience d'elle-même et évolue comme un bloc unifié cherchant à faire face aux vices de la modernité. Au moment de la première **insurrection** de 1831, les ateliers ont connu une croissance déjà importante qui ne cessera d'évoluer au cours du siècle. Ce n'est pas moins de 18 000 métiers à tisser qui sont recensés dans Lyon en 1815, pour atteindre le nombre de 100 000 cinquante ans plus tard.<sup>85</sup> Bien que la production soit particulièrement importante, l'organisation du travail n'en demeure pas moins traditionnelle en échappant au modèle de la manufacture concentrée prônée par ce siècle de l'industrialisation. La production reste dispersée entre les ateliers personnels des ouvriers situés à leurs domiciles la plupart du temps. La conservation de ce modèle constitue une des revendications majeures des révoltés en 1831 et 1834, qui tentent de conserver leur autonomie et leur liberté face aux injonctions de la modernité. Le journal *l'Écho de la fabrique* définit d'ailleurs très bien ce fonctionnement :

La production des tissus de soie n'est pas, comme celles des autres tissus, concentrée dans quelques grands ensembles réunissant des masses d'ouvriers [...]. La production dont il s'agit se répartit, au contraire, entre plusieurs centaines de maisons<sup>86</sup>

Le Canut se distingue de fait, par ses revendications, du monde industriel caractérisé par la formalisation de ce qu'on appelle le patronat. Les luttes ouvrières tendent à se construire en opposition à cette autre classe issue de la

---

<sup>84</sup> Eugène Fournière, « *L'insurrection de Lyon* », dans Jean Jaurès, *Histoire socialiste de la France contemporaine*, 1908

<sup>85</sup> Ludovic FROBERT et George Joseph SHERIDAN, « Les Canuts, la Fabrique et les insurrections », in *Le Solitaire du ravin : Pierre Charnier, 1795-1857, canut lyonnais et prud'homme tisseur*, Lyon, ENS Éditions, 2014, p. 33-47.

<sup>86</sup> *L'Écho de la fabrique*, 23 octobre 1831

bourgeoisie, que l'évolution capitaliste de la société sert. Ludovic Frobert explique dans son ouvrage *Le solitaire du ravin : Pierre Charnier (1795-1857), canut lyonnais et prud'homme tisseur* que :

dès les années 1830, les économistes, notamment libéraux, expliquaient que ce modèle était déjà obsolète dans le cadre d'une évolution économique naturelle qui dictait, comme dans les domaines voisins du coton ou de la laine, la transition vers le modèle de la manufacture concentrée.<sup>87</sup>

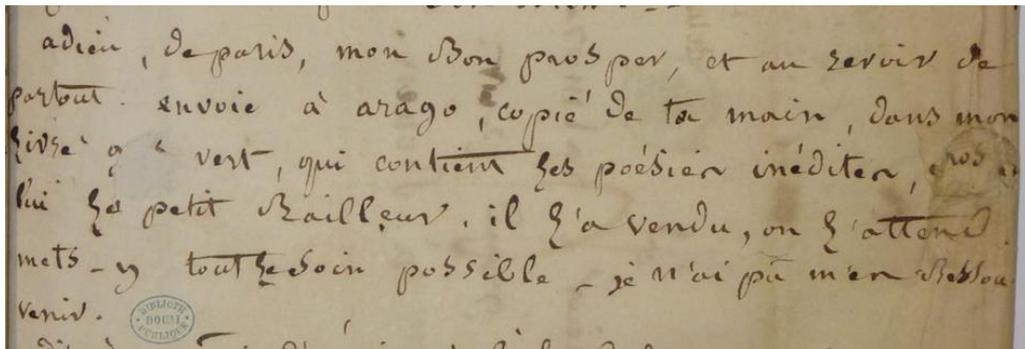
Le Canut s'intègre à un groupe luttant pour la même cause qui est celle de la protection de leur identité en tant qu'artisans de la soie lyonnais. Contrairement à ce qu'il est habituel de penser, l'ouvrier n'est pas nécessairement celui réduit au simple travail manuel et dépourvu de toute réflexion intellectuelle. C'est ce qu'illustrent les Canuts qui se distinguent une nouvelle fois par leur fonctionnement, impliquant une grande culture de la part des ouvriers qui prenaient activement part à la régulation de leur activité économique, en collaboration avec les négociants et les autorités civiles.

L'ouvrier du **XIX<sup>e</sup> siècle** apparaît alors comme le travailleur à la base des pensées sociales naissantes de l'époque. Les luttes voient s'opposer les idées de capital et de travail, dénonçant la domination excessive des premiers sur les seconds. Les Canuts constituent ainsi une classe ouvrière à part entière tout en illustrant les enjeux de la naissance du mouvement ouvrier en Europe à cette époque. Karl Marx et Friedrich Engels ont longtemps fait des Canuts les premiers résistants aux « temps capitalistes nouveaux<sup>88</sup> ».

---

<sup>87</sup> Ludovic FROBERT et George Joseph SHERIDAN, « Les Canuts, la Fabrique et les insurrections », in *Le Solitaire du ravin : Pierre Charnier, 1795-1857, canut lyonnais et prud'homme tisseur*, ENS Éditions, Lyon, 2014, p. 33-47.

<sup>88</sup> *Ibid.*



adieu, de paris, mon bon prosper, et au service de  
partout. envoie a arago, copie' de ta main, dans mon  
livre a la vert, qui contient les poesies inedites, et  
lui le petit Bailleur, il l'a vendu, on l'attend.  
mets-y tout le soin possible - je n'ai pu m'en rebou  
venir.

BIBLIOTHEQUE  
MUNICIPALE  
DOUAI

Figure 23 : Extrait d'une lettre de Marceline Desbordes-Valmore à Prosper Valmore conservée à la Bibliothèque municipale de Douai (cote Ms1479-16-2, photographie Delphine Mantienne).

## Prosper Valmore

« Bonsoir ! Dors bien, mieux que moi. Les ouvriers de Lyon font du bruit dans nos nuits<sup>89</sup> ».

Voilà ce qu'écrit Marceline Desbordes-Valmore depuis Paris à son mari Prosper Valmore qui se trouve à Lyon, le 21 février 1834. Le sort des Canuts semble préoccuper Prosper Valmore et son épouse qui l'évoquent au travers de différentes lettres au début de l'année 1834. De plus, leur rencontre est déterminante dans la trajectoire d'écriture de Marceline Desbordes-Valmore puisque c'est parce qu'elle rejoint son époux à Lyon qu'elle sera témoin des **révoltes** des Canuts et plus particulièrement de la **Sanglante semaine** de 1834.

Marceline Desbordes épouse Prosper Lanchantin, dit Valmore, le 4 septembre 1817 à Bruxelles. Ce dernier est alors acteur au Théâtre de la Monnaie, un théâtre que Marceline Desbordes connaît bien puisqu'elle y joue de mai 1807 jusqu'en avril 1808 – elle rentre alors à Paris. Le 11 septembre 1815, elle y est, toutefois, de nouveau engagée. Avec Prosper, elle y joue pour la dernière fois le 17 avril 1819. Son premier séjour à Lyon débute en avril 1821 alors qu'elle rejoint son mari qui est engagé au Grand Théâtre où elle jouera, elle aussi mais, en avril 1823, Marceline Desbordes-Valmore renonce définitivement au théâtre.

La vie de Prosper Valmore est rythmée par les déplacements dus à son métier d'acteur. Ainsi, il joue à Bordeaux, Paris, Lyon. Ses nombreux déplacements sont à l'origine d'une correspondance importante avec sa femme. Le 4 janvier 1834, il part à Lyon pour jouer à nouveau au Grand Théâtre, un « déchirement » pour son épouse :

---

<sup>89</sup> *Lettres de Marceline Desbordes à Prosper Valmore*, Préface et notes par Boyer d'Agen, Éditions de la Sirène, Paris, 1924, p. 93.

Paris, le 5 janvier 1834.

Mon réveil a été bien triste ! d'autant plus que j'ai pensé au tien, mon bon Prosper, dans cette voiture froide et qui t'emmène ! et que je venais de rêver que tu rentrais sans avoir voulu aller jusqu'à Lyon : ce qui m'avait pénétrée d'une immense consolation. [...] À présent, du courage pour subir. Il est impossible qu'un tel déchirement ne soit pas suivi de quelque récompense.<sup>90</sup>

Marceline Desbordes-Valmore et ses filles le rejoignent le 19 mars de la même année – c'est alors le troisième séjour lyonnais de la poétesse. Pendant les quelques semaines où ils sont séparés, ils échangent sur leur vie respective et apparaît, au sein de leur correspondance, une attention politique aux revendications qui germent dans la société :

Paris, le 21 février 1834.

[...]

La chose qui m'attriste tout à fait, ce sont tes justes craintes pour Lyon.

[...]

Depuis deux soirs, il y a quelques rassemblements qui crient : « A bas la garde nationale ! Vive nos camarades de Lyon ! Vive la liberté » mais rien d'hostile.<sup>91</sup>

Ainsi *Pauvres fleurs* semble trouver son origine dans une rencontre : celle de Marceline Desbordes-Valmore avec Prosper Valmore. Se serait-elle trouvée à Lyon si ça n'avait pas été pour retrouver son époux en 1834 ? Aurait-elle prêté sa plume aux revendications des Canuts ? Tout ce que nous pouvons affirmer,

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 90-93.

c'est que la poétesse a vécu ces instants insurrectionnels aux côtés de Prosper Valmore tout comme la mort de plusieurs de leurs enfants, elle a vécu sa vie, en somme, à ses côtés et elle témoigne à ce dernier une tendresse profonde dans ses lettres.

Paris, le 6 février 1834

[...]

Je te quitte, malgré moi, dans l'espoir que ma lettre partira encore aujourd'hui. [...] Aime-moi bien, oui, avec la sécurité profonde d'être aimé de même, et d'avoir sur moi l'empire absolu que donnent les meilleurs sentiments réunis. Au revoir, pour ne plus nous quitter. Tu vois que c'est toujours pour plus longtemps qu'on ne le croit possible... et encore un peu, tu oublierais le mal horrible que m'a fait ce départ. Je n'oublie, moi, aucune des marques que tu m'as données de ta tendresse, et j'y crois ! je t'embrasse tendrement.<sup>92</sup>

---

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

## Quinze ans

Quand Marceline Desbordes-Valmore a quinze ans, sa vie change et marque, tant stylistiquement que personnellement, la poétesse. A quinze ans, la jeune Marceline quitte son Douai natal pour la Guadeloupe<sup>93</sup>, accompagnée de sa mère, à la « recherche de leurs riches cousins<sup>94</sup>». Dans le chapitre « Mon retour en Europe », premier du premier tome de *Huit Femmes* (1845) nous lisons ceci :

La fièvre jaune, qui continuait ses ravages à la Pointe-à-Pitre, n'avait plus rien à m'enlever. J'allais remonter seule à bord d'un bâtiment en rade qui, pour compléter sa cargaison, devait mouiller à la Basse-Terre, avant de faire voile pour la France. [...] On vint me chercher pour répondre moi-même ; je pleurais, mais refusais tout dans l'horreur de rester. Il me semblait que, plutôt que de m'y résoudre, j'aurais tenté ce qu'un petit nègre de la maison voulait entreprendre pour me suivre : je me serais jetée à la mer, croyant, comme lui, trouver dans mes bras la force de nager jusqu'à la France.<sup>95</sup>

Cet extrait montre la détermination dans la douleur de Marceline Desbordes-Valmore. Cet œuvre est un portrait de huit femmes : Fanelly, Katerina, Christine, Sally, Anna, Sarah, Adrienne et l'Inconnue. Dans ce passage nous ne pouvons pas déterminer l'identité de l'instance narrative car il ne présente pas, de prime abord, de femme (le chapitre second nous présente ensuite Fanelly). « Mon retour en Europe » ne présente personne, si ce n'est celle qui s'affirme de biais par le pronom possessif de rang un « mon », que la situation

---

<sup>93</sup> Bibliothèque municipale de Douai, *Marceline Desbordes-Valmore : Exposition organisée pour le centième anniversaire de sa mort*, Douai, 1959, exemplaire du musée Gadagne-Lyon (C1053), p.19

<sup>94</sup> *Ibid.*, p.24

<sup>95</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *Huit Femmes*, Tome I, Chlendowski, Paris, 1845, p.1-4.

d'énonciation permet de relier à Marceline elle-même. Les informations concernant l'identité sont manquantes, et donc le lecteur ne peut que lier l'énoncé à la première des femmes qu'il rencontre en « paratexte<sup>96</sup> » : Marceline Desbordes-Valmore. De plus, biographiquement, nous savons que Marceline Desbordes-Valmore s'est rendue en Guadeloupe, dans les Antilles, voyage qu'elle a dû écourter à cause de la mort de sa mère de la fièvre jaune. Ainsi, le paratexte est complet. Le « péritexte<sup>97</sup> » léger de l'édition *princeps* de 1845 sème le doute et ne donne que la simple information de l'autorité auctoriale, et « l'épitéxte<sup>98</sup> » se compose de l'œuvre entière de Marceline Desbordes-Valmore (ses journaux, sa correspondance, ses autres œuvres en vers et en prose qui traitent de ce passage biographique). Cet épitéxte, plus riche que le péritexte, se condense dans l'expression de la première personne qui se remplit de la situation d'énonciation par le narrataire, qui, dans le « mon » identifie Marceline Desbordes-Valmore.

Marceline Desbordes-Valmore, après ce voyage, rentre en France, non sans séquelles. Effectivement, à partir de ce moment traumatisant, la jeune poétesse va imprégner ses écrits de l'obsession de la perte et de la séparation, et va aussi exprimer son indignation contre l'esclavagisme et les formes qu'il peut prendre<sup>99</sup>. À l'aune de ces considérations, il est intéressant de porter une attention toute particulière à ses écrits de 1834, durant la **Sanglante semaine**, du haut de son appartement lyonnais du 1 rue de Clermont<sup>100</sup>. Marceline Desbordes-Valmore, dans une lettre à son mari **Prosper Valmore** datée du 27 février 1834,

---

<sup>96</sup> Gerard Genette, *Seuils*, Seuil, Paris, 1987, p.7-11

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> Marianne. « Biographie - Société des études Marceline Desbordes-Valmore » . *Société des Études Marceline Desbordes-Valmore*, 1 septembre 2020, [www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=238](http://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=238). (Consulté le 21/05/2025).

<sup>100</sup> Boyer D'Agen, *Lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Prosper Valmore*, Tome I, Editions de la sirène, Paris, 1924, p.XIII.

témoigne déjà de sa compassion envers les populations quant aux émeutes parisiennes : « Ne hais pas les hommes, conclue Marceline dans sa lettre, je t'en prie ! Il y en a de si bien, et ils sont tous si malheureux ! *Tous*, va !<sup>101</sup> ». Celle qui était « orpheline », qui était « assaillie de souffrance et d'orage entre la terre qui avait recueilli [sa] mère, et celle qui portait le nom de [sa] patrie<sup>102</sup> » affute son regard par et pour ses observations. Marceline Desbordes-Valmore, dès l'âge de quinze ans, s'apprête à devenir le témoin privilégié des maux des classes sociales les plus opprimées.

La jeunesse du traumatisme, qui provoque ce point de vue propre à la poétesse, se retrouve dans de nombreux poèmes. Tantôt, le malheureux est l'enfant qui ne peut pas échapper à son destin, c'est le cas dans la romance « Restez enfans », genre qu'elle favorise car il permet de faire rentrer les thèmes qui lui sont chers dans les salons mondains (voir article **Walse**). Cette dernière romance utilise les thèmes vus dans l'*incipit* de *Huit Femmes* :

Nègre captif courbé sur le rivage  
Je te vois rire en songeant à la mort  
Ton âme libre ira sur un nuage  
Où ta naissance avait fixé ton sort  
Dieu te rendra les baisers de ta mère  
Et la chanson que t'apprenait ton père  
Jouez, dansez pauvres et content jamais le noir paisible

---

<sup>101</sup> *Ibid.*, Lettre LV, « A Paris le 27 février 1834, matin. », p.96-98.

<sup>102</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *La Veillée des Antilles*, «Avertissement», Tome I, François Louis, Paris, 1821, p.viii

Pour vous troubler n'a traversé les flots  
Et parmi nous sous un maître inflexible  
Jamais d'un homme on n'entend les sanglots<sup>103</sup>[...]

Tantôt aussi, l'enfant est une des instances, une voix dans le poème, qu'il est nécessaire d'éduquer. Marceline Desbordes-Valmore élabore, dans le poème « L'enfant et le pauvre » un dialogue didactique qui puisse faire comprendre à l'enfant la misère du monde qu'elle observe.

Aux petits enfans nus, chauffés de leur haleine,  
Si peu !  
Je ferais, comme Dieu fait aux agneaux la laine,  
Du feu !  
Mais je regarde en haut pour que l'aumône pleuve,  
Souvent ;  
Pour que toute humble barque entre au port sous l'épreuve  
Du vent !  
Pour que l'abandonné, lavant avec ses larmes,  
Son sort,  
Les plonge dans la foi, qui rend belle et sans armes,  
La mort !<sup>104</sup>

---

<sup>103</sup>Marceline Desbordes-Valmore et Antoine Adam, *Journal de chant*, 1834, p.2, <https://poetesses.blog4ever.com/photos>. consulté le 22/05/2025.(Consulté le 22/05/2025)

<sup>104</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *Pauvres fleurs*, Dumont éditeur, Paris, 1839, p.209-210.

Ici, l'enfant est mis en face de ses égaux, les « enfans nus ». Le « je » narratif, qui permet l'identification du lecteur à la situation d'énonciation par le remplissage référentiel du pronom nominal de rang un, donne une leçon de partage. « L'abandonné » doit être lavé de son « sort » par les larmes. Il est alors possible de comprendre pourquoi la poétesse est souvent appelée, à tort, « notre dame des pleurs ». Les larmes sont omniprésentes dans sa poésie, toutefois elles ne sont pas gratuites, nous comprenons leur portée symbolique. Ici, il s'agit d'une forme d'étreinte, la poétesse donne de son émotion, elle partage ses larmes pour espérer donner à ceux qui souffrent, la possibilité d'un avenir meilleur.

Ainsi, quand Marceline Desbordes-Valmore a quinze ans, elle acquiert, par la perte de sa mère et son expérience de la Guadeloupe, un point de vue qui lui est propre. De là apparaissent des thèmes fondamentaux : la maternité, l'enfance, l'humilité face à l'opprimé et la capacité à observer le monde qui l'entoure, en posant sur lui un regard bienveillant et salvateur.

pourquoi je suis triste.

vous demandez pourquoi je suis triste : A quel yeux  
voyez-vous aujourd'hui le sourire fidèle ?  
quand la foudre a croisé le vol de l'hirondelle,  
elle a posé et s'enterna avec ses tendres ailes,

Jugez s'ils sont éclos ! jugez si son balais  
passe dans la nuit, pour le secours et peine ?  
leur petite âme vive et leur gosier chanteur ?  
pressés d'aller aux cieux saluer leur auteur !

et quand le plomb mortel fait trembler chaque feuille,  
et les Nids et l'oreillette et les Jaymeaux d'un bois,  
jugez comme l'oiseau dont l'instinct le recueille,  
batte avec effort ses ailes et se voit !

enfin, si dans son arbre on voit bouger sa tête,  
si pour ne pas mourir il chante encor son cœur  
poète ! étonnez-vous que l'humaine tem pête  
ait trépassé tout ce chant d'une étrange douleur !

Sous quelque verte lambeau, jardin de ma fenêtre,  
Ma douce terre à moi qui m'a donné des fleurs,  
(1) Novembre au doux parfum qu'avril laissait renaitre,  
J'ai vu d'un noir tableau se dévorer les couleurs.

Savez-vous que c'est grand tout un peuple qui crie !  
Savez-vous que c'est triste une ville mourante

(1) 9 Avril 1884 - à Lyon.

(299, 111.)

Figure 24 : Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.

## Révolte

Si l'on en croit le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales, la révolte pourrait être définie comme une « agitation intérieure traduisant une opposition violente, un refus d'accepter quelque chose qui heurte ou blesse les sentiments profonds de l'individu<sup>105</sup>. » Ce n'est pas seulement l'acte matériel qui est ainsi évoqué, mais également son impact émotionnel tout entier. La révolte n'évoque pas seulement un événement localisé caractérisé par une certaine violence physique, et c'est en ça qu'elle se distingue de l'**insurrection**, elle se traduit par un engagement tout entier de l'être dans une cause qui lui paraît juste. L'ennemi est commun et le révolté croit en la légitimité de son combat qu'il partage avec tout un ensemble de personnes réunies autour des mêmes convictions. La révolte peut être sanglante mais elle passe également par la parole et l'écriture. La révolte des Canuts ne pourrait ainsi se réduire aux seuls événements de **novembre** 1831 et d'avril 1834. La violence y éclate à ces moments, représentant alors une menace pour l'autorité, mais le sentiment d'opposition et son pouvoir de fédération perdurent au fil de ces années. La révolte des Canuts eu un écho au fil des années au point qu'Aristide Briand en arrive à écrire un chant en leur honneur en 1894. C'est Yves Montand qui apportera quelques modifications pour insérer le terme de « révolte » en remplacement de celui de « tempête ».

Pour gouverner, il faut avoir  
Manteaux ou rubans en sautoir  
Nous en tissons pour vous grands de la terre  
Et nous, pauvres Canuts, sans drap on nous enterre

---

<sup>105</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), "Définition de *Révolte*", [consulté le 26 mai 2025], disponible sur CNRTL.

C'est nous les Canuts  
 Nous sommes tout nus

Mais notre règne arrivera  
 Quand votre règne finira.  
 Mais notre règne arrivera  
 Quand votre règne finira.  
 Nous tisserons le linceul du vieux monde,  
 Car on entend déjà la révolte qui gronde<sup>106</sup>

CHANTER ENSEMBLE • SINGING TOGETHER • ZUSAMMEN SINGEN

**LES CANUTS**  
 (Aristide BRUANT)

Harmonisation : Michel Mathias

TOUS: 1. Pour chan - ter Ve - ni Cre - a - tor Il faut a - voir cha - su - ble d'or.  
 2. Pour gou - ver - ner il faut a - voir Man - teaux et ru - bans en sau - toir.  
 3. Mais no - tre règn' ar - ri - ve - ra Quand vo - tre rè - gne fi - ni - ra.

S.: Pour chan - ter Ve - ni Cre - a - tor Il faut a - voir cha - su - ble d'or.  
 Pour gou - ver - ner il faut a - voir Man - teaux et ru - bans en sau - toir.  
 Mais no - tre règn' ar - ri - ve - ra Quand vo - tre rè - gne fi - ni - ra.

A.: Pour chan - ter Ve - ni Cre - a - tor Il faut a - voir cha - su - ble d'or.  
 Pour gou - ver - ner il faut a - voir Man - teaux et ru - bans en sau - toir.  
 Mais no - tre règn' ar - ri - ve - ra Quand vo - tre rè - gne fi - ni - ra.

T.: Pour chan - ter Ve - ni Cre - a - tor Il faut a - voir cha - su - ble d'or.  
 Pour gou - ver - ner il faut a - voir Man - teaux et ru - bans en sau - toir.  
 Mais no - tre règn' ar - ri - ve - ra Quand vo - tre rè - gne fi - ni - ra.

B.: Il faut a - voir cha - su - ble d'or.  
 Man - teaux et ru - bans en sau - toir.  
 Quand vo - tre rè - gne fi - ni - ra.

www.loiseau dor.fr © 2013 Editions de l'Oiseau d'Or V030

Figure 25 : "Les Canuts" par Aristide Bruant, harmonisation par Michel Mathias, publié par Éditions de l'Oiseau d'Or, 2013.

On trouve, dans les sources, la mention d'associations révolutionnaires *a posteriori* de l'**insurrection** d'avril 1834. Dans un moment où la violence est

<sup>106</sup> Aristide Bruant, *Le Chant des Canuts*

absente, le vocabulaire se met à révéler la considération que les autorités accordent à ces regroupements. Le sang ayant coulé, l'**insurrection** s'est transformée alors en révolution, comme pour signifier l'importance et la fermeté des revendications.

Monsieur le préfet, la publication de la loi du 10 avril, mes instructions et surtout la répression sévère à Lyon et dans la capitale des actes de rébellion dans/dont les associations révolutionnaires avaient donné le signal, en aux généralement hâté la dissolution.<sup>107</sup>

La révolte apparaît comme un moyen de défendre ses convictions mais elle fait peut-être davantage référence, en pleine évolution au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît lui-même comme une forme de révolution contre les multiples évolutions en cours<sup>108</sup>. La poétesse Marceline Desbordes-Valmore s'y insère parfaitement par la mélancolie de son art lorsqu'elle s'attache à décrire les massacres du mois d'avril 1834<sup>109</sup>. Ainsi, par l'étude de la répartition lexicale au sein de trois poèmes traitant de la révolte des Canuts, « Dans la rue : par un jour funèbre à Lyon », « A Monsieur A.L » et « Les Prisons et les Prières », on se rend compte de l'importance de la présence du champ lexical de la révolte (cf entrée Vers).

J'étais là : J'écoutais mourir la ville en flammes ;

J'assistais vive et morte au départ de ces âmes,

Que le plomb déchirait et séparait des corps,

Fête affreuse où tintaient de funèbres accords :

---

<sup>107</sup> Adolphe Thiers, *Lettre du 16 juillet 1834 adressée au préfet du Rhône*, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 6]

<sup>108</sup> Marianne Vourch, *La révolte romantique*, podcast *Histoires de Musique*, France Musique, 7 avril 2019, [consulté le 26 mai 2025], disponible sur France Musique.

<sup>109</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « Dans la rue : par un jour funèbre à Lyon », *Pauvres Fleurs*, Paris, Dumont, 1839

Les clochers haletans, les tambours et les balles ;

Les derniers cris du sang répandu sur les dalles ; [...] <sup>110</sup>

La révolte des Canuts s'inscrit dans ce temps des contestations à l'égard des transformations économiques et sociales dénoncées comme inégalitaires par ces ouvriers de la soie. Bien que les causes soient complexes et entremêlées, la question des salaires et de la rémunération des travailleurs lyonnais reste au cœur des revendications. Les Canuts forment alors un groupe social uni autour de mêmes valeurs, entrant en révolte contre les lois en vigueur et l'ordre établi. Leur devise était de « vivre en travaillant ou mourir en combattant ! <sup>111</sup> ».

---

<sup>110</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « À Monsieur A.L. », *Pauvres Fleurs*, Paris, Dumont, 1839

<sup>111</sup> Devise des Canuts, « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! », cri de ralliement des révoltes des Canuts de Lyon, 1831-1834

## Sanglante semaine

Si l'expression « Sanglante semaine » est parfois utilisée pour désigner la répression de la seconde **révolte** des Canuts à Lyon, entre le 9 et le 15 avril 1834, elle ne doit pas être confondue avec celle de mai 1871, la « semaine sanglante », qui fait référence à l'écrasement de la Commune de Paris. Bien que distants de près de quarante ans, ces deux épisodes présentent des similitudes : dans les deux cas, il s'agit de soulèvements populaires **ouvriers**, réprimés dans le sang par l'armée, sous l'autorité d'un même homme : **Adolphe Thiers**.

L'expression même de « semaine sanglante » ne s'est pas imposée immédiatement après les événements de Paris. Elle pourrait être attribuée au **poète** Eugène Pottier, qui écrit dans l'un de ses poèmes : « La Semaine sanglante, en pourrai-je parler ?<sup>112</sup> » Si l'on croise peu l'expression dans les sources officielles, le vocabulaire du sang est en revanche très présent pour qualifier la violence des faits.

En ce qui concerne la révolte lyonnaise de 1834, c'est Adolphe Sala, auteur de la brochure *Les ouvriers lyonnais en 1834*, publiée la même année, qui emploie la formule « sanglante semaine<sup>113</sup>».

Le 9 avril 1834, une nouvelle insurrection éclate à Lyon, notamment à la **Croix-Rousse**, en réaction à une loi contre les associations ouvrières. Les **ouvriers**, mal armés mais déterminés, érigent des barricades dans toute la ville : Cordeliers, Saint-Georges, Saint-Jean, la Guillotière ou encore Vaise. L'armée répond par une répression massive, notamment des bombardements à coups de boulets et de mitraille, y compris dans les quartiers habités. La **Croix-Rousse** devient un camp retranché, Fernand Rude parle même de la « République de la

---

<sup>112</sup> Aude Dontenville-Gerbaud, « La semaine sanglante : une formule ? », *Sociétés & Représentations*, no 52(2) « La Semaine », 2021, p. 173–192, <https://shs.cairn.info/revue-societes-et-representations-2021-2-page-173?lang=fr> (Consulté le 22/05/2025)

<sup>113</sup> Fernand Rude, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La découverte, Paris, 2020, p. 166.

Croix-Rousse<sup>114</sup>». Mais au fil des jours, les forces gouvernementales prennent l'avantage. La Guillotière est incendiée, Vaise massacrée avec quarante-neuf personnes tuées. Les combats durent jusqu'au 15 avril, date à laquelle l'**insurrection** est définitivement écrasée.

Un vocabulaire sanglant imprègne non seulement les sources et les témoignages des poètes, mais également les discours du gouvernement. Le ministre de l'Intérieur, **Adolphe Thiers**, déclare au préfet du Rhône, **Adrien de Gasparin** : « le sang français a coulé, et nous en sommes désolés.<sup>115</sup>» Toutefois, les violences qui ont abouti à la fin de la semaine sont tout de même considérées comme nécessaires. Dans un rapport du 15 avril, **Gasparin** déplore même de n'avoir pu éliminer les derniers insurgés qui s'étaient enfuis de la **Croix-Rousse** :

Je regarde, dit-il, cette circonstance comme fâcheuse et je crois qu'il aurait été très important de pouvoir joindre et détruire ce dernier noyau qui renfermait les hommes les plus acharnés. Mais il faut, ajoute-t-il, respecter le sentiment qui a porté les généraux à ménager le sang de leurs soldats et attendre d'un peu de temps et d'une manœuvre le résultat qui leur aurait coûté du sang s'ils l'avaient entrepris de vive force.<sup>116</sup>

La « sanglante semaine » s'achève donc dans une violence d'une autre ampleur que celle de la **révolte** de 1831, qui s'était conclue sans affrontement direct avec les troupes royales. En 1834, la répression est plus intense : les **insurgés** sont moins nombreux, moins bien armés (à la suite du désarmement de 1831), et sans commandement unifié. L'armée mobilise plus de 10 000 hommes, contre quelques centaines de combattants.<sup>117</sup>

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>115</sup> Dépêche télégraphique de Paris, 11 avril à 1h30 de l'après-midi, Archives de Lyon [cote 4II 5]

<sup>116</sup> Fernand Rude, *op. cit.*, p. 164.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 165.

Le bilan est lourd : plusieurs centaines de morts civiles, dont des femmes et des enfants. Selon Fernand Rude, on compte entre 400 et 600 victimes, bien que beaucoup ne soient jamais officiellement recensées. La **révolte** de 1834 connaît aussi des répercussions nationales « Saint-Étienne, Grenoble, Vienne, Marseille, ainsi qu'à Lunéville, Épinal, Clermont, Chalon-sur-Saône, Besançon...<sup>118</sup>»

Mais au-delà du bilan humain, la répression d'avril 1834 laisse une empreinte physique et symbolique sur le paysage lyonnais. Les combats **urbains**, les canons dans les rues, les maisons détruites et les barricades renversées transforment temporairement la ville en un champ de bataille. Cette vision frappante est notamment transmise dans des témoignages d'époque :

On eût dit que l'ange exterminateur planait sur ce séjour de la prière et du recueillement. Les hurlemens des assaillans, le bruit de la fusillade qui retentissait sous les voûtes, le mugissement continu du canon qui battait la tour, les imprécations et les cris lamentables des mourans, leurs cadavres sanglans et défigurés par les coups de **baïonnette** et par les balles tirées à bout portant, tous ces horribles détails formaient un tableau déchirant que la plume, que la parole, que le pinceau seraient impuissans à retracer. Du sang partout, sur le pavé, sur les colonnes, contre les murailles : la maison du Seigneur était devenue un lieu d'abomination et de désolation.<sup>119</sup>

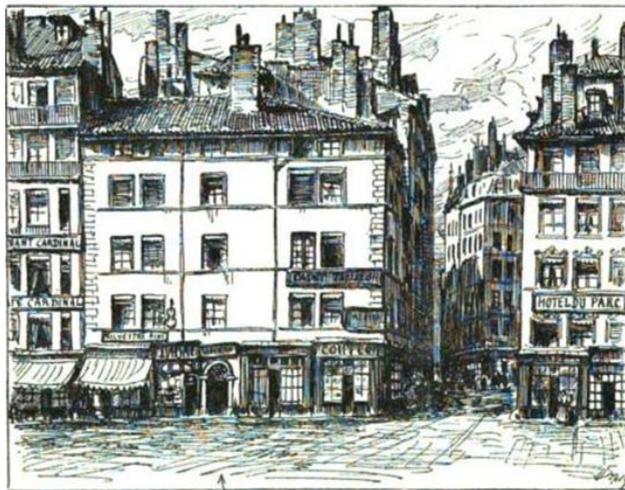
Cette description apocalyptique donne à ressentir combien la répression dépasse l'affrontement militaire : elle déchire le tissu **urbain**, profane les lieux sacrés ou civils. Le paysage lyonnais devient le théâtre d'un effondrement moral. La mémoire de la « sanglante semaine » reste vive dans l'histoire sociale lyonnaise. Toutefois, malgré le traumatisme qu'elle a provoqué, **Adolphe Thiers**

---

<sup>118</sup> *Ibid*, p. 167.

<sup>119</sup> Genton, Greppo et Allerat, *La Vérité sur les événements de Lyon, au mois d'avril 1834*, Dentu, Paris, 1834, p. 159.

répétera les mêmes stratégies en 1871 lors de la répression de la Commune, où il fait à nouveau tirer sur le peuple.



Maison habitée par M<sup>me</sup> Valmore, place des Terreaux, n° 10  
(démolie en 1855).

Figure 26 : Illustration issue de *Mme Desbordes-Valmore à Lyon* d'Auguste Bleton, 1896

## Terreaux

La place des Terreaux est un lieu symbolique de la première **révolte** des Canuts de 1831. La hausse du tarif demandé par les Canuts n'étant pas accordée, ces derniers descendent les pentes de la **Croix-Rousse** « vers le lieu du pouvoir local, la place des Terreaux, en arborant un drapeau noir sur lequel est inscrit “Vivre en travaillant ou mourir en combattant”<sup>120</sup> » le 21 novembre 1831. Cette manifestation est réprimée dans le sang et cause près de six cents morts et blessés.

Si elle est le lieu des Canuts et des revendications en novembre 1831, elle est occupée par la garnison lors de la **Sanglante semaine**, du 9 au 14 avril 1834. En effet, le 9 avril, l'hôtel de ville est fermé et « garni de fantassins<sup>121</sup> » et la place des Terreaux est vide. C'est la place Bellecour qui est devenue, en 1824, le nouveau quartier général et où se trouvent infanterie et génie militaire. Entre la place des Terreaux, tenue par les troupes envoyées par le préfet **Adrien de Gasparin**, et la place Bellecour se trouve l'espace occupé par les Canuts. Au sein de cet espace, il y a, notamment, la place des Cordeliers qui est la place d'armes « (point stratégique entre l'hôtel de ville et la préfecture)<sup>122</sup> » tout comme en **novembre** 1831. Cet encerclement des insurgés exercé par les troupes est visible sur les cartes qui présentent les positions de chaque camp.

---

<sup>120</sup> *Les origines de la révolte de 1831*. En ligne : <https://www.archives-lyon.fr/expos/les-origines-de-la-revolte-de-1831>.

<sup>121</sup> Fernand Rude, *op. cit.*, p. 130.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 134.



de son temps, la poétesse passe la tête par la fenêtre et regarde : « C'était hideux à voir : et toutefois mes yeux / Se collaient à la vitre [...] »<sup>123</sup> ».

De l'autre côté du Rhône, la Guillotière se soulève le 10 avril 1834. Puisque les troupes tiennent les ponts Morand, Lafayette et la Guillotière, les **ouvriers** des Brotteaux ne peuvent pas rejoindre leurs camarades qui se trouvent de l'autre côté du fleuve et qui lancent donc l'insurrection. « Les insurgés sont postés sur les toits, derrière les cheminées et dans des maisons de la Grande Rue<sup>124</sup> ». Face à l'importance de la Guillotière pour les communications et la stratégie militaire, un conseil de guerre décide dans un premier temps l'abandon pur et simple de toute une partie de la rive droite de la Saône « pour permettre l'occupation massive de la Guillotière<sup>125</sup> ». Toutefois, face aux ordres contraires d'**Adolphe Thiers**, les troupes tiennent leur position et **Adrien de Gasparin** décide de « brûler la Guillotière ».

Face au manque d'armes en 1834, résultant des désarmements qui suivirent l'**insurrection** de 1831, mais aussi au nombre moins important d'insurgés et « après les canonnades et les mitrillades d'avril 1834 le mouvement ouvrier et le mouvement républicain [sont] matés<sup>126</sup> ».

---

<sup>123</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « À Monsieur A. L », *Pauvres fleurs*, Dumont éditeur, Paris, 1839, p. 151.

<sup>124</sup> Fernand Rude, *op. cit.*, p. 140.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 169.

## Urbain

De la ville ; qui est relatif, qui appartient à la ville, aux villes / Empl. subst. Habitant de la ville. Synon. Citadin. C'est un urbain. (CRNTL)

A la fois zone d'expansion et de concentration, l'environnement urbain porte aussi en lui un profond paradoxe, entre proximité et distance, lien et étrangeté. En ce sens, Lyon apparaît comme un paysage clivé et en tension, dont les habitants, géographiquement situés selon une certaine appartenance sociale, ne répondent pas des mêmes intentions et opinions générales.

Ainsi, la ville, aux jours de la **Sanglante semaine**, subit par son urbanisme même l'approfondissement d'un clivage social dont la topographie se renforce : les quartiers ouvriers se barricadent, comme celui de la **Croix-Rousse** et de Croix-Paquet, les résidences plus aisées et bourgeoise surveillent également leurs entrées, les ponts deviennent terrain de passage et de séparation.

La division préétablie des espaces entérine maintenant les frontières d'un combat de ville. Une véritable bataille se joue sur les pavés de Lyon, de conquête, de revendication et de répression. Le 21 **novembre**, les grèves font de la **Croix-Rousse** le centre d'un rassemblement **ouvrier** massif qui, sous l'impulsion des chefs de file, descend vers la Presqu'île et dresse dans la Rue Royale et les ponts du Rhône et de la Saône de multiples barricades. La prise de l'**Hôtel** de Ville, véritable symbole de l'ordre municipal et de l'influence de la garde nationale, marque un tournant décisif qui fait de Lyon, quelques heures durant, une ville « libérée » et symboliquement sous le pouvoir de la main ouvrière.

Au sein de la ville même, les noyaux d'insurgés de la Guillotière et de Saint-George se forment de même rue par rue, au fil de prises et de mouvements rapides. Ainsi, que dire d'une **révolte** urbaine, d'une **insurrection** au sein même de la ville ?

« Laissez tirer les premiers coups, mais, quand vous les aurez reçus, agissez sans ménagement,<sup>127</sup> » intime le ministre Adolphe Thiers aux soldats de la garde nationale. Une véritable guérilla de rue se met en place où, **ouvriers** et gardes, au coude à coude, se disputent sur plusieurs jours des parcelles de rues et de places, échantent des tirs d'une rive à l'autre, se fondent dans les méandres des rues éventrées et surgissent par intervalle au milieu de quartiers incendiés. Le corps à corps se joue de la place Bellecour à la place de la **Croix-Rousse**. Les insurgés, voulant boucler les artères des rues des Capucins et du Puits Gaillot se heurtent aux milices nationales dont l'objectif est de libérer les axes de passages pour les 20 000 hommes du Maréchal Soult, campé en dehors de la ville. La stratégie en est une du contrôle, de la domination du territoire, et plus résolument du centre, de la Presqu'île elle-même.

Plus profondément encore, la question urbaine dans le contexte de la **révolte** ne recoupe pas uniquement une disposition topographique des événements et un ancrage de la violence dans la ville même, mais encadre de même, aux temps de l'industrialisation et de la « modernité », l'expression d'une tension fondamentale propre à la reconfiguration spatiale et sociale de la ville du **XIX<sup>e</sup>**<sup>128</sup>.

Les insurrections de Lyon ont longtemps été considérées comme inaugurant les premières conflagrations violentes entre le capital et le travail. On connaît les mots de Karl Marx et de Friedrich Engels faisant des canuts les premiers résistants aux temps capitalistes nouveaux.<sup>129</sup>

---

<sup>127</sup> 9 avril-15 avril 1834 - Du massacre des canuts à celui de la rue Transnonain - Herodote.net

<sup>128</sup> FROBERT, Ludovic, et SHERIDAN, George Joseph . « Les Canuts, la Fabrique et les insurrections ». Novembre 1831 et avril 1834, ébauches de révolution ? *Le Solitaire du ravin*, ENS Éditions, 2014, site : Le Solitaire du ravin - Les Canuts, la Fabrique et les insurrections - ENS Éditions

<sup>129</sup> *Ibid*

La **révolte** des Canuts, de manière générale, entame la problématique du travailleur dans la société moderne, dans la ville et son découpage. Les recherches récentes, notamment celles initiées par Fernand Rude, ont plus précisément permis d'analyser la complexité de l'identité « Canut » dans le milieu urbain : une classe en contact avec son environnement et toutes les modalités de création et d'expression qui le composent. L'**ouvrier** avait sa voix, son milieu et son réseau, était aussi journaliste et essayiste, individu politique et voisin d'une classe bourgeoise avec laquelle une porosité idéologique était aussi parfois possible. Ainsi, la ville lyonnaise, plus qu'une configuration spatiale, incarne également un espace de revendication varié et complexe, pluriel et communicatif, permis par les formes mêmes de son urbanisme.

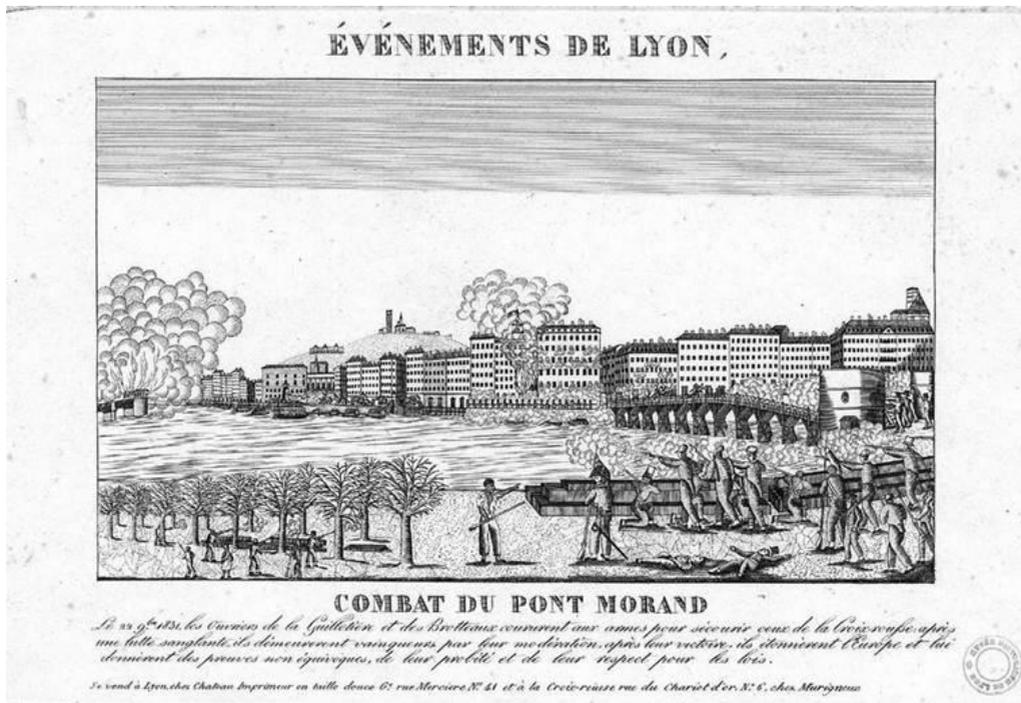


Figure 28 : Gravure anonyme, *Combat du pont Morand en 1831*, musée d'Histoire de Lyon – Gadagne, inv.714.



## Vers

La révolte des **Canuts** se place sous le signe de la soie. La soie est produite grâce au Bombyx du mûrier, le ver qui, dans son cocon de soie, s'apprête à se transformer en papillon. Les Canuts élèvent ces vers, les ébouillantent et en tirent la soie qui servira à la production dans les ateliers. Le ver est alors la source de création des étoffes riches de douceur, mais porte en lui le poids de l'Histoire et de la maltraitance ouvrière. Le vers est également la source de création de Marceline Desbordes-Valmore, c'est sa matière première à elle qui lui permet la formation du texte, l'étymologique *textus*, le tissage des mots dans la création de l'ensemble de l'étoffe que l'œuvre forme.

Ainsi, le vers de Marceline Desbordes-Valmore est à analyser de plus proche. Porte-t-il lui aussi le poids de l'Histoire comme le ver à soie ? Pour le savoir, il est possible d'essayer de tisser les réseaux importants dans certains des poèmes qui traitent de la révolte des Canuts. Pour ce faire il est possible de réduire l'analyse à trois poèmes significatifs : « Dans la rue : par un jour funèbre à Lyon<sup>130</sup> », « A Monsieur A.L<sup>131</sup> » et « Les Prisons et les Prières<sup>132</sup> ». Ces trois poèmes s'inspirant de la révolte. L'analyse de la répartition lexicale permet de visualiser les réseaux qui se forment dans les trois poèmes, qui se répartissent ainsi :

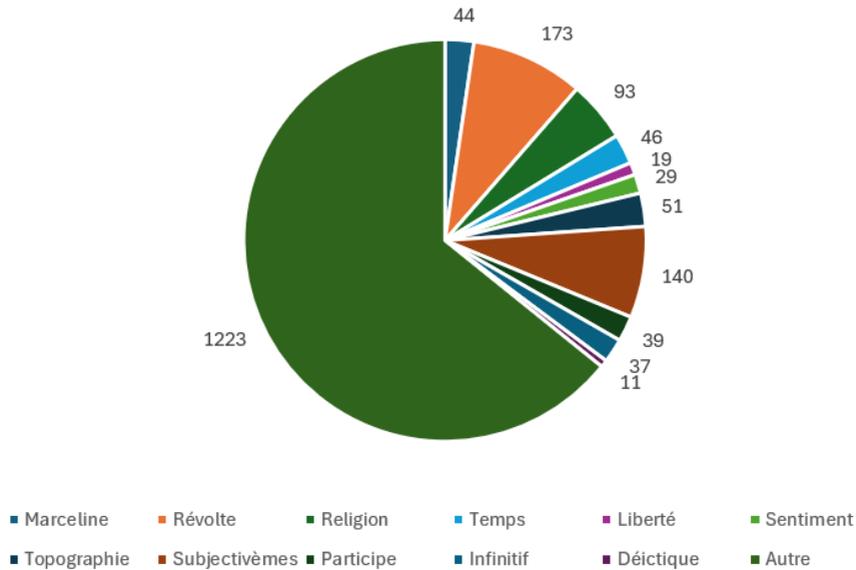
---

<sup>130</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *Elégies, Romances, Mélanges, Fragments, Poésies posthumes*, Lemerre, Paris, 1886, p.221-222.

<sup>131</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3r° à f°4r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.

<sup>132</sup> Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies inédites*, Jules Fick, Paris, 1860, p.142-143.

Répartition lexicale (comprenant les préposition, conjonctions, déterminants...)



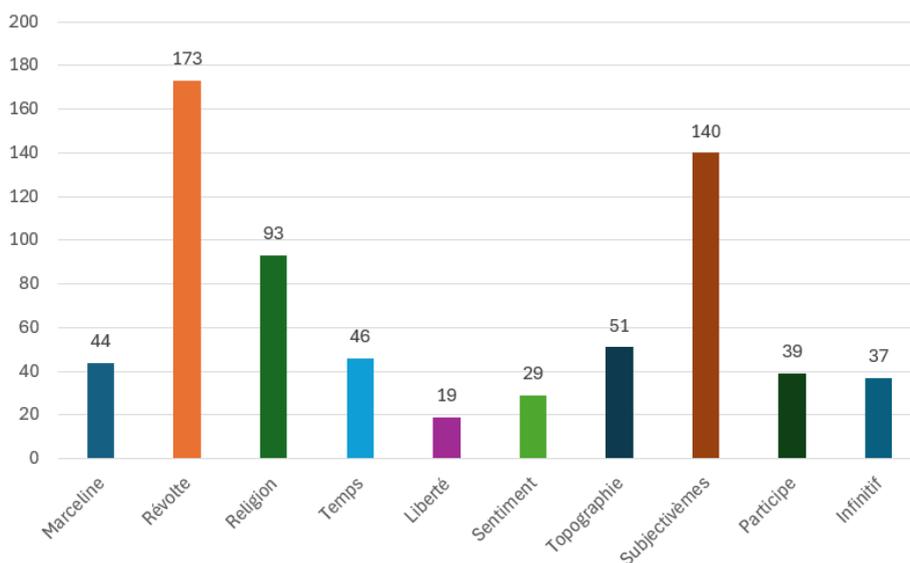
Le graphique se base sur une répartition sémique, en particulier des substantifs, autour de sèmes communs. Ici il y a onze catégories : Marceline Desbordes-Valmore, la Révolte, la Religion, le Temps (et les temporalité), la Liberté, les Sentiments. Pour les autres natures de mots, il est nécessaire de les répartir autour des différents Subjectivèmes (adjectifs, adverbes), les Déictiques (plus précisément les déterminants démonstratifs et les présentatifs) et deux modes verbaux non-temporels et non-personnels : l'Infinitif et le Participe (passé et présent). L'analyse est toutefois brouillée par la présence de toutes les autres natures grammaticales qui permettent le tissage du texte (prépositions, conjonctions, déterminants...), importante dans la production de sens, mais qui, dans le cas de l'analyse des réseaux sémantique produit du bruit dans la réalisation graphique, et empêche la perception claire des rapports entre réseaux.

appelant de ses vœux la lointaine patrie ;  
 rêvant-ensévelir sa livide moitié  
 écrasée au galop de la guerre civile ;  
 savez-vous que c'est froid le lincaul d'une ville ?  
 et qu'en nous revoyant debout sur quelques seuils  
 nous Navrions plus d'accents pour lamentes nos deuil<sup>s</sup> !  
 quand le sang inondait cette ville <sup>qui de</sup> éperdue ?  
 quand la bombe et la plomb balayant chaque Rue,  
 Melaient leurs cris aux cris des tocsins d'effrayés,  
 quand le sergent incendiaire longs bras déployés,  
 étirait dans ses bouds les enfants et les pères,  
 Refoulés sous leurs toits par les foudres militaires,  
 quand, détruisant l'abri des caveaux et branlés,  
 pressant d'un pied cruel les combles écroulés,  
 Sa Most d'ibei pliné et savante au carnage,  
 étouffait l'obscur le vieillard, le jeune âge,  
 et la mère en douleurs pria d'un virgine Bergeron,  
 dont les flancs s'effrayés se changeaient en tombeau,  
 j'étais là ! j'écoutais Mourir ~~par~~ <sup>par</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> ~~flanc~~ <sup>flanc</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~la~~ <sup>la</sup> ~~mer~~ <sup>mer</sup>,  
 j'assistais, vive et morte, au départ de ces âmes,  
 que la plomb déchirait et séparait des corps,  
 Sets affreux où tintaient de lugubres accords :  
 les clochers halétans, les tambours et les Balles,  
 les derniers cris du sang qui coulait sur les dalles,  
 c'était ~~l'obscur~~ <sup>l'obscur</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> ~~flanc~~ <sup>flanc</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~la~~ <sup>la</sup> ~~mer~~ <sup>mer</sup> et toutefois, mes yeux,  
 se collaient à la vitre et cherchaient par les cicus,  
 si quelque âme visible, en quittant sa demeure,  
 planait, sanglante encor, sur ce monde qui pleure ?

Figure 29 : Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3v°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.

Il est alors nécessaire de les omettre pour obtenir une répartition visuelle et proportionnelle. Cette omission est justifiée à l'aune des travaux de Bernard Espinasse qui affirme qu'il faut toujours faire un compromis « entre complexité d'une structure de données et complexité de l'interpréteur.<sup>133</sup> ». Le graphique se simplifie alors en histogramme

Répartition sémique des champs sémantiques particuliers, subjectivèmes, et modes non-personnels / non-temporels



Ce qui est observable à première vue est la présence de trois grandes catégories sémiques : la Révolte, les Subjectivèmes et la Religion. Ces trois catégories constituent la marque stylistique de Marceline Desbordes-Valmore. En effet, le champ de la Révolte s'inscrit dans la création du thème dans les trois

<sup>133</sup> Bernard Espinasse, *Représentation des Connaissances : Introduction aux Réseaux Sémantiques*, Université Aix-Marseille, 2008, p.21, <https://pageperso.lis-lab.fr/bernard.espinasse/wp-content/uploads/2021/12/ReseauxSemantiques-oct08-4p-1.pdf> (Consulté le 23/05/2025)

poèmes. La révolte des Canuts est mentionnée par les armes utilisées comme la présence des termes « canons », « plomb » ou « fer », mais aussi par des termes qui l'évoquent : « soldat », « tambours », « sentinelle » ou « drapeaux ». A cela s'ajoute la grande subjectivité qui passe par nombre d'adjectifs péjoratifs (« étrange », « froid », « funèbre » ...) qui supplantent la présence d'une voix que nous pourrions attribuer à l'instance narrative (44 occurrences qui évoquent Marceline, témoin de la révolte). C'est une subjectivité qui permet la grande visualisation de la scène de révolte que les éléments topographiques permettent de renforcer (« Lyon » ; structure comparative de la ville au « lugubre silence » à « Pompéi »). Ces scènes sont traitées de manière à former une u-topie dans l'u-chronie, cela passe par l'emploi important des modes non-personnels et non-temporels que sont les participes présents (« quittant », « tuant »), passés (le plus souvent adjectivés) (« refoulés », « meurtris », « froissées ») et l'infinitif (« enterrer », « mourir », « noyer »), mais aussi la surabondance du tiroir temporel présent omni-aspectuel et omni-temporel, et qui varie aussi entre différentes temporalités, celle de l'« orphelin » et celle du « vieillard ». Le champ sémantique de la **liberté** est très peu représenté qu'il soit en dénotation : « libre », ou en connotation : « hirondelle », « oiseau », « ailes ».

J'écoutais si mon nom, vibrant dans quelque ardeur,  
l'excitait point ma vie et de sauver vos Dieux  
Mais le Né, ~~qui leur fait~~ Mais, le soldat farouche,  
ilote, outrepassant son horrible devoir,  
tuant jus qu'à l'enfant qui regardait sans voir  
et rougissant le lait encor chaud dans sa bouche,  
oh! devinez pourquoi dans ces jours étouffans  
j'ai retenu mon vol au cri de mes enfans!  
Devinez, devinez dans cette horreur la peine,  
pourquoi, libre de fuir sous ce brûlant baptême  
mon Ame qui plait dans mon corps et genoux,  
brava toutes ces Morts qu'on inventait pour nous!  
Depuis, j'ai souffert, comme en leur chrysalide,  
mes Ailes, qu'au départ il faut étendre encor  
et l'horrible pensée à votre hymne finie,  
je laisse aller mon Ame en ce plaintif accord!

---

(P.F. 111)

Figure 30 : Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.

Cette dernière passe de la dénotation à la connotation par une relation attribut, représentable ainsi de manière structurelle en créant le nœud-attribut<sup>134</sup> qui marque un exemple du tissage du texte.



Cette faible représentation de la **liberté** se veut mimétique de la situation des Canuts pendant la **révolte**. Leur absence de **liberté** par l'oppression condamne le champ sémantique associé à ne pas être représenté. Enfin, la Religion est omniprésente et passe également dans les sentiments évoqués par la voix poétique qui se veut « triste », est prise de « stupeur » ou de « vertiges » pour exprimer ses « pleurs ». C'est ce qui donne à la poétesse sa réputation de larmoyante. Toutefois l'analyse nous permet de dire que les pleurs sont ici à associer à la dimension divine. Ce sont les « larmes » de la « Vierge » endolorie qui « pleure » pour « tous ceux qui refusent l'amour de Dieu » (Saint Jean-Paul II) et qui prépare au pardon des « âmes ».

Ainsi, dans ces trois poèmes, les vers de Marceline Desbordes-Valmore excèdent le statut de poésie larmoyante pour réellement mettre en scène, presque de

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.8.

manière ekphrastique le « tableau » d'une société en plein déchirement. C'est le tissage sur fond de **révolte** d'une poésie sociale, d'un véritable témoignage vivant, propre aux romantiques du **XIX<sup>e</sup> siècle** qui expriment leur sensibilité dans leur rapport au monde. Marceline Desbordes-Valmore tisse, comme Arachné, son témoignage, et s'inscrit dans une veine de dénonciation des travers de la politique. Dans un même temps, sa pratique se distingue par la création d'une véritable mythologie des Canuts. Une mythologie intemporelle et utopique qu'il s'agit de faire vivre et de garder en mémoire.

appelant de ses vœux la bontaine pitie;  
 versant en sursaut la livide moitié  
 écarabée au galop de la guerre civile;  
 savez-vous que c'est froid le lincaul d'une ville?  
 et qu'en nous ravoyant debout sur quelques saeuils  
 nous Navions plus d'accents pour lamentos nos deuils!

<sup>quand</sup> le sang inondait cette ville à perdue!  
 quand la bomba et le plomb balayant chaque Rue,  
 Melaient leurs cris aux cris des tocsins effrayés,  
 quand le sergent incendiaire long bras déployés,  
 étirait dans ses nœuds les enfants et les pères,  
 Refoulés sous leurs toits par les fous militaires,  
 quand, détruisant l'abri des caveaux et branlés,  
 pressant d'un pied cruel les combles écroulés,  
 Sa Most disciplinée et savante au carnage,  
 étouffait la chasme le vieillard, le jeune Age,  
 et la Mère en douleurs pria d'un vierge Bergeron,  
 Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau,  
 j'étais là! j'écoutais Mourir ~~les~~ <sup>les</sup> flammes  
 j'assistais, vive et morte, au départ de ces Amers,  
 que le plomb déchirait et séparait des corps,  
 Sets affreux où tintaient de lugubres accords:  
 les clochers balétans, les tambours et les Balles,  
 les derniers cris du sang qui coulait sur les dalles,  
 c'était ~~le~~ <sup>le</sup> ~~double~~ <sup>double</sup> ~~triple~~ <sup>triple</sup> ~~et~~ <sup>et</sup> toutefois, mes yeux,  
 se collaient à la vitre et cherchaient par les cieus,  
 si quelque Ame visible, en quittant sa demeure,  
 planait, sanglante encor, sur ce Monde qui pleure!

Figure 31 : Marceline Desbordes-Valmore, « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. »), Ms.1506-3, f°3v° Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.



La walse et l'aumone.

l'harmonie et les flauts,  
 les douz parfums de Semmer,  
 le lustre aux mille glanmes,  
 la Mode aux cent couleurs,  
 c'est le Bal! c'est la vie!  
 c'est la danse suivie  
 Des joies, d'insolentement,  
 D'avouy et de Sermoner.

— une aumone! une aumone!

Madame qui dandey! Dieu se chauffe vos pas,  
 Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
 Sur l'brives de la Rue et les perusses d'un bas.

mais le Bal est Niant  
 la walse est enivrante;  
 la course delirante  
 et les chrestes Bruyants,  
 la gaité se colose,  
 et tourne et passe en core  
 Devant l'eau du Miroir,  
 qui rit de la Revoir!

— une aumone! une aumone.

PF. 199.

Figure 32 : Marceline Desbordes-Valmore, Ms.1063-2, f°12r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai

## Walse

Le terme de « Walse » apparaît une fois dans les *Pauvres fleurs*, dans le poème « L'aumône au bal ». Pour l'historien de la danse Richard Powers, la valse, dont les origines sont les danses paysannes germaniques, s'insère dans les salons mondains durant le Premier Empire. C'est une danse en couple qui prend place dans les bals de la haute société. Comme l'historien le souligne encore, on en parle plus qu'on la danse, toutefois, elle devient le symbole esthétique de la mondanité du **XIX<sup>e</sup> siècle**, influencée par les pays germaniques<sup>135</sup>. « L'aumône au bal » devient alors mimétique d'une valse entre deux classes sociales. D'un côté, en haut, la mondanité, celle du « doux parfum », du « lustre aux mille flammes », là où « la gaieté se colore ». De l'autre côté, « les pauvres d'en bas », les gens de « l'hiver », ceux qui demandent « l'aumône », la classe populaire. Les deux classes sociales dansent la valse dans l'alternance entre des strophes prises en charge par la voix narrative, celle qui est dans le bal, et d'autres au discours direct qui retranscrivent d'une seule voix toutes celles du peuple qui demande l'aumône. Quand la danse se suspend, et que la cadence se perd après les multiples litanies :

— « Une aumône ! une aumône !

Madame qui dansez, Dieu réchauffe vos pas ;

Madame au collier d'or ! ouvrez la main qui donne,

Sur l'hiver de la rue et les pauvres d'en bas ! »

---

<sup>135</sup> Richard Powers (traduction de Marie Dauvois), « Les danses de société au 19<sup>ème</sup> siècle », *Social dance at Stanford*, [https://socialdance.stanford.edu/syllabi/19th\\_century\\_Fr.htm](https://socialdance.stanford.edu/syllabi/19th_century_Fr.htm) (Consulté le 17/05/2025).

La dame « aux pieds d'ange » ouvre la fenêtre et, « de son front charmant, / Elle ôte un diamant » qui devient l'aumône du peuple qu'elle a su entendre.

Ce poème est une romance. Le genre se popularise au XVIII<sup>e</sup> siècle et désigne « une vieille historiette écrite en vers simples, faciles & naturels » où, « la naïveté est le caractère principal<sup>136</sup> ». La popularité du genre se mesure à sa remotivation en littérature, rappelons la fameuse « Précaution inutile » de Beaumarchais. Le sujet de la romance de Marceline Desbordes-Valmore est loin d'être naïf, les vers sont simples et sont propices à rester en mémoire une fois entendus chantés. Ainsi, le poème est doublement révélateur.

Premièrement, il permet de se rendre compte de l'importance de l'implication de Marceline Desbordes-Valmore dans les luttes sociales (en particulier la révolte des Canuts). Le poème invite à valser non pas la haute société, mais bien les différentes classes sociales entre elles. La poétesse invite à plus grande échelle à la prise de conscience du paupérisme propre au XIX<sup>e</sup> siècle, en passant par son propre témoignage du prolétariat à qui elle donne une voix poétique. En cela elle défait l'idéologie bourgeoise qui ne distingue plus les « mendiants par vice » des « mendiants par nécessité<sup>137</sup> ». Marceline Desbordes-Valmore se fait alors porte-parole d'une classe sociale opprimée en retranscrivant, en vers, leurs paroles, et les fait entendre dans les salons mondains.

---

<sup>136</sup> Diderot et D'Alembert, *Encyclopédie* (Exemplaire Mazarine 1), vol. XIV, p.343a, 1765. Disponible en ligne <https://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v14-1191-0/> (Consulté le 17/05/2025)

<sup>137</sup> Nicole Haesenne-Peremans. « Chapitre IV. Les pauvres perçus par leurs contemporains ». *La pauvreté dans la région liégeoise à l'aube de la révolution industrielle*, Presses universitaires de Liège, 1981, <https://doi.org/10.4000/books.pulg.6796>. (Consulté le 17/05/2025).

Madame qui Dansez, Dieu Rechauffe vos pieds  
Madame au collier d'or ouvrez la main qui donne  
Sur l'Évier de la Rue et les pauvres d'en Bas!

Sous les yeux répandus  
L'Évier même a des charmes!  
que d'attira sous les Amors!  
que de Bouquets Perdus!  
Mais suspendez la Danse,  
le pied perd la cadence,  
et la Femme et la Fleur  
s'inclinent de chaleur!....

— une Aumône! une aumône!  
Madame qui Dansez, Dieu Rechauffe vos pieds  
Madame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'Évier de la Rue et les pauvres d'en Bas!

où va-t-elle en revant  
cette Femme aux pieds d'Ange,  
dont le front rose change  
comme l'eau sous le vent?  
« ouvrez cette fenêtre.  
oh! laissez-moi renaitre... »  
et de son front charmant  
elle ôta un Diamant!

— c'est l'aumône! l'aumône.  
Madame! Allez Dansez! Dieu Rechauffe vos pieds!  
la Dame au collier d'or, ouvrez la main qui donne  
Sur l'Évier de la Rue et les pauvres d'en Bas!

Figure 33: Marceline Desbordes-Valmore, Ms.1063-2, f°12v°, Bibliothèque  
Marceline Desbordes-Valmore, Douai

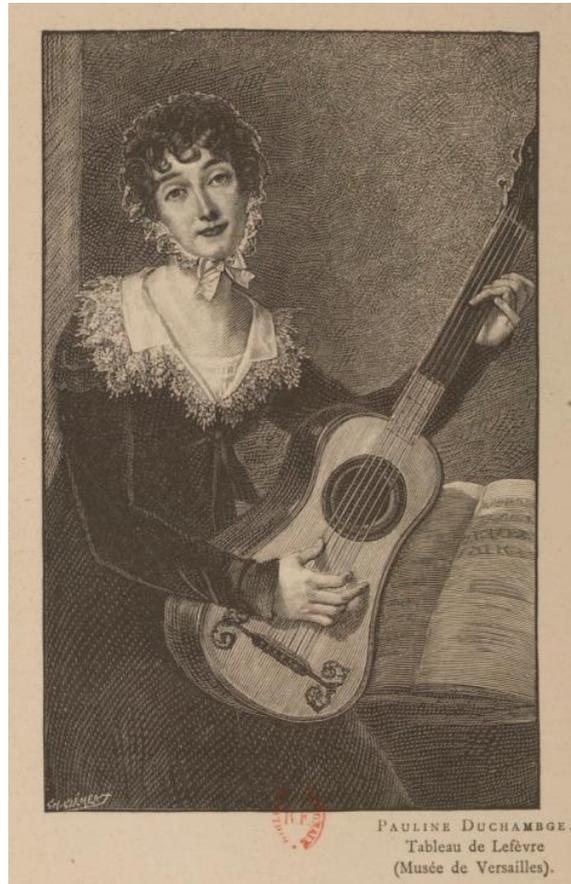


Figure 34 : Lefèvre, Pauline Duchambge, *Musée de Versailles* ; dans A. Lemerre, « *Les manuscrits de Marceline* », *Œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore : albums à Pauline*, Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1921, p. 80.

Comme évoqué plus haut, ce poème est une romance, il est mis en musique en 1835, un an après la **Sanglante semaine**, par Pauline Duchambge. Cette dernière est une compositrice contemporaine de Marceline Desbordes-

Valmore qu'elle considère comme son « ange consolateur<sup>138</sup> ». Le poème témoigne alors deuxièmement de cette relation amicale forte. Pauline Duchambge, baronne par ses relations, est en effet une grande amie de la poétesse. Elle met en musique nombre de ses romances (pour n'en citer que quelques-unes : « S'il avait su... ! », « Adieu tout » « La walse et l'aumône<sup>139</sup> »). Cette relation amicale est un vecteur important dans le partage des idées de Marceline Desbordes-Valmore. Effectivement, la mise en musique de poèmes engagés devient le véhicule des revendications sociales vers les classes aisées de la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa musicalité, son rythme permet d'ancrer les idées dans la mémoire de ceux qui écoutent ; d'autant plus que Pauline Duchambge, quand elle met le texte en musique, donne un rythme fort au poème. Françoise Masset, interprète moderne des poèmes mis en musique, souligne l'importance de la respiration du texte qui passe par les « e muets<sup>140</sup> », respiration qui fait « le charme » et qui « crée l'écoute », et qui dans la musique baroque est souvent l'ornement du texte par ses glissements de tierce<sup>141</sup>. C'est ce « e muet » qui, dans le poème, met en avant les enjeux que Marceline Desbordes-Valmore dénonce. C'est celui qui permet la mise en relief de « Madame » et « pauvres », dans les litanies, accentuant le clivage entre les deux sociétés. Mais il est aussi gage d'espoir car c'est lui qui permet, dans la seule prise de parole de la dame « — “ Ouvrez cette fenêtre, / Oh ! Laissez-moi renaître ! ... ” », de mettre en valeur le démonstratif qui actualise la « fenêtre », qui donc stylistiquement permet l'embranchement par son statut de déictique et qui, dans la mise en musique, appelle l'envolée de la syllabe accentuée de « fenêtre », comme la promesse du don du

---

<sup>138</sup> Alphonse Lemerre, « Les manuscrits de Marceline », *Œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore : albums à Pauline*, Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1921, p. 80.

<sup>139</sup> Hélène Hazara « Desbordes-Valmore – “Romances” : l'adaptation retrouvée de Pauline Duchambge », *Chanson boom !*, Radio France, 01/06/2008, Paris, de 29 :21 à 32 :30.

<sup>140</sup> *Ibid.*, à partir de 25 :18.

<sup>141</sup> *Ibid.*

collier envoyée par le seul médium qui sépare les deux classes sociales : la fenêtre du salon mondain.

Ainsi l'amitié avec la jeune compositrice permet à Marceline Desbordes-Valmore de partager ses revendications sociales aux classes les plus aisées de la société. C'est son observation du paupérisme du XIX<sup>e</sup> siècle qui lui permet de trouver l'inspiration, et de devenir le témoin et porte-parole des opprimés. « L'aumône au bal » est une valse entre deux amies, « je vis en toi<sup>142</sup>» dit Pauline Duchambge à Marceline Desbordes-Valmore, qui permet, le temps de quelques couplets de faire valser ensemble les différentes classes de société, et de sensibiliser les plus riches aux enjeux sociétaux que subissent les plus pauvres. En somme un seul objectif unifier les classes, créer un espace où « un et un font *un*<sup>143</sup>».

---

<sup>142</sup> Lemerre, *op.cit.* p.80

<sup>143</sup> Lemerre, *op.cit.* p.87





Figure 35 : Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, Peinture à l'huile, 1830, musée du Louvre. Représentation après restauration en 2024.

## XIX<sup>e</sup> siècle

« Le romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets, ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir, nous dit le poète Charles Baudelaire. [...] Il est un climat, le climat de la société de tout le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>144</sup> ». Le XIX<sup>e</sup> siècle est riche en bouleversements, luttes et régimes politiques. Il s'agit d'un siècle marqué par l'Europe napoléonienne (1806-1814), par la France de la Restauration (1815-1830) mais aussi la monarchie de Juillet (1830-1848), le Second Empire (1852-1870) ou encore la révolution de 1848 qui va embraser toute l'Europe. Ces secousses politiques et gouvernementales ne sont pas sans conséquences sur la pratique de l'art et notamment sur la littérature.

Sous un régime autoritaire, et dans la mesure où le marché de la culture, accessible seulement à une étroite élite sociale, n'induit pas de puissants mouvements d'opinion ou de consommation, le pouvoir politique peut influencer, de manière significative et durable, sur le cours des choses littéraires.<sup>145</sup>

C'est donc dans une période d'instabilités que s'inscrivent les deux **insurrections** des Canuts, marquant la naissance des luttes ouvrières. Art et politique s'imbriquent alors pour porter les revendications sociales du siècle. Ce n'est pas un hasard si le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par le romantisme puisque ce mouvement culturel est avant tout une **révolte** :

Révolte contre une urbanisation effrénée. Contre un monde de plus en plus matérialiste, une bourgeoisie de plus en plus riche et de plus en plus puissante. Révolte contre un conformisme désespérant qui définit ce que doivent être le bon goût et les bonnes mœurs. Révolte contre un avenir qui ne promet plus rien. Contre l'ennui, le dégoût que l'on sent en soi.

---

<sup>144</sup> Marianne Vouch, « La révolte romantique », *Histoires de Musique*, France Musique, 07/04/2019, Paris, de 01 : 10 à 01 : 27.

<sup>145</sup> Alain Vaillant, Jean-Pierre Bertrand & Philippe Régnier, *Histoire de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 13.

Révolte contre le rationalisme qui brime les sentiments. Révolte contre l'ordre établi, contre les anciens, les classiques. Enfin, contre le siècle tout entier.<sup>146</sup>

La **révolte** est donc double : il y a celle de ceux qui se battent, qui manifestent, qui luttent pour de meilleures conditions de vie et il y a celle de ceux qui écrivent, peignent, sculptent, jouent, composent. Afin de fuir un sentiment d'incertitude, d'insatisfaction et de mélancolie, les artistes romantiques expriment leur vie intérieure. Le piano, par exemple, devient l'écho de l'âme des romantiques qui expriment, via l'instrument, leurs sentiments et émotions. C'est grâce à Madame de Staël, et ses ouvrages tels que *De la littérature*, publié en 1800 – qu'Alexandre Vinet, professeur à l'université de Lausanne, « définissait [...] comme “prospectus du romantisme”<sup>147</sup> » – et *De l'Allemagne*, publié en 1810, qu'infuse en France cette nouvelle conception d'expression d'une vie intérieure. Madame de Staël évoque clairement le rôle capital de l'écrivain dans des temps troublés par des revendications et insurrections. La double **révolte** prend d'ailleurs tout son sens puisque cette dernière affirme que « contre la langue de bois du fanatisme révolutionnaire, l'écrivain, authentique philosophe, rend aux mots leur bon usage en les resémantisant, en les articulant comme il convient, en autorisant leur actualisation<sup>148</sup> ». Madame de Staël prône une écriture qui se doit de toucher le cœur, « une stylistique du sentiment<sup>149</sup> » qui se doit de ramener l'homme à sa nature physique et lui inspirer du courage, qui se doit de l'enflammer.

La conception romantique de l'écriture et de la pratique artistique plus globalement trouve un écho dans l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore.

---

<sup>146</sup> Marianne Vourch, *op. cit.*, de 00 : 32 à 01 : 07.

<sup>147</sup> Gérard Gengembre, « Le romantisme de Madame de Staël, ou enthousiasme et politique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°116, 2016, p. 69.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 72.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle se met en place un rapport passionnel des écrivains à la voix humaine. De Chateaubriand à Nerval, en passant par Senancour, Germaine de Staël, Stendhal et Balzac, sans oublier George Sand et le jeune Théophile Gautier, les romanciers se révèlent particulièrement sensibles au chant.<sup>150</sup>

La poétesse trouve dans les représentations romantiques de la voix sa propre conception d'une expression lyrique. Marceline Desbordes-Valmore n'est pas seulement une poétesse, elle est aussi une chanteuse et une écrivaine. Dans sa nouvelle *Domenica*, tout semble converger puisque le chant est au centre du texte de fiction et l'auteure se fait ainsi l'écho de la fascination des romantiques pour le chant. « Marceline Desbordes-Valmore témoigne d'un souci original de saisir la complexité et les nuances de la voix, parlée ou chantée. L'intonation, le timbre, la puissance de la voix viennent chez elle [...] "dire plus" que ce que donnent à entendre les mots prononcés<sup>151</sup> ».

Si l'on désigne Lamartine comme le précurseur de la poésie romantique en France grâce, notamment, à son recueil *Méditations poétiques*, publié en 1820, « où tout [paraît] directement traduit d'un cœur mélancolique et d'une âme élevée ; une poésie baignée d'une vague religiosité et d'une sentimentalité intense mais épurée », Marceline Desbordes-Valmore s'inscrit, elle aussi, dans les débuts de la poésie romantique. En 1839, deux recueils de ces mêmes poètes sont d'ailleurs publiés : *Recueils poétiques* de Lamartine et *Pauvres-fleurs* de Desbordes-Valmore.

Dans ces recueils, [ils] s'engagent et réagissent aux troubles sociaux des années trente (en particulier la révolte des canuts à Lyon) qui vont miner

---

<sup>150</sup> Aleksandra Wojda, « Voix et limites de l'individuation féminine », *J'écris pourtant : bulletin de la Société des études Marceline Desbordes-Valmore*, 2019, p. 95.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 98.

la monarchie de Juillet. Comme le déclare Lamartine dans « Des destinées de la Poésie », il appartient à la poésie de rénover la société.<sup>152</sup>

Cette « rénovation » de la société Marceline Desbordes semble la revendiquer de pied ferme. D'une plume de fer dans le gant de velours du romantisme, elle écrit pour les opprimés. L'artiste aux multiples facettes s'emploie à travailler l'esthétique de son époque, elle donne à lire, à voir, à entendre ses tourments intérieurs. Au-delà de ça, elle donne aussi une voix à ceux à qui elle est retirée. L'esthétique romantique de la poésie de l'autrice lui permet d'explorer et de sensibiliser les hautes sphères de la société aux enjeux politiques des révoltés. Elle invite son lecteur à lui-aussi se transporter dans la rue agitée par les ouvriers. En cela, en plus de devenir la porte-parole de ceux qui luttent, elle ouvre la voie vers une meilleure compréhension des problématiques sociétales et laisse une marque, qui restera, pour toujours, dans l'Histoire.

---

<sup>152</sup> Aimée Boutin, « Marceline Desbordes-Valmore et Alphonse de Lamartine ou les Mères douloureuses de la Poésie », *Masculin / Féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, édité par Christine Planté, Presses universitaires de Lyon, 2002, <https://doi.org/10.4000/books.pul.6345>.





Figure 3637 : Illustration issue de l'ouvrage *Les Canuts ou la démocratie turbulente* de Ludovic Frobert publié en 2017 aux éditions Libel.

## Yeux

En avril 1834, lors de la **sanglante semaine**, « ordre est intimé aux habitants de ne pas se mettre à leurs fenêtres, sous peine d'être victimes de leur curiosité<sup>153</sup> ». Le pouvoir préfectoral tente de réprimer les envies de témoignages et, pourtant, il existe de nombreux témoins de la **révolte** des Canuts – et notamment de la **sanglante semaine**. Marceline Desbordes-Valmore fait partie de cette catégorie de personnes et elle témoignera, à travers ses poèmes, de ce dont elle se souvient de cet épisode sombre de l'histoire lyonnaise. De nombreux yeux vont donc se poser sur la révolte des Canuts et chaque regard témoigne d'une vision différente.

Dans une lettre qu'elle adresse à ses « bien-aimées sœurs du diocèse de Grenoble<sup>154</sup> », Pauline Marie Jaricot décrit ses angoisses alors que l'artillerie de la place Bellecour riposte face aux insurgés en avril 1834. Cette dernière a fait le lien, sa vie durant, entre les deux collines de Lyon qui correspondent, en creux, à deux mondes distincts : il y a Fourvière, la colline qui prie et **Croix-Rousse**, la colline qui travaille. C'est à la mort de sa mère que Pauline Jaricot prend la décision de consacrer sa vie aux pauvres tout en revêtant l'habit des ouvrières en soierie mais aussi de créer une communauté de laïques. La fille de négociants passe de l'autre côté de la fabrique et son regard, sur la situation des Canuts, est incisif et « sans concession pour le patronat mais aussi pour le pouvoir politique en place<sup>155</sup> ».

Une femme dont le regard se pose sur les plus précaires, sur les plus affaiblis par la société, nous sommes en mesure d'en citer au moins une autre

---

<sup>153</sup> Fernand Rude, *op. cit.*, p.147

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> Daniel Murat, « *L'œuvre des ouvriers*. Lettre de Pauline Jaricot (décembre 1848) », *Clio. Histoire, femmes et société*, n°15, 2002, <https://journals.openedition.org/cliio/96?lang=en> (Consulté le 20/05/2025).

puisque c'est exactement ce qu'a fait Marceline Desbordes-Valmore. La poétesse ne s'est pas contentée d'observer, de faire exister dans sa réalité tangible les **ouvriers** de la soie, elle leur a prêté sa plume, elle les a fait exister concrètement au travers de son écriture et leur a ainsi bâti un **monument**. Dans un long poème sur la violence civile, notamment, Marceline Desbordes-Valmore décrit à son ami Alphonse de Latour les événements qu'elle voit se produire sous ses yeux dans la ville :

Quand le sang inondait cette ville éperdue,  
Quand la bombe et le plomb balayant chaque rue,  
Excitaient les sanglots des tocsins effrayés,  
Quand le rouge incendie aux longs bras déployés,  
Étreignait dans ses nœuds les enfans et les pères,  
Refoulés sous leurs toîts par les feux militaires,  
J'étais là !<sup>156</sup>

Ce poème épistolaire, qui semble viser l'hypotypose, nous donne à voir l'extrême violence dont est victime le peuple lyonnais.

Savez-vous que c'est grand tout un peuple qui crie !  
Savez-vous que c'est triste une ville meurtrie,<sup>157</sup>

La poésie de Marceline Desbordes-Valmore s'attarde donc sur la réalité des Canuts, des insurgés, des citoyens qui se battent. Dans le « Cantique des

---

<sup>156</sup> Marceline Desbordes-Valmore, « À Monsieur A. L », *Pauvres fleurs*, Dumont éditeur, Paris, 1839, p. 151.

<sup>157</sup> *Ibid.*

mères », issu de son recueil *Pauvres Fleurs*, la poétesse « dénonce les conditions de vie du peuple tout en associant les lamentations à un mouvement de rébellion : « C'est la faim, croyez-en nos larmes/Qui, fiévreuse, aiguïsa leurs armes. /Vous ne comprenez pas la faim : /Elle tue, on s'insurge enfin !<sup>158</sup> ». Marceline Desbordes-Valmore rend compte de la violence avec une voix qui lui est propre et ses poèmes s'opposent à la vision qu'a le préfet du Rhône sur la situation insurrectionnelle.

**Adrien de Gasparin** a tenu une correspondance avec le ministre de l'Intérieur sur la situation des Canuts à Lyon depuis la première **révolte** de 1831 jusqu'à la seconde **révolte** en 1834 et même après. Les rapports de situation qu'il écrit ou les avertissements qu'il formule à l'égard des maires de la Guillotière le 12 avril 1834 à six heures du matin, par exemple, sont totalement exempts d'empathie ou d'une quelconque forme d'égard pour les **ouvriers** :

L'existence prolongée dans votre ville d'un noyau de rebelles que vous y tolérez par faiblesse ne permet plus au général d'hésiter sur les moyens à employer pour la prompte réduction de votre faubourg et il me charge de vous déclarer que si dans quatre heures c'est-à-dire à dix heures précises vous n'avez pas par l'énergie de vos habitants [mis entre ses mains] les principaux rebelles, le feu commencera immédiatement du fond du colombier et de la ville et ne s'arrêtera qu'après qu'il aura obtenu ce qu'il vous demande.<sup>159</sup>

---

<sup>158</sup> Aimée Boutin, « Marceline Desbordes-Valmore et Alphonse de Lamartine ou les Mères douloureuses de la Poésie », *Masculin / Féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Christine Planté (dir.), *Presses universitaires de Lyon*, 2002, <https://doi.org/10.4000/books.pul.6345>.

<sup>159</sup>Extrait d'une lettre d'Adrien de Gasparin adressée aux maires, adjoints, conseillers municipaux et habitants notables de la ville de la Guillotière. Archives municipales de Lyon, [côte 4II/11].

Son regard sur les **révoltes** s'oppose complètement à celui de Marceline Desbordes-Valmore qui nous fait entendre les souffrances d'un peuple qui se bat pour de meilleures conditions d'existence. La violence des faits trouve un écho troublant dans la violence des mots au sein de la correspondance de **Gasparin**.

## Zèle

Ardeur, empressement, dévouement mis au service d'une cause ou d'une personne, ou à l'accomplissement d'une tâche. (CRNTL)

En clôturant ce dictionnaire par cette dernière lettre, il nous a semblé opportun de chercher ici un terme, un mot, dont la signification pouvait recouper avec justesse l'élan et la portée qu'a été celui de la **révolte** des Canuts.

Entre celui de bravoure et de courage, de force et de revendication, c'est bien celui de zèle, dévouement total à la cause ouvrière, qui nous a semblé porter la puissance de ce mouvement premier et annonciateur des transformations sociales du **XIX<sup>e</sup>** siècle. Zèle de l'**ouvrier** à sa tâche, à son labeur de tissu et de soie, ici reconvoqué dans les formes d'une revendication sociale et économique majeure, l'atelier n'est plus l'établi de l'artisan mais l'espace des exigences, des désirs d'émancipation et d'égalité, où le travailleur, toujours à la tâche, troque son fil pour le poing et fait des rues lyonnaises, de ses bastions et de son **Hôtel**, le matériau de son travail politique et citoyen.

Image aussi de l'individu **ouvrier** capable de dire et de parler de sa voix, de buter obstinément contre les murs d'un gouvernement de l'inégalité. Pour nous, sans vouloir forcer la comparaison, le Canut a été aussi bien tisserand de la parole citoyenne que de sa condition affirmée. Zèle également de la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, qui, par son œuvre littéraire, a à la fois tenu un compte-rendu poétique majeur des événements de la **révolte**, et en a exprimé les dynamiques fortes et sociales. Compte-rendu de sa violence aussi, que l'auteure, en véritable témoin, a consigné par ses lignes de sang et d'horreur. Le zèle de l'**ouvrier** se mêle à celui de l'artiste, de l'écrivaine capable de porter une voix et devenir regard d'un événement charnier et constitutif de la modernité.

Ainsi les Canuts ont mené deux **révoltes** (1831 et 1834), ont repoussé les limites des revendications sociales de leur temps : « Vivre en travaillant ou

mourir en combattant », et Marceline Desbordes-Valmore a multiplié ses œuvres sur le sujet de la Révolte : « Dans la Rue » / « Les Femmes » / « Lettre à Monsieur A.P » / « La Danse de Nuit » / « Par un jour funèbre de Lyon » / ...

L'**ouvrier** devient la figure du martyr et du révolutionnaire citoyen :

Et les corps étendus, troués par les mitrailles,  
Attendent un linceul, une croix, un remords. »

La femme et l'enfant, l'homme deviennent dans la mort les acteurs  
d'une révolution plus grande :

Dieu l'a vu. Dieu cueillait comme des fleurs froissées  
Les femmes, les enfants, qui s'envolaient aux cieux.  
Les hommes... [...]

Le témoin révolté qui parlerait demain... <sup>160</sup>

Le zèle de la poétesse, parmi le courage d'écriture et de témoignage dont elle fait preuve, en est aussi un purement littéraire, au sens du sublime. Le Canut est un insurgé qui devient figure, figure qui devient symbole. Par elle-même, la littérature revendique, s'indigne et esquisse dans le deuil un portrait de l'avenir et du « demain ». Il va sans dire que, dans une même mesure, la poésie a aussi fait son insurrection, a porté au lyrique le visage du travailleur, lui a donné la puissance de la métamorphose et la dignité du verbe.

---

<sup>160</sup> Marceline Desbordes-Valmore, "Les Femmes", dans *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1857, p. 145-146.



Figure 38 : Claude Bonnefond, *Une barricade des émeutes lyonnaises de 1834*, huile sur toile, 1834, musée Gadagne, Lyon.



# Bibliographie

## Sources primaires :

### Œuvre de Marceline Desbordes-Valmore

#### *Poésie*

DESBORDES-VALMORE, Marceline, « Tristesse », *Les Pleurs : poésie nouvelle*, Madame Goulet libraire, Paris, 1834.

DESBORDES-VALMORE M.et ADAM Antoine, *Journal de chant*, 1834,  
<https://poetesses.blog4ever.com/photos>. consulté le 22/05/2025.

DESBORDES-VALMORE M., *Pauvres fleurs*, Dumont éditeur, Paris, 1839.

DESBORDES-VALMORE M., *Elégies, Romances, Mélanges, Fragments, Poésies posthumes*, Lemerre, Paris, 1886.

DESBORDES-VALMORE M., *Poésies inédites*, Jules Fick, Paris, 1860.

#### *Prose*

DESBORDES-VALMORE M., *Huit Femmes*, Tome I, Chlendowski, Paris, 1845.

DESBORDES-VALMORE M., *La Veillée des Antilles*, Tome I, François Louis, Paris, 1821.

## *Correspondance*

AGEN Bruno (D'), *Lettres de Marceline Desbordes-Valmore à Prosper Valmore*, Tome I, Editions de la sirène, Paris, 1924.

DESBORDES-VALMORE M., « A Caroline Branchu, le 23 avril.1834. Lyon »  
(<https://drive.google.com/file/d/1VEvhelzcdIS0OFbGticg1bc7lPnPOPrs/view>). . Document retranscrit par Xavier Lang « 23 avril 1834 : de MDV à Caroline Branchu (autographe) », correspondancedv.blogspot.com, « Lettres », « 1834 »,  
<https://correspondancedv.blogspot.com/p/lettres-de-1830-1834.html#1834>

## Documents des Archives Municipales de Lyon

### *Dépêches télégraphiques*

Dépêche télégraphique de Paris, 8 avril 1834 à 19h, Archives de Lyon [cote 4II 5]

Dépêche télégraphique de Paris, 11 avril à 1h30 de l'après-midi, Archives de Lyon [cote 4II 5]

Dépêche télégraphique du 11 avril 1834, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 11]

Dépêche télégraphique de Paris, 13 avril 1834, Archives de Lyon [cote 4II 5]

Dépêche télégraphique de Paris, 14 avril 1834 à 6h du matin, Archives de Lyon [cote 4II 5]

Dépêche télégraphique de Paris, 16 avril 1834 à 19h, Archives de Lyon [cote 4II 5]

## *Correspondance*

GASPARIN A. (De), extrait d'une lettre adressée aux maires, adjoints, conseillers municipaux et habitants notables de la ville de la Guillotière. Archives municipales de Lyon, [côte 4II/11].

GASPARIN Adrien (De), *Lettre du préfet du Rhône*, 12 avril 1834, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 11].

THIERS Adolphe, *Lettre du 16 juillet 1834 adressée au préfet du Rhône*, Archives municipales de Lyon, [cote 4II 6]

## *Dossiers des Archives sur la révolte des Canuts*

1831-1834, la révolte des Canuts | AML, <https://www.archives-lyon.fr/pages/1831-1834-la-revolte-des-Canuts>.

*Les origines de la révolte de 1831*. En ligne : <https://www.archives-lyon.fr/expos/les-origines-de-la-revolte-de-1831>.

## Documents du Musée Gadagne de Lyon

Bibliothèque municipale de Douai, *Marceline Desbordes-Valmore : Exposition organisée pour le centième anniversaire de sa mort*, Douai, 1959, exemplaire du musée Gadagne-Lyon (C1053).

## Fonds de la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore

DESBORDES-VALMORE M., « L'ouvrier français », Ms 1766-169, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai, <https://societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/oeuvrepoetique/fichier.php?id=134>.

DESBORDES-VALMORE M., « Pourquoi je suis triste », (« A Monsieur A.L. ), Ms.1506-3, f°3r° à f°4r°, Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore, Douai.

## Ouvrages

LETORT E., « Lyon au 21 et 22 nov. 1831 », *Chansons nouvelles*, Lyon, Ayné.

VERLAINE Paul, *Œuvres complètes*, Tome IV, *Les poètes maudits*, Messein Vanier, Paris, 1904.

COLLECTIF, *Le Monument de Marceline Desbordes-Valmore*, Imprimerie L. & G. Crépin, Douai, 1896.

VALLES Jules, *L'Insurgé*, Charpentier, Paris, 1886.

## Journaux

*L'Écho de la Fabrique*, n° 55, 25 novembre 1832, <http://echo-fabrique.ens-lyon.fr/sommaire.php?id=1972&type=numero>.

*L'Écho de la fabrique*, 23 octobre 1831

ALTAROCHE, A., « Le peuple a faim ». *L'Écho de la Fabrique*, (54), 12 janvier 1834.

*L'Écho de la Fabrique*, numéro spécial, 20 avril 1834, Lyon : Imprimerie de Charvin

*L'Écho de la Fabrique*, numéro 67, 27 avril 1834, Lyon.

## Sources Secondaires :

### Ouvrages

BAS Philippe (Le), *L'Univers. France, annales historiques. Tome 2*, Firmin Didot Frères, Paris, 1840-1843.

BENOIT, Bruno – L'identité politique de Lyon. Entre violences collectives et mémoire des élites (1786-1905), Paris, L'Harmattan, Paris, 1999, 239 p.

BLANC Louis, *Histoire de dix ans: 1830-1840*, [Reproduction en] fac-Similé., Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2012.

BNF, *Marceline Desbordes-Valmore : Bibliographie sélective*, Paris, Mars 2021, disponible en ligne :

[https://www.bnf.fr/sites/default/files/2021-03/biblio%20Marceline%20Desbordes\\_Valmore%20mars21.pdf](https://www.bnf.fr/sites/default/files/2021-03/biblio%20Marceline%20Desbordes_Valmore%20mars21.pdf).

DELUERMOZ Quentin et GLINOER Anthony, « Introduction », *L'insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015.

FROBERT Ludovic, « *L'Écho de la fabrique* »: *naissance de la presse ouvrière à Lyon, 1831-1834*, ENS éd. Institut d'histoire du livre, Lyon, 2010.

GENETTE Gerard, *Seuils*, Seuil, Paris, 1987.

GENTON, GREPPO et ALLERAT, *La Vérité sur les événements de Lyon, au mois d'avril 1834*, Paris, Dentu, 1834.

HAESSENNE-PEREMANS Nicole, « Chapitre IV. Les pauvres perçus par leurs contemporains ». *La pauvreté dans la région liégeoise à l'aube de la révolution industrielle*, Presses universitaires de Liège, 1981, <https://doi.org/10.4000/books.pulg.6796>.

LAVERGNE Léonce (de) , *Eloge historique du comte de Gasparin*, Ve Bouchard-Huzard, 1863.

LEMERRE Alphonse, « Les manuscrits de Marceline », *Œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore : albums à Pauline*, Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1921.

MICHELET Jules, *Le Banquet*, 1878.

RUDE Fernand, *C'est nous les Canuts*, Librairie François Maspero, Paris, 1977.

RUDE Fernand, *La révolte des Canuts (1831-1834)*, La découverte, Paris, 2020.

SAWYER Stephen W., *Adolphe Thiers : la contingence et le pouvoir*, Armand Colin, Paris, 2018.

VAILLANT Alain, Jean-Pierre Bertrand & Philippe Régnier, *Histoire de la littérature française du XIXe siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

## Articles

- « L'héritage toujours vivace des Canuts d'Aristide Bruant », *L'Humanité*, 2 août 2022, <https://www.humanite.fr/social-et-economie/les-chants-de-la-revolte/lheritage-toujours-vivace-des-Canuts-daristide-bruant-759475>.
- « Qu'est-ce que la révolte des Canuts qui a eu lieu en 1831 à Lyon ? », *L'Humanité*, 3 décembre 2021, <https://www.humanite.fr/histoire/Canuts/quest-ce-que-la-revolte-des-Canuts-qui-a-eu-lieu-en-1831-a-lyon-729930>.
- BOUJU Marie-Cécile, « L'Écho de la fabrique : naissance de la presse ouvrière à Lyon, 1831-1834, dir. Ludovic Frobert. Lyon, ENS Éditions/Institut d'histoire du livre, 2010, 366 p., ill. », *Bulletin du bibliophile*, 1, 2013.
- BOUTIN Aimée, « Marceline Desbordes-Valmore et Alphonse de Lamartine ou les Mères douloureuses de la Poésie », *Masculin / Féminin dans la poésie et les poétiques du xixe siècle*, Christine Planté (dir.), *Presses universitaires de Lyon*, 2002, <https://doi.org/10.4000/books.pul.6345>.
- DECARNE Pauline, « Les temples fabuleux de l'immortalité et leurs aménagements à l'âge classique », *Littératures Classiques*, n°104, 2021.
- DELIGA Florent, « 23 Novembre 1831, en révolte, les canuts prennent l'hôtel de ville de Lyon », *Lyon Capitale*, 22/11/2018.
- DONTENWILLE-GERBAUD Aude, « La semaine sanglante : une formule ? », *Sociétés & Représentations*, no 52(2) « La Semaine », 2021, p. 173–192, <https://shs.cairn.info/revue-societes-et-representations-2021-2-page-173?lang=fr>
- Eugène Fournière, « *L'insurrection de Lyon* », dans Jean Jaurès, *Histoire socialiste de la France contemporaine*, 1908

- FOURNIER Éric, « « Crosse en l'air » : l'insaisissable motif d'une histoire effilochée (France, 1789-1871) », *Romantisme*, 2016/4 (n° 174), <https://shs.cairn.info/revue-romantisme-2016-4-page-121?lang=fr> (Consulté le 19/05/2025).
- FROBERT Ludovic & SHERIDAN George Joseph, “Les Canuts, la Fabrique et les insurrections”, *Le Solitaire du ravin Pierre Charnier, 1795-1857, Canut lyonnais et prud’homme tisseur*, ENS Éditions, Lyon, 2014, [10.4000/books.enseditions.28305](https://books.enseditions.com/10.4000/books.enseditions.28305).
- GENGEMBRE Gérard, « Le romantisme de Madame de Staël, ou enthousiasme et politique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°116, 2016.
- MACHELON Jean-Pierre, « La liberté d’association sous la IIIe République : le temps du refus (1871-1901) », in Claire ANDRIEU, Gilles LE BEGUEC et Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *Associations et champ politique : La loi de 1901*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2001.
- MARIANNE. « Biographie - Société des études Marceline Desbordes-Valmore » . *Société des Études Marceline Desbordes-Valmore*, 1 septembre 2020, [www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=238](http://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=238).
- MURAT Daniel, « *L’œuvre des ouvriers*. Lettre de Pauline Jaricot (décembre 1848) », *Clio. Histoire, femmes et société*, n°15, 2002, <https://journals.openedition.org/cliio/96?lang=en>.
- PLESSIS Alain, “Adolphe Thiers (1797-1871) et l’argent”, *Les Français et l’argent, XIXe-XXIe siècle : entre fantasmes et réalités*, Presses universitaires de Rennes, 2019, <https://books.openedition.org/pur/121101?lang=fr>
- POWERS Richard (traduction de Marie Dauvois), « Les danses de société au 19<sup>ème</sup> siècle », *Social dance at Stanford*, [https://socialdance.stanford.edu/syllabi/19th\\_century\\_Fr.htm](https://socialdance.stanford.edu/syllabi/19th_century_Fr.htm)

RIOT-SARCEY Michèle, *Société des études Marceline Desbordes-Valmore*, « L'ouvrier français “Après un tremblement de terre...” », <https://www.societedesetudesmarcelinedesbordesvalmore.fr/?p=1218#note7>.

WOJDA Aleksandra, « Voix et limites de l'individuation féminine », *J'écris pourtant : bulletin de la Société des études Marceline Desbordes-Valmore*, 2019.

## Sources Sonores

### *Podcasts*

HAZARA Hélène « Desbordes-Valmore – “Romances” : l'adaptation retrouvée de Pauline Duchambge », *Chanson boom !*, Radio France, 01/06/2008, Paris.

MAUDUIT Xavier, « Série : Histoire de Lyon, les métamorphoses d'une ville, Épisode 2/4 : Lyon et la révolte des Canuts, tu viens plus aux soieries ? », *Le Cours de l'histoire*, France culture, 05/12/2023, Paris.

VOURCH Marianne, *La révolte romantique*, podcast *Histoires de Musique*, France Musique, 7 avril 2019.

### *Enregistrements*

MOSSOLOV Alexandre & ROSSET Peters & Chorale populaire de Paris, *Le chant des ouvriers*, d'après Pierre Dupont, « Le chant des ouvriers », Paris, 1848, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1081314r/f2.media#>.

## Usuels

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL.

Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, 24 juin 1793, disponible en ligne : Conseil constitutionnel

DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie* (Exemplaire Mazarine 1), vol. XIV, p.343a, 1765. Disponible en ligne <https://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/article/v14-1191-0/>

Encyclopédie Larousse en ligne, [https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/revolte\\_des\\_Canuts/111578](https://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/revolte_des_Canuts/111578)

ESPINASSE Bernard, *Représentation des Connaissances : Introduction aux Réseaux Sémantiques*, Université Aix-Marseille, 2008, p.21, <https://pageperso.lis-lab.fr/bernard.espinasse/wp-content/uploads/2021/12/ReseauxSemantiques-oct08-4p-1.pdf>

## Table des illustrations

FIGURE 1 (COUVERTURE) : CLAUDE BONNEFOND, UNE BARRICADE DES EMEUTES LYONNAISES DE 1834, HUILE SUR TOILE, 1834, MUSEE GADAGNE, LYON. ....	1
FIGURE 2 : PORTRAIT D'ADOLPHE THIERS A 33 ANS. GRAVURE HORS TEXTE PUBLIEE DANS L'OUVRAGE D'HENRI MALO, THIERS, 1797-1877, PARIS, PAYOT, 1932.....	11
FIGURE 3: EXTRAIT D'UNE LETTRE AUTOGRAPHE SIGNEE D'ADOLPHE THIERS A ADRIEN DE GASPARIN, 11 AVRIL A 1H30 DE L'APRES-MIDI, AML [COTE 4II 5]. ....	16
FIGURE 4 : PERSONNAGES ARMES DE BAÏONNETTES, PREMIERE REVOLTE DES CANUTS DE LYON, BARRIERE DE LA CROIX-ROUSSE, 21 ET 22 NOVEMBRE 1831, MUSEE GADAGNE, LYON, 1831. ....	20
FIGURE 5 : PLAN D'UNE PARTIE DE LA VILLE DE LYON INDIQUANT LES POSITIONS OCCUPEES PAR LA GARNISON ET LES INSURGES PENDANT LES JOURNEES DU 9 AU 14 AVRIL 1834, CENTRE SUR LE QUARTIER DE LA CROIX-ROUSSE, BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE, DEPARTEMENT CARTES ET PLANS, 1834. ....	24
FIGURE 6 : COLLECTIF, LE MONUMENT DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, IMPRIMERIE L. & G. CREPIN, DOUAI, 1896, P.13 .....	25
FIGURE 7 : COLLECTIF, LE MONUMENT DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, IMPRIMERIE L. & G. CREPIN, DOUAI, 1896, P.14 .....	27
FIGURE 8 : PLAQUE EN SOUVENIR DES CANUTS « VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT », MAIRIE DU 4 <sup>E</sup> ARRONDISSEMENT, ©BENOIT PRIEUR, 2023.....	33
FIGURE 9 : ANONYME, INCENDIE DE L'HOTEL DE VILLE DE LYON EN 1674, S. D. (FIN DU XVII <sup>E</sup> S.). HUILE SUR TOILE, 32 X 51,5 CM, CONSERVEE AU MUSEE GADAGNE, LYON (INV. MG N 22). ....	37
FIGURE 10 :ADRIEN DE GASPARIN, BRONZE DE PIERRE HEBERT (1804-1869), FONDU EN 1942.....	39
FIGURE 11 : ADRIEN DE GASPARIN, LETTRE DU PREFET DU RHONE, 12 AVRIL 1834, ARCHIVES MUNICIPALES DE LYON, COTE 4II 11. ....	44
FIGURE 12 : ARCHIVES DE LYON, "HOTEL DE VILLE", LES EDIFICES LYONNAIS, PUBLIE EN 2021 SUR LE SITE INTERNET DES AML, CONSULTABLE EN LIGNE. URL : <a href="https://www.archives-lyon.fr/pages/hotel_ville">HTTPS://WWW.ARCHIVES-LYON.FR/PAGES/HOTEL_VILLE</a> [CONSULTE LE 07/07/2022]. ....	45

FIGURE 13 : <i>APPEL AUX LYONNAIS DE LA COMMISSION DES OUVRIERS</i> , MUSEE MILITAIRE DE LYON, 23 NOVEMBRE 1831.....	48
FIGURE 14 : <i>DEPECHE TELEGRAPHIQUE DU 11 AVRIL 1834</i> , ARCHIVES MUNICIPALES DE LYON, COTE 4II 11.....	51
FIGURE 15 : <i>L'ÉCHO DE LA FABRIQUE</i> , JOURNAL INDUSTRIEL DE LYON ET DU DEPARTEMENT DU RHONE, DIMANCHE 30 OCTOBRE 1831, N° 1 - PREMIERE ANNEE. ....	53
FIGURE 16 : ANONYME, UN ŒIL QUI REGARDE, HUILE SUR TOILE (16X13CM), DECOR SUR TABATIERE EN ECAILLE, MUSEE DU LOUVRE, RF 35926 R°. CREDITS PHOTOGRAPHIQUES MARTINE BECK-COPPOLA. <a href="https://arts-graphiques.louvre.fr/detail/oeuvres/1/37025-un-oeil-qui-regarde">HTTPS://ARTS-GRAPHIQUES.LOUVRE.FR/DETAIL/OEUVRES/1/37025-UN-OEIL-QUI-REGARDE</a> .....	57
FIGURE 17 : <i>LE KALEIDOSCOPE : JOURNAL DE LITTERATURE, DES MODES ET DES THEATRE</i> , TOME II, IMPRIMERIE HENRY FAYE FILS, BORDEAUX, 1827, P.237. ....	58
FIGURE 18 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « L'OUVRIER FRANÇAIS », MS 1766-169, R°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI, <a href="https://societeledesetudesmarcelinedesbordervalmore.fr/oeuvre-poetique/fichier.php?id=134">HTTPS://SOCIETEDESSTUDES MARCELINEDES BORDESVALMORE.FR/OEUVRE POETIQUE/FICHER.PHP?ID=134</a> .....	59
FIGURE 19 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « L'OUVRIER FRANÇAIS », MS 1766-169, V° BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI, <a href="https://societeledesetudesmarcelinedesbordervalmore.fr/oeuvre-poetique/fichier.php?id=134">HTTPS://SOCIETEDESSTUDES MARCELINEDES BORDESVALMORE.FR/OEUVRE POETIQUE/FICHER.PHP?ID=134</a> .....	61
FIGURE 20 : LYON, 1831. <i>LA REVOLTE DES CANUTS</i> . © COLLECTION GROB/KHARBINE-TAPABOR.....	65
FIGURE 21 : <i>LA FRESQUE DES CANUTS</i> . ....	69
FIGURE 22 : BALTHAZAR ALEXIS, INTERIEUR D'UN ATELIER DE CANUT, XIXE SIECLE, HUILE SUR CARTON – © XAVIER SCHWEBEL.....	75
FIGURE 23 : EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE A PROSPER VALMORE CONSERVEE A LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE DOUAI (COTE MS1479-16-2, PHOTOGRAPHIE DELPHINE MANTIENNE). ....	79
FIGURE 24 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « POURQUOI JE SUIS TRISTE », (« A MONSIEUR A.L. ), MS.1506-3, F°3R°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI. ....	88
FIGURE 25 : "LES CANUTS" PAR ARISTIDE BRUANT, HARMONISATION PAR MICHEL MATHIAS, PUBLIE PAR ÉDITIONS DE L'OISEAU D'OR, 2013.....	90

FIGURE 26 : ILLUSTRATION ISSUE DE <i>MME DESBORDES-VALMORE A LYON</i> D'AUGUSTE BLETON, 1896 .....	96
FIGURE 27 :EXTRAIT DU PLAN DE LA VILLE DE LYON OU SONT REPRESENTEES LES POSITIONS OCCUPEES PAR LA GARNISON (EN BLEU) ET LES INSURGES (EN ROUGE) PENDANT LES JOURNEES DU 9 AU 14 AVRIL 1834. PLAN MANUSCRIT SUR CALQUE, NOVEMBRE 1853. ARCHIVES MUNICIPALES DE LYON, 3S/732.....	98
FIGURE 28 : GRAVURE ANONYME, COMBAT DU PONT MORAND EN 1831, MUSEE D'HISTOIRE DE LYON – GADAGNE, INV.714.....	103
FIGURE 29 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « POURQUOI JE SUIS TRISTE », (« A MONSIEUR A.L. ), MS.1506-3, F°3V°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI. ....	107
FIGURE 30 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « POURQUOI JE SUIS TRISTE », (« A MONSIEUR A.L. ), MS.1506-3, F°3R°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI. ....	110
FIGURE 31 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, « POURQUOI JE SUIS TRISTE », (« A MONSIEUR A.L. ), MS.1506-3, F°3V° BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI. ....	113
FIGURE 32 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, MS.1063-2, F°12R°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI .....	115
FIGURE 33 : MARCELINE DESBORDES-VALMORE, MS.1063-2, F°12V°, BIBLIOTHEQUE MARCELINE DESBORDES-VALMORE, DOUAI .....	118
FIGURE 34 : LEFEVRE, PAULINE DUCHAMBGE, <i>MUSEE DE VERSAILLES</i> ; DANS A. LEMERRE, « <i>LES MANUSCRITS DE MARCELINE</i> », <i>ŒUVRES MANUSCRITES DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE : ALBUMS A PAULINE</i> , LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE, PARIS, 1921, P. 80.....	119
FIGURE 35 : EUGENE DELACROIX, LA LIBERTE GUIDANT LE PEUPLE, PEINTURE A L'HUILE, 1830, MUSEE DU LOUVRE. REPRESENTATION APRES RESTAURATION EN 2024.....	123
FIGURE 3637 : ILLUSTRATION ISSUE DE L'OUVRAGE <i>LES CANUTS OU LA DEMOCRATIE TURBULENTE</i> DE LUDOVIC FROBERT PUBLIE EN 2017 AUX EDITIONS LIBEL. ....	129
FIGURE 38 : CLAUDE BONNEFOND, UNE BARRICADE DES EMEUTES LYONNAISES DE 1834, HUILE SUR TOILE, 1834, MUSEE GADAGNE, LYON. ....	136



## Révolte, Sang et Poésie

«  
« Quand le sang inondait cette ville éperdue,  
Quand la tombe et le plomb balayant chaque rue,  
Excitaient les sanglots des tocsins effrayés,  
Quand le rouge incendie aux longs bras déployés,  
Étreignait dans ses nœuds les enfants et les pères,  
Refoulés sous leurs toits par les feux militaires,  
J'étais là ! quand brisant les caveaux ébranlés,  
Pressant d'un pied cruel les combles écroulés,  
La mort disciplinée et savante au carnage,  
Étouffait lâchement le vieillard, le jeune âge,  
Et la mère en douleurs près d'un vierge berceau,  
Dont les flancs refermés se changeaient en tombeau,  
J'étais là : j'écoutais mourir la ville en flammes ;  
J'assistais vive et morte au départ de ces âmes,  
Que le plomb déchirait et séparait des corps,  
Fête affreuse où tintaient de funèbres accords :  
Les clochers haletants, les tambours et les balles ;  
Les derniers cris du sang répandu sur les dalles [...] »



UNIVERSITÉ LYON III  
JEAN MOULIN